

48

dossier SPACE OPERA

les guerres des étoiles !



Belgique : 146 FB - Suisse : 6,50
Canada : $ 5,75 - RCI : 1520 CFA
Espagne : 550 Pts

SOMMAIRE



UN MONDE PARFAIT: P. 22.

IMPACT 48, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES** **4 rue Mansart, 75009 Paris**

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec

secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Guy Giraud - Vincent Guignebert - Damien Granger - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** Christophe Carrière - John Choumchoum - Alexis Dupont-Larvet - Bill George - Cyrille Giraud - Bernard Lehoux - Jack Tewksbury - Zebulon **correspondants** Alan *London* Jones - Emmanuel *Los Angeles* Itier **maquette** Vincent Guignebert

composition GPTSAPU **photogravure** AMG **impression** Jean Didier **distribution** NMPP **dépôt légal** décembre 1993 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°48** tiré à 70 000 exemplaires

remerciements Michèle Abitbol-Lasry - Sophie Brassier - Michel Burstein - Stella Cheung - Carole Chomand - Clarisse Coufourier - Françoise Dessaigne - Sylvie Forestier - Laura Gouadain - Mathilde Incerti - Anne Lara - Annick Larboulette - Valérie Lasseron - Etienne Lerbret - Corinne Licoppe - Elisabeth Meunier - Sandrine Meunissier - Christine Nicolay - Quélou Parente - Gilles Polinien - Joëlle Rameau - Serge Samson - Robert Schlockoff

ÉDITO

Dossier Space Opera - LES GUERRES DE L'ESPACE : P.8.

POLICE STORY 3 : P. 28.

Spécial antigel !

Versons quelques larmes sur les neiges d'Avoriaz où Daniel Toscan va Plantier le fanion d'*Unifrance* pour une "vitrine du cinéma français" que le givre des hauteurs menace d'embuer sérieusement. Versons quelques larmes, de crocodile, sur les scores au box-office de **Chasse à l'Homme** dont la meute des spectateurs est inversement proportionnelle aux décibels du rot poussé par Van Damme sur le plateau de *Nulle Part Ailleurs*.
Versons de chaudes larmes au générique final d'**Un Monde Parfait** dont l'adjectif s'adjoint de lui-même au mot film. Une noble, une grande cause défendue par le grand Clint au sommet de son art...
Sorti de ces cascades lacrymales, salées, force est de constater qu'on se les gèle vraiment. Parole de Breton. Et que faire lorsque, dehors, se déroule en direct live un remake de **Nanouk l'Esquimau** ou de **Je me les Caille sur la Banquise** ? Aller ajouter quelque menue monnaie aux pactoles des **Visiteurs** et de **Jurassic Park** ? Goûter, justement, au surgelé *Dindosaure*, ersatz invraisemblable et culinaire (encore que) du film de Steven Spielberg ? Revoir en boucle le clip "Go West" plein de garçons montant des escaliers célestes ? NON. Dites plutôt : "Je vais aller me taper une toile. J'hésite entre **Raining Stones, Garçon d'Honneur, The Snapper, Naked** et **Un Monde Parfait**". N'hésitez plus, allez donc tous les voir ces mirifiques joyaux, osant tous aller du rire aux larmes, passer de la gravité à l'hilarité. A quelques degrés au-dessous de zéro, ça réchauffe plus qu'une bonne rasade d'alambic du cru.
Sinon, pour les frileux aussi grâcieux que le bonhomme Michelin sous plusieurs épaisseurs de pull, il y a les must de la vidéo. Non pas les coffrets Saturnin ou du Père Castor, ou une quelconque méga production boudinée dans un écran timbre-poste, mais ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***. On ne dira jamais assez qu'y sévissent de l'imagination à l'état brut, un état d'esprit vraiment cool, des jolies dames dont on tombe instantanément amoureux, des trucs, des bidules, des génériques, des répliques suaves... Du bonheur si vous en voulez. Moi, je ne me lasserai jamais de la bouille en permanence somnolente de Tara King/Linda Thorson, de l'ironie souveraine de Emma Peel/Diana Rigg, de l'indifférence polie de John Steed/Patrick MacNee à tout ce qui l'entoure. Et, allons voir ailleurs, chez ces dames qui ne font que des bêtises dans **Faster Pussycat, Kill ! Kill !**, un Russ Meyer rare, moins joufflu qu'à l'accoutumé. Une sulfureuse série B gamay, pleine de jeans, de sous-tif tendus à mort, prêts à rompre les amarres. Ils tiennent bon. Malheureusement. Mais de cette frustration naît un érotisme pas piqué des hannetons.
Sinon encore, pour les vraies patates de canapé bourgeonnant à la chaleur du tube cathodique, l'hiver de *Canal +* vibre du retour des ***Simpson***. De grands moments de méchanceté, de délire, de drôlerie sur fond social authentique.
Alors, entre ciné, vidéo ou télé, y'a encore moyen de pousser le mercure vers le haut, non ?

Marc TOULLEC

Expresso

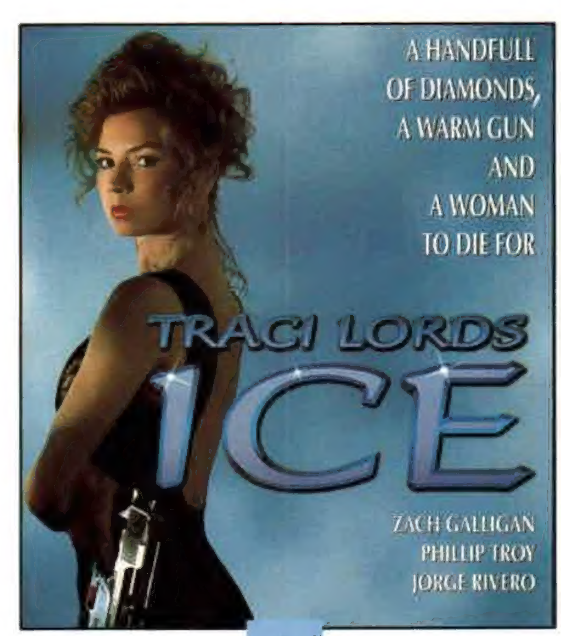
■ par **Jack TEWKSBURY** & **Emmanuel ITIER** ■

■ *Jean-Hugues Anglade dans KILLING ZOE* ■

Paris by night

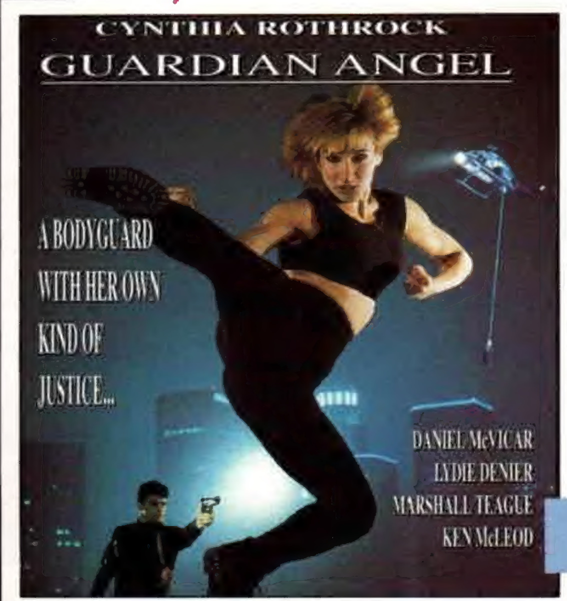
Dément le premier film de Roger Avery, co-scénariste de **Reservoir Dogs** et pote de Quentin Tarantino avec qui il partage un goût pour un cinéma sans codes moraux. Ainsi, un perceur de coffres américain (Eric Stoltz) arrive à Paris pour être pris en charge par un chef de bande junkie (Jean-Hugues Anglade). Après une nuit de défonce dans un night-club glauque, les truands investissent ce 14 juillet une banque dont ils liquident une partie des clients et du personnel. Objectif : une cargaison de lingots. Mais ce n'est là qu'un prétexte pour Roger Avery. Prétexte à des histoires belges racontées par les braqueurs entre deux décharges de plomb. Prétexte à des exécutions d'otages dont un touriste américain en bermuda et chemise hawaïenne. "Je suis citoyen américain" plaide-t-il avant de se faire méchamment buter. Tout est de ce tonneau, entre salves de plomb et lignes de cocaïne, grossier, vulgaire, complaisant, paradoxalement drôle et jouissif, interprété avec un plaisir communicatif. **Killing Zoe**, c'est la rencontre d'**Un Après-Midi de Chien** et de **C'Est Arrivé près de chez Vous**. Le top du top, à faire dresser les cheveux sur la tête des censeurs. Sortie prévue pour avril-mai prochain.

Les idées des autres



■ *Traci Lords dans ICE* ■

Chez *PM Entertainment*, on ne perd jamais de vue les recettes et formules qui rapportent des lessiveuses de billets verts. Fortune faite après une kyrielle de petits polars ployant sous le kickboxing (avec notamment Don "The Dragon" Wilson et Lorenzo Lamas), les pontes de *PM* persévèrent dans cette voie, lorgnant avec application sur la copie des grands aînés. **Bodyguard** a mobilisé les foules à travers le monde. Voici donc, pour le démarquer, **Guardian Angel** de Richard W. Munchkin avec Cynthia Rothrock. Cette dernière, vedette du film d'arts martiaux B et Z, interprète Cynthia McKay, ex-détective devenue garde du corps. Engagée par un riche playboy, elle doit protéger celui-ci contre les assauts de Nina Lindell, mante religieuse psychotique déjà responsable de la mort de sa petite amie. Vont progressivement se nouer des rapports très intimes entre l'ange gardienne et son fortuné client. Merci Kevin. Merci aussi à Bridget Fonda dans **Nom de Code : Nina** (ou à Anne Parillaud dans **Nikita**) et à Kim Basinger dans **The Real MacCoy** (un flop cependant) pour avoir motivé la réalisation de **Ice** signé Brook Yeaton. Là, Traci Lords, désormais une des porteuses de flingues favorites de la série B californienne, personnifie Ellen Reed, championne de l'ouverture forcée des coffres-forts. Officiant avec son mari, elle déplore la mort brutale de ce dernier, descendu par les mafieux du parrain Vilto Malta à qui elle a dérobé de précieux diamants. Pour corser les choses, la belle Ellen résiste aussi aux tueurs d'un autre gang de mafieux, désireux de s'approprier les pierres précieuses. Femme de tête, elle choisit de passer à l'offensive et d'éliminer tous ses adversaires. ■



■ *Cynthia Rothrock dans GUARDIAN ANGEL* ■

EXPRESSIMO

● Malgré la myriade de projets qu'il trimbale, Paul Verhoeven trouve le temps de produire **Hitmen**, le premier film en tant que réalisateur du co-scénariste de **RoboCop**, Edward Neumeier. Miguel Ferrer et Emilio Estevez y jouent des tueurs à gage tombant tout deux follement amoureux de leur cible, une plantureuse jeune femme. Bien sûr, cela leur vaudra des ennuis avec leur commanditaire.

● John Milius est vraiment un type très occupé. Cheville ouvrière du script hollywoodien (il vient d'enfiler consécutivement **Clear and Present Danger**, **The Northmen** qu'il devrait mettre en scène, et **Texas Rangers**), le réalisateur de **L'Aube Rouge** sert de "creative director" pour le programme de télévision câblée *The Ultimate Fighting Championship*, sorte de super combat de catch où s'affrontent, sans obéir à la moindre règle, sumos, kickboxers, karatékas & cie... "*Cela fait soixante ans que cette manifestation se déroule au Brésil et personne n'est mort sur le tapis. Alors que des boxeurs crèvent sur le ring chaque année, que des footballeurs se brisent fréquemment la nuque...* The Ultimate Fighting Championship *remonte à une tradition vieille comme la Grèce Antique. Quelqu'un d'aussi cultivé et sophistiqué qu'Alexandre le Grand l'appréciait tout particulièrement*" se défend John Milius lorsqu'on l'accuse de participer à de nouveaux et cruels Jeux du Cirque.

● Un projet surprenant : le producteur italien Claudio Bonivento prépare un film-enquête sur l'assassinat du cinéaste sulfureux Pier Paolo Pasolini, **Pasolini : An Italian Crime**. Se réclamant ouvertement d'un style documentaire-fiction à la **JFK**, ce film reviendrait sur la thèse du meurtre du réalisateur de **Salo ou les 120 Journées de Sodome**, dit-on abattu par son amant homosexuel en 1975. Une chose est sûre : **Pasolini : An Italian Crime** ne s'adressera pas au public du Club Dorothée.

● Après le succès de *Walker, Texas Ranger* à la télévision, Chuck Norris retrouve le grand écran pour **Mach 3**, une réalisation David Worth (co-metteur en scène du **Kickboxer** de Van Damme). Là, l'increvable Chuck, dans un rôle taillé sur mesure, devra lutter contre des terroristes en train de piquer un avion de l'US Air Force chargé d'engins nucléaires. Selon des informateurs bien renseignés, Chuck Norris sortirait gagnant de l'aventure...

● Rayon kickboxing, il y aura sous peu un **Best of the Best 3** avec l'incontournable Eric Roberts.

Jeu d'adultes

Après **Chasse à l'Homme** de John Woo, voici un nouvel émule du Comte Zaroff : **Surviving the Game** réalisé par celui qui fut longtemps le chef opérateur de Spike Lee, Ernest Dickerson. La proie, c'est Mason (Ice T), un chômeur tombé au plus bas, dans la rue, après la mort de sa femme et de son gosse dans l'incendie de son appartement. Les chasseurs, ce sont Hawkins (Gary Busey), psychologue pour la CIA, Griffin (John McGinley), un roi du pétrole texan dont la fille a été tuée par un vagabond, Wolf Sénior (F. Murray Abraham), un boursier de Wall Street accompagné de son fils, et Burns (Rutger Hauer) et Cole (Charles S. Dutton), les deux organisateurs...
A la fois inspiré des **Chasses du Comte Zaroff**, de **La Proie Nue** de Cornel Wilde et de **Délivrance** de John Boorman, **Surviving the Game** naît en fait de la rencontre entre le scénariste Eric Bernt et un clochard en très piteux état affichant une mine "*d'animal traqué*". De quoi faire gamberger Eric Bernt dont le script souffre de la concurrence de **Chasse à l'Homme** chez *Universal*. Mais, dixit l'intéressé, ses personnages ont bien plus d'épaisseur psychologique que ceux de John Woo. "*C'est comme comparer **Lune de Miel à Las Vegas** et **Proposition Indécente**. Les deux histoires sont radicalement différentes malgré quelques similarités*". On le lui souhaite. ■



■ *Ice T dans SURVIVING THE GAME* ■

Hollywood lave plus jaune



■ *Ryo Ishibashi & Viggo Mortensen dans AMERICAN YAKUZA* ■

Il fut une époque, très récente, où les Japonais étaient systématiquement les vilains dans le cinéma hollywoodien. Eh bien ça continue, avec cependant d'intéressantes variantes allant dans le sens des clichés les plus éculés sur les habitants de l'archipel nippon. Bonne série B, **American Yakuza** de Frank Cappello, buddy-movie coproduit par le Japon, prend position pour la pègre nippone agressée par les fourbes de la mafia italienne. Ainsi, pour avoir sauvé la vie de Sawamoto, l'ex-taulard Nick Davis (Viggo Mortensen) intègre les rangs des yakuzas. Même si le Davis en question est une taupe du FBI, il penche nettement du côté des codes traditionnels, honneur & cie, des truands japonais.
Les Japonais de **Seventh Floor** de Ian Barry et de **Blue Tiger** de Norberto Barba se ressemblent fort. Le premier, dans une coproduction entre Sidney et Tokyo, est un homme d'affaires séduisant, riche, mystérieux, le second un yakuza fascinant. Deux Américaines se laissent prendre à leur piège : une jeune veuve (Brooke Shields) minée par des problèmes de succession et d'argent et que son protecteur enfermera dans son appartement, et une mère (Virginia Madsen), désireuse de venger la mort de son fils, mais qui tombe néanmoins sous le charme de l'assassin. Vraiment, ces gens-là sont la perfidie même !
Pour les amateurs de castagne, plutôt kickboxing basique que zen à la Kurosawa, il y a **Red Sun Rising** de François Megahy qui bouffe à tous les râteliers : **Rising Sun** pour le titre et **Double Détente** pour le concept de base. Ainsi donc, un flic de Kioto (Don "The Dragon" Wilson) fait équipe avec une femme flic de Los Angeles, férue de culture japonaise, dans la traque d'un tueur yakuza très méchant. On parie que les clichés se bousculent au portillon de ce **Red Sun Rising**, également fréquenté par Michael Ironside ?

● Les jeunes époux Geena Davis et Renny Harlin semblent bien décidés à ne plus se quitter, y compris dans le travail. Ainsi, après le film de pirates en jupons **Cutthroad Island**, ils vont se retrouver une fois encore pour **Countermeasures**, l'histoire d'une femme engagée dans le corps d'élite des commandos de marine. Heureux que son musclé **Cliffhanger** ait rapporté quelque 400 millions de dollars à travers le monde, le Finlandais produira sous peu **American Gladiators : The Movie**, inspiré des matches de catch les plus célèbres de la télévision américaine et fréquenté par des colosses aux déguisements toujours pittoresques.

● *ITC* prévoit un **Honneur des Prizzi 2** titré **Prizzi's Family**, ainsi qu'une version live pour le cinéma des ***Sentinelles de l'Air*** !

● Menahem Golan, jamais en reste, prévoit un **Justicier dans la Ville 6** alors que le 5 n'est toujours pas sorti en France. Charles Bronson, qui a sauvé in extremis sa villa des flammes lors des feux de forêts de Los Angeles, renouvelle son contrat malgré son âge canonique.

● Roman Polanski, en panne d'inspiration depuis des années, songe à remaker le brûlant **Belle de Jour** de Luis Bunuel avec Sharon Stone dans un rôle tenu en 1966 par Catherine Deneuve.

● A l'origine de **Soleil Levant** et de **Jurassic Park**, Michael Crichton se porte plutôt bien. D'autant que son compte en banque vient de grossir de trois millions et demi de dollars supplémentaires pour l'achat des droits de "Disclosure". Egalement co-producteur et scénariste du film, il choisit là un sujet d'actualité, le harcèlement sexuel. C'est ainsi qu'à Seatle, la proche collaboratrice d'un homme politique influent porte plainte contre son boss, du genre un peu trop entreprenant...

● Jonathan Demme (**Le Silence des Agneaux** dont la séquelle patine pour des raisons de droit) joue désormais les producteurs bienveillants, prêts à aider les débutants. Il apporte ainsi tout son soutien au prometteur Carl Franklin (**Un Faux Mouvement**) en vue de **Devil in a Blue Dress**. Il y est question, en cette année 1948, d'un vétéran de la Deuxième Guerre Mondiale (Denzel Washington), détective privé improvisé à la recherche d'une plantureuse disparue. Cela fleure bon l'hommage à Bogart et au film noir.

TV

● Mickey Rourke à la télé. Comme plus personne ne veut de lui au cinéma, le héros de **9 Semaines 1/ 2** sera la vedette d'un western produit pour la chaîne cablée *HBO*, **The Last Outlaw**. Il y jouera un ex-soldat sudiste qui prend la tête d'un groupe de mercenaires semant la terreur sur son passage.

● Brian Dennehy en flic religieux sur *CBS*. L'an dernier, il a joué le rôle de Jack Reed, un inspecteur de Chicago qui consacre une bonne partie de son temps à la prière, dans le téléfilm en deux parties **Deadly Matrimony**. Devant le succès de ce polar, Dennehy a repris le rôle dans un autre film diffusé le 12 novembre dernier, **Badge of Honor**. Il est fortement question que Reed devienne le héros d'une série.

● Arrivée prochaine d'une série télé inspirée du jeu vidéo *Mortal Kombat*. Vu qu'elle est destinée aux enfants, peu de chances que la série soit aussi sanglante que le jeu.

● Glen Frey, chanteur des Eagles, est la vedette de la série ***South of Sunset***, une sorte de remake télévisé de **48 Heures**. Frey y incarne un détective privé associé à un petit voyou black. Autre star de la chanson à faire son entrée à la télé, Queen Latifah, la célèbre rappeuse, apparaît depuis le début de la saison dans le sitcom ***Living Single***. A quand Mireille Matthieu dans *Maguy* ?

● Deux grands retours sur les chaînes US. Celui des ***Espions***, la série avec Bill Cosby et Robert Culp qui a fait le bonheur de la défunte *TV6*. Les deux acteurs se sont retrouvés le temps d'un téléfilm programmé sur *CBS*. Et celui de ***Bonanza*** pour des retrouvailles avec les habitants du ranch Ponderosa pour un téléfilm qui passera sur *NBC*.
Le problème, c'est qu'il reste peu d'acteurs encore vivants de la série originale. Heureusement, ils ont fait des enfants. Ainsi Michael Landon Jr. reprend le rôle que tenait son père. Touchant, non ? Non. Bon !

● Pour redonner du tonus à l'audience défaillante d'***Homicide***, Robin Williams sera la star d'un des quatre nouveaux épisodes de la saison. Juste histoire de rendre service à son pote, Barry Levinson, producteur de la série.

● Devant le succès des ***Simpsons***, les clones poussent sur les chaînes US comme les champignons dans la forêt de Fontainebleau. Dernier en date, ***A Hard Place***, copie conforme de la série de Matt Groenig, en version black. Ce dessin animé reçoit l'appui des grosses stars blacks. Whoopie Goldberg y fait une apparition ainsi que le rappeur Dr Dre, le basketteur Pat Ewing ou encore le groupe funk Boyz II Men.

EXPRESSIMO

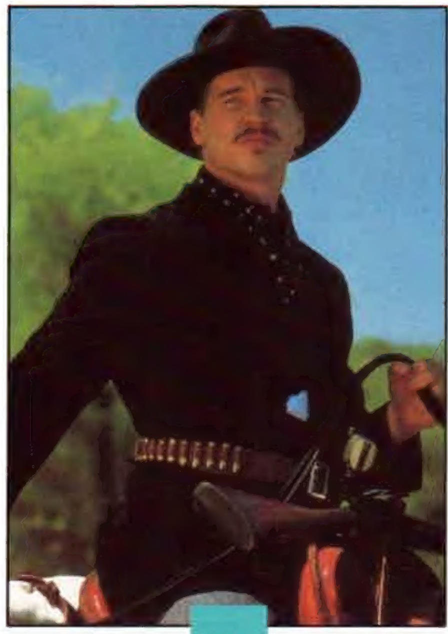
● Révélation de **Boyz'n the Hood**, le réalisateur John Singleton, tout en pleurant l'échec critique et commercial de **Poetic Justice**, prépare son troisième film pour *Columbia*. C'est **Higher Learning** défini comme un "*Boyz'n the Hood sur un campus*". On n'en sait pas plus sinon que Ice Cube fait partie des interprètes et que Singleton vient d'auditionner Juliette Lewis (la fille de Jessica Lange/Nick Nolte dans **Les Nerfs à Vif**) pour le premier rôle féminin.

● A 73 ans, le cinéaste Budd Boetticher, vétéran du western auquel il a donné quelques beaux fleurons dans les années 50 (**L'Aventurier du Texas, Comanche Station, L'Expédition du Fort King**) retrouve éperons et montures pour **A Horse for Mister Barnum**, projet qui a reçu le soutien de Martin Scorsese et de Pedro Almodovar. Interprété par James Coburn, Robert Mitchum, James Marshall et Armand Assante, et se déroulant dans l'Espagne de 1880, **A Horse for Mister Barnum** narre les déboires de trois cow-boys américains qui volent une cargaison de chevaux au cirque Barnum. Le film doit se tourner en Espagne, et en France pour quelques séquences additionnelles, dès avril prochain. Les nostalgiques des grands westerns dits de série B avec Randolph Scott ont déjà la larme à l'œil.

● Sacré Ted Turner va ! Le mogul époux de Jane Fonda qui menace d'inonder l'Europe des programmes TV les plus crétinoïdes de de la Terre va produire une biographie de Jeanne d'Arc, une super-production que réalisera Ronald Maxwell, déjà responsable du téléfilm fleuve sur la bataille de Gettysburg. La production recherche actuellement la comédienne idéale, "*une comédienne probablement européenne, entre 17 et 19 ans*". Cette tranche d'âge élimine d'office Mireille Matthieu. A propos de la Pucelle d'Orléans, on est sans nouvelles du projet de Kathryn Bigelow avec Sinead O'Connor ou Winona Ryder sous l'armure de la walkyrie de la France libre.

● Après avoir incarné un flic loup-garou dans **Full Eclipse** d'Anthony Hickox, Mario Van Peebles, le réalisateur-acteur narcissique de **Posse, La Légende de Jessie Lee** planche sur un sujet explosif, le violent mouvement des Black Panthers des sixties, responsable notamment de l'assassinat de Sharon Tate. Titre du projet : **Panther**. Mario Van Peebles sera devant et derrière la caméra. Espérons moins de maniérisme et de poses stupidement avantageuses que dans le western **Posse**.

La guerre des Corral

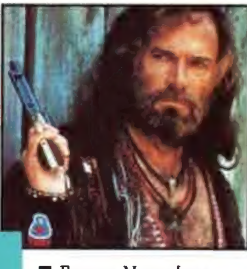


■ *Val Kilmer dans TOMBSTONE* ■

La bataille est engagée entre **Tombstone** et **Wyatt Earp**. Le premier de George Pan Cosmatos avec Kurt Russell, Val Kilmer, Sam Elliott, Bill Paxton, Powers Boothe, Billy Zane, Michael Rooker et Charlton Heston. Le second de Lawrence Kasdan avec Kevin Costner, Dennis Quaid, Gene Hackman, Adam Baldwin, Jeff Fahey, Michael Madsen, Bill Pullman et JoBeth Williams. Deux distributions d'enfer pour la même histoire, celle de **Règlements de Comptes à OK Corral**. Il s'agit là d'un des gunfights les plus fameux de l'histoire de l'Ouest, l'affrontement bref mais intense des bons (les trois frères Earp et Doc Holliday) contre les bandits (les clans Clanton et McClaudy au grand complet). Kevin Costner d'un côté, Kurt Russell de l'autre : le shérif Wyatt Earp trouve deux interprètes de gros calibre pour ce représentant de l'ordre mythique auparavant incarné par Randolph Scott, Henry Fonda, Joel McCrea, Burt Lancaster et James Stewart. Si le film de Lawrence Kasdan (**Silverado**) semble bien parti pour honorer la légende, servir au mieux les mythes, celui de George Pan Cosmatos (après que le scénariste Kevin Jarre ait été viré par la production car il optait pour une version très classique, très John Ford, des choses) verse quant à lui dans le réalisme, la cruauté d'une époque transitoire entre les 19ème et 20ème siècles. Qui dégaînera le premier entre Kevin Costner et Kurt Russell ? Réponse d'ici quelques mois après que la poussière des chevauchées fantastiques soit retombée. ■

Danse avec les ours

● Le comédien Franco Nero et le réalisateur Enzo Castellari, les duettistes de **Kéoma** (l'un des plus beaux westerns spaghetti), fêtent leurs retrouvailles à l'occasion d'un nouveau pamphlet en faveur des Indiens, **Jonathan of the Bears**, tourné en Russie. Une fois de plus, Franco Nero incarne un Blanc élevé par la tribu des Indiens Dakota suite à l'assassinat de ses parents par des bandits. Après plusieurs années de découverte du Nouveau Monde, il retrouve sa famille adoptive, les siens menacés par un Juge et des tueurs décidés à s'approprier le territoire des Indiens pour y exploiter des gisements de pétrole. Jonathan, dont le courage se nourrit des pulsions de l'ours, déterre la hache de guerre contre le capitalisme sauvage naissant...



■ *Franco Nero dans JONATHAN OF THE BEARS* ■

Flashes-back, élans lyriques, violence baroque, hymne à la nature souveraine, vilains exterminateurs d'Indiens... A n'en pas douter, nous nous trouvons bien en présence d'un remake à peine déguisé de **Kéoma**, un ultime western spaghetti dans la grande tradition du genre, mais qui tient aussi compte des enseignements de **Danse avec les Loups**.

tura satana

Selon le cinéaste John Waters, Tura Satana incarne avec la Varla de **Faster Pussycat, Kill ! Kill !** le plus impressionnant méchant, les deux sexes confondus, de l'écran. Le réalisateur de **Cry Baby** n'est pas loin de la vérité car, dans ce classique datant de 1966 et signé Russ Meyer, la bien nommée Tura Satana, comme sortie d'un **Mad Max** ultra féministe des sixties, dérouille les mecs comme jamais femme ne l'avait fait. Une beauté vénéneuse au charme trouble.

Comment en êtes-vous venue à interpréter la très vilaine Varla dans *Faster Pussycat, Kill ! Kill !* ? Le hasard d'une rencontre, un casting...

C'est une amie qui m'a présenté Russ Meyer. Comme moi, elle travaillait dans une boîte de strip-tease, "The Looser", où Russ recrutait pas mal de ses comédiennes. J'étais danseuse exotique, topless si vous préférez. Lorsque je suis arrivée pour la première fois dans le bureau de Russ, je portais encore le costume de pute parisienne de **Irma la Douce** que je tournais alors. Cela a dû lui plaire ; Russ m'a immédiatement proposé le rôle de Varla dans **Faster Pussycat** car je lui ressemblais énormément : j'étais une dure, je faisais de l'acrobatie, j'avais une ceinture noire en Aïkido, je faisais attention à moi. **Faster Pussycat** m'a permis d'incarner un style de personnage de femme qui n'était pas courant à l'époque dans le cinéma américain, un rôle de femme méchante. Varla se comporte ainsi car elle a peur de se livrer vraiment, de révéler ses faiblesses, sa vulnérabilité. Elle a peur d'avoir mal. J'ai pris beaucoup d'éléments de ma personnalité pour l'interpréter. Comme elle, je n'ai jamais compté que sur moi pour évoluer dans la vie. Cela, c'est mon père qui me l'a enseigné. Lorsque Russ Meyer m'a offert ce rôle, cela tombait bien car je sortais tout juste d'une sale histoire d'amour. J'étais vulnérable et je le refusais. En fait, Varla m'a permis de passer ma colère sur les hommes.



1



2

Justement, les hommes ont dû en prendre un coup en voyant cette femme insoumise, indépendante, leur damner le pion sur le terrain de la violence...

Dans les années 60, les cons musclés étaient partout. Ils se ressemblaient tous, agissaient comme bon leur semblait. Les femmes étaient reléguées au rang d'animaux dociles. Aucune femme ne pensait vraiment pouvoir faire ce dont un homme était capable. Je fonctionnais ainsi. Mais **Faster Pussycat** m'a permis de m'émanciper, de libérer l'influx nerveux, l'anxiété qui m'habitaient, de montrer aux types qu'ils n'avaient plus l'exclusivité d'un certain genre de personnage. Je me souviens qu'à l'avant-première du film, j'étais assise devant deux gros idiots. Pendant toute la projection, ils n'ont cessé de ricaner : "Ah, celle-là, je suis sûre de me la taper en deux minutes". A la fin du film, le directeur de la salle m'a demandé, ainsi qu'à Russ Meyer et Haji, de monter sur scène. Les deux bonhommes sont immédiatement devenus blêmes et je leur ai balancé :

POIGNE de FER et SÉDUCTION





1 - Jeans noirs, maquillage outrancier... Tura Satana est Varla, la méchante de Faster Pussycat, Kill ! Kill !.

2 - Mademoiselle âge tendre ? Non, Tura Satana à l'aube de sa carrière de strip-teaseuse !

3 - Le saut de l'ange du Mal : Tura Satana prête à sévir dans Faster Pussycat...

4 - Tura Satana dans son sport favori : casser du macho !

"Alors, vous seriez capable de me tirer en deux minutes ?". J'étais très en forme à l'époque, très offensive ; ils n'auraient pas tenu un round. Je dois dire qu'après avoir vu **Faster Pussycat**, beaucoup d'hommes craignaient de m'aborder, même après mes strip-tease lors des tournées que j'effectuais à travers les Etats-Unis. Des gens m'ont avoué : "J'aimerais bien vous offrir un verre, mais j'ai trop peur. J'ai bien vu comment vous en faisiez baver aux hommes dans ce film !". Il m'est arrivé de me sentir un peu seule parfois !

Du coup, vous avez dû écoper d'une réputation assez peu enviable de macho woman un tantinet sadique et manipulatrice...

Mon mari, un ancien sergent de la police de Los Angeles, n'apprécie pas du tout **Faster Pussycat**. Il prétend que je n'y suis pas féminine. C'est faux ; Varla est une vraie femme. Je suis féminine, mais cela ne m'empêche pas de pouvoir dire : "Je n'ai pas besoin de toi pour vivre". Mon mari l'a compris maintenant. Le succès de Varla tient au fait qu'elle concrétise tout ce dont les femmes rêvent. Après la sortie de **Faster Pussycat**, certaines de mes amies m'ont téléphoné pour me confier que j'agissais exactement comme elles souhaitaient le faire, qu'on pouvait passer naturellement de la cruauté à la gentillesse. Je ne veux cependant pas dire qu'il faut obligatoirement briser la nuque des hommes pour affirmer sa personnalité, son indépendance ! Parfois, encore aujourd'hui, j'ai follement envie de coincer certains types, de les traîner dans le désert pour leur faire subir ce que je fais endurer aux mâles de **Faster Pussycat** !

On sait que *Faster Pussycat* n'a bénéficié que de moyens très réduits, minimalistes. Les acteurs en ont-ils souffert ?

Le tournage n'a pas été une partie de plaisir. Je souffrais de vilains coups de soleil, de véritables brûlures. Nous suffoquions littéralement tant la chaleur était intolérable. Heureusement, les serpents n'étaient pas très nombreux. Par contre, les tarentules grouillaient. Mais elles n'étaient pas bien méchantes ; elles nous passaient dessus sans nous mordre. Je dois dire que les comédiens m'ont causé davantage de fil à retordre. Surtout Ray Barlow qui incarne Tommy, le premier type que je tue dans le désert. J'essayais en vain de lui montrer comment accomplir ses cascades lui-même. Il était si trouillard qu'il ne voulait rien entendre. Je crois que son orgueil de mâle lui interdisait de se faire jeter à terre par une femme ! Les séquences d'amour n'étaient pas tristes non plus. Mon partenaire, Paul Trinka, n'était pas du genre hygiénique. La propreté n'était pas son fort et il ne voyait pas vraiment l'utilité de se brosser les dents. Dur de s'y mettre. J'ai dû utiliser certaines techniques comme bouffer de l'ail pour surmonter mon dégoût. Susan Bernard, l'adolescente que Varla, Rosie et Billie kidnappent, nous posait aussi quelques problèmes. Elle ne réagissait pas, se montrait amorphe. J'ai dû faire en sorte qu'elle me déteste, la taquiner sans arrêt, pour qu'elle joue vraiment son personnage face à moi. J'y suis si bien parvenue que sa mère, en permanence présente sur le tournage, s'est mise à me haïr encore plus qu'elle !

Excepté *Faster Pussycat*, qu'avez-vous exactement fait à l'écran ?

Beaucoup de télévision, des rôles épisodiques dans des séries comme ***Des Agents très Spéciaux, Hawaï Police d'Etat, Annie Agent très Spéciale***... Au cinéma, j'ai tenu de petits rôles dans **Irma la Douce** de Billy Wilder, **Notre Homme Flint** aux côtés de James Coburn. En fait, je n'ai pas joué que les méchantes, mais des personnages très divers qui vont de la secrétaire à l'espionne.

Le dernier titre de votre filmographie est *Superflics en Jupons* de Ted Mikels. Puis, plus rien. Pourquoi donc ?

Cela fut très plaisant de travailler avec Ted Mikels, même si **Astro Zombies** et **Superflics en Jupons** ne m'ont pas rapporté un centime. Mais **Superflics en Jupons** n'a pas été une perte pour tout le monde car le producteur Aaron Spelling s'en est pas mal inspiré pour sa série ***Drôles de Dames***. Le concept de la bande de femmes flics provient en fait de là. **Astro Zombie** fut très drôle à faire. Nous n'avons quasiment rien tourné en extérieurs, mais chez les uns et les autres, chez Ted Mikels, Wayne Rogers, Peter Falk et même chez moi. Même si je garde de bons souvenirs de **Superflics en Jupons**, je déplore que Ted ait sucré au montage mes meilleures scènes, notamment celles où je pratique le karaté contre mes adversaires. C'est peu après ce film que j'ai dû abandonner le cinéma pour des raisons de santé. D'abord, mon ancien petit ami m'a tiré une balle dans l'estomac. Après un séjour à l'hôpital, j'ai été secrétaire d'un médecin, puis opératrice pour les communications radio des voitures de police à Los Angeles. En 1981, j'ai eu le dos fracturé dans un accident de la route. J'ai mis plusieurs années avant de pouvoir marcher normalement. Maintenant, je prends soin de mon foyer.

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC et traduits par **Didier ALLOUCH** ■





SPACE OPERA

les guerres des étoiles

"L'Odyssée du Cosmos", "30 Millions de Comètes", "C'est Arrivé loin de chez nous", "Destination Trou Noir", "Guerre et Paix au-delà de la Galaxie", "Autant en Emporte l'Etoile", "L'Opéra de l'Espace", "De la Terre à Tatooine"... Vous avez échappé à ces titres de dossier sur le Space Opera. Pas nous, qui nous sommes creusés le cervelet pour essayer de cerner un genre à la fois plutôt reconnaissable au premier coup d'œil et assez réfractaire à toute tentative de définition. Le Space Opera, koikess ? J'ai envie de répondre : "Demandez à Toullec", mais présentement, il n'est pas là...

Heureusement, notre sympathique Editeur/Directeur de la Publication Jean-Pierre Putters (on l'appelle en fait plus simplement Chef) écrivait, en 1981, dans *Mad Movies* n°20 consacré aux films de l'espace : "*Tout d'abord, il nous semble que l'intérêt, puis le succès rencontrés par ces films* (de l'espace) *reposent sur le fait essentiel qu'ils instaurent une nouvelle sacralisation des archétypes initiaux et fondamentaux de l'humanité. En clair, ils proposent les mêmes trames, peut-être même des trames encore plus simplistes, que les films d'aventures traditionnels, mais la grande force des films de l'espace est qu'ils le font en tenant compte d'une demande actuelle tendant vers le rêve et l'abstraction tout en proposant d'autres décors, d'autres utopies que celles communément étalées jusqu'ici sur les écrans*". Bien joué Chef !

Une définition qui reste d'autant plus valable aujourd'hui que le Space Opera a disparu des écrans au souvent maigre profit de ce qu'on pourrait appeler le Action Fantastic Movie. Quels que soient leurs qualités et leurs défauts, les **Total Recall**, **Terminator 2** et **Demolition Man** (l'équivalent économique des **Star Wars**, le même public) ne sont pas vraiment des films "*tendant vers le rêve et l'abstraction*". Sans mauvais délire passéiste, la (ré)vision d'un innocent **Retour du Jedi** ou même d'un kitchissime **Flash Gordon** nous rappelle que la science-fiction d'aventure n'est pas vraiment l'affaire des poursuites en minicab, des robots mitrailleurs ou des brutes épaisses adeptes du poing dans la gueule. En fait, le seul véritable Space Opera de ces dix dernières années n'en est pas un, bien qu'il réunisse toutes les données de la définition ci-dessus. C'est un Sea Opera. Oui, c'est **Abyss**.

Il faudrait beaucoup de place, de temps, de contacts, pour comprendre les réticences actuelles (ou l'incapacité) des studios américains à relancer le Space Opera, un genre qui de **La Guerre des Etoiles** à **Star Crash**, en passant par **2001, l'Odyssée de l'Espace** et **Dune**, a fait rêver plus d'une génération. La récente annonce toute en douceur de George Lucas - une nouvelle trilogie de **La Guerre des Etoiles** programmée à partir de 1995 - nous permet donc de revenir sur le genre. Et de garder un peu la tête dans les étoiles...

Vincent GUIGNEBERT

Les Chevaliers des Etoiles

En imaginant la trilogie de La Guerre des Etoiles, George Lucas perpétue une tradition de récits vieux comme le monde : l'affrontement du Bien et du Mal, des ténèbres et de la lumière. Une manière de prolonger, via la science-fiction et le Space Opera, des mythes antédiluviens, d'astiquer les armures d'Arthur et des Chevaliers de la Table Ronde...

"J'ai fait des études universitaires de religions comparées et d'anthropologie, et à mon avis, la meilleure manière d'étudier l'archéologie de l'esprit humain est la mythologie". C'est bien George Lucas, le créateur de **La Guerre des Etoiles**, qui s'exprime. Et la mythologie, George Lucas s'y intéresse depuis toujours. Directement à travers ses études, indirectement lorsqu'il parcourt les bandes dessinées, lorsqu'il se plonge dans des romans fantastiques, de science-fiction. "Le Seigneur des Anneaux", "Dune" stimulent son imaginaire, la bande dessinée "Flash Gordon" d'Alex Raymond le transporte dans un monde exotique où les représentants du Bien et du Mal s'affrontent. Les écrans vidéo, les fusils laser, les décors... Toute cette quincaillerie, malgré des moyens plus que réduits, George Lucas la gobe, l'ingurgite. Le rythme trépidant de ces sérials découverts à la télévision efface les carences du récit, redresse les décors qui ont la fâcheuse tendance à trembler lorsqu'un comédien claque trop violemment une porte. *"J'étais fasciné par la société futuriste, l'idée de ces vaisseaux armés de rockettes et de lasers, s'attaquant à quelqu'un dont la seule arme est un bâton. Les petits gars étaient vainqueurs et la technologie perdait : j'aimais ça".* On peut surtout assister à ce combat de David contre Goliath dans **l'Empire Contre-Attaque** lorsque, sur la Planète des Glaces, Luke Skywalker et quelques braves essaient de stopper les cyclopéens Walkers de l'Empire. Ils sont comme des moustiques harcelant un pachyderme insensible à la piqûre. Toutefois, de longs filins d'aciers enroulés par les "insectes" autour des jambes des monstres de métal provoquent leur chute. Une belle illustration des propos de George Lucas.



■ Han Solo (Harrison Ford) et Chewbacca (Peter Mayhew) : deux contrebandiers prenant fait et cause pour la Rebellion (L'Empire Contre-Attaque) ■



■ Dark Vador (David Prowse), un méchant complexe, pas totalement asservi à l'Empereur (Le Retour du Jedi) ■

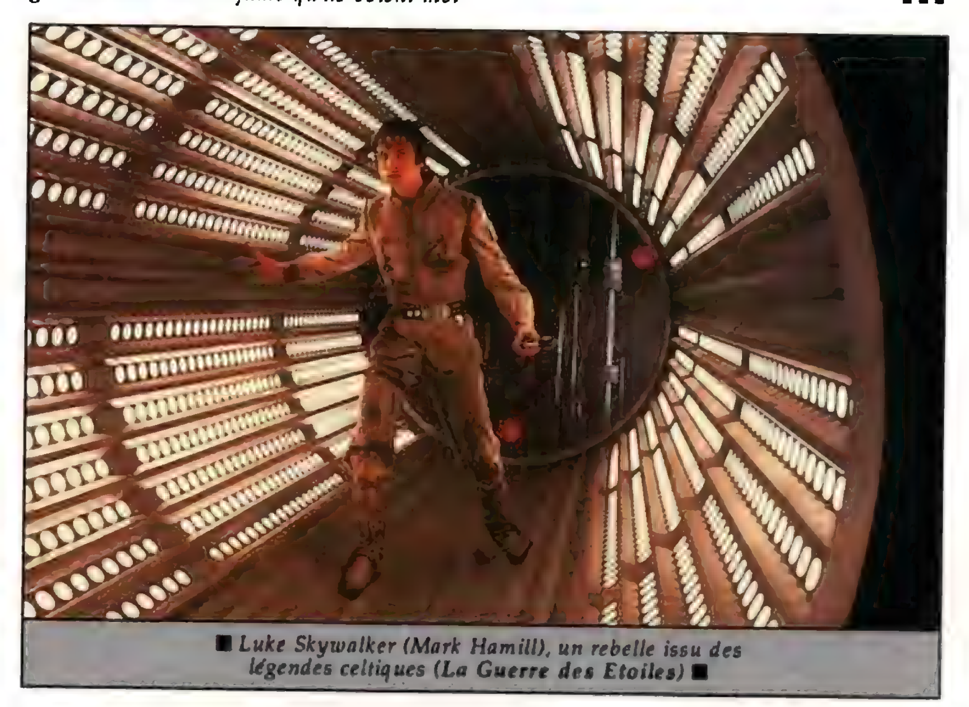
"J'aimais Flash Gordon, je trouvais ces sérials fantastiques. Personne n'en fait actuellement. J'ai eu envie de les imiter, mais en étant drôle plutôt que débile. Je ne vois d'ailleurs pas pourquoi les feuilletons doivent être stupides. D'autre part, mes tendances vont plutôt vers le film de science-fiction ou le fantastique parce ce sont pour moi des défis. C'est un superbe exercice de l'esprit, quelque chose d'excitant". Cette excitation, George Lucas compte au départ l'investir dans un remake de **Flash Gordon**. Mais, à l'époque, Alain Resnais (oui, le cinéaste de **L'Année Dernière à Marienbab**) planchait sur une adaptation de la bande dessinée de

■ *Les silhouettes de la Princesse Leia, Han Solo, Chewbacca et C3-PO dans le cockpit du Faucon Millénaire fraîchement évadé de la planète des Glaces (**L'Empire Contre-Attaque**)* ■

Alex Raymond, avant que Dino De Laurentiis s'en empare pour en faire la "Space Opérette" que l'on connaît. Tant mieux, car si George Lucas avait réalisé son rêve de porter "Flash Gordon" à l'écran, **La Guerre des Etoiles** n'aurait probablement jamais vu le jour. *"Au fil des années, tout un univers est né en moi. Un univers qui avait les allures d'un conte de fées moderne. Toute l'histoire de **La Guerre des Etoiles** était dans ma tête, s'étalant sur des siècles, des années-lumière. Comme je devais bien commencer quelque part, j'ai isolé une époque qui, à mes yeux, se situe à peu près au milieu de la saga. C'est ainsi qu'est née l'histoire de ce garçon de ferme qui, sur une planète lointaine, décide de quitter son petit monde pour affronter son destin aux confins de la galaxie"*.

Comme les pièces d'un puzzle, **La Guerre des Etoiles** se met en place dans la tête de George Lucas. Les pièces sont ainsi étiquetées : "Flash Gordon", "Le Magicien d'Oz", "Le Seigneur des Anneaux"... Et une myriade de contes de fées, de ceux que les adultes hésitent à citer, de peur de passer pour des attardés mentaux, des naïfs invétérés. George Lucas, au contraire, cultive cette portion de rêve que l'âge adulte n'a pu rayer en lui. *"J'ai passé quatre ans de mon existence à traîner comme les gosses d'**American Graffiti**, et aujourd'hui je vis dans un rêve fait d'héroïsme à l'échelle de la galaxie. Dans **La Guerre des Etoiles**, c'est encore de moi dont je parle"*. De ce moi profond, avide d'émotions remontant loin, très loin. De sensations simples comme celles que génèrent les contes de fées, des sensations qu'il veut faire partager. *"Les gosses de maintenant semblent connaître une jeunesse désabusée et je voulais faire quelque chose pour combattre cela. Ces gosses pourraient sans doute créer beaucoup plus de choses qu'ils ne le font, mais j'ai toujours pensé qu'ils n'aimeraient pas que ce soit conventionnel, aseptisé. J'ai fait **La Guerre des Etoiles** parce que je désirais leur donner matière à rêver, leur offrir de l'exotisme, un prétexte pour que leur imagination puisse vagabonder. De nos jours, les enfants n'ont plus accès au merveilleux, à l'imaginaire. Du moins, pas comme cela a été le cas pour les gens de ma génération. Tous les films qu'ils voient mettent l'accent sur des catastrophes, l'angoisse et la violence, le tout traité sur le mode réaliste"*. Les propos de George Lucas remontent à 1977 et n'ont pas perdu un iota de leur valeur. Plus que jamais, quinze ans après, les "gosses" (comme les lecteurs du *Journal de Tintin* : de 7 à 77 ans) ont besoin de rêve. *"Il y a une génération en train de grandir sans conte de fées"* regrettait George Lucas. C'est

■■■



■ *Luke Skywalker (Mark Hamill), un rebelle issu des légendes celtiques (**La Guerre des Etoiles**)* ■

Un mercenaire à la solde de Jabba the Hut, puis de Dark Vador (Le Retour du Jedi)



Luke Skywalker et Dark Vador : le père et le fils croisent l'épée laser dans L'Empire Contre-Attaque

encore vrai aujourd'hui, même si la trilogie de **La Guerre des Etoiles**, plus facile à débusquer qu'un recueil des contes des frères Grimm, remplit somptueusement cette fonction. A l'image des contes de fées dont il revendique tant l'influence, George Lucas boucle son récit par une morale, le triomphe de la lumière sur les ténèbres, la désintégration atomique de l'Empereur dans le générateur de l'Etoile Noire. Autrefois, on grillait vif la sorcière, le chevalier embrochait le dragon... A travers ce dénouement, George Lucas inculque des valeurs essentielles, la notion même du Bien et du Mal. *"Il y a une raison pour laquelle **La Guerre des Etoiles** est si populaire. Ce n'est pas que j'y délivre un message que personne ne veut entendre. J'ai découvert que pour qu'un film ait un impact, il faut prendre les choses de biais. Les prendre de front, c'est la manière attirante, mais elle n'a aucun effet à moins d'avoir beaucoup de chance. Quand on vient de biais, on peut obtenir une influence plus subtile sur les choses, car on ne les attaque pas"*. Ainsi, un rien opaque, George Lucas ne force pas trop le trait, abandonne même le dénouement de la trilogie à un dilemme cornélien, le père sommant son fils de le suivre sur le versant sombre de la Force, de se livrer, tel l'Ange Déchu banni du Paradis, à des instincts faits de haine, de violence, de vengeance et de rancoeur. Mais Luke Skywalker continue à aimer son père, l'insoumis, celui qui a signé un pacte avec le Diable, l'Empereur. C'est cet amour qui sauvera Dark Vador de la damnation, des flammes de l'enfer dans lesquelles viennent de griller son ancien Maître.

Dire à George Lucas qu'il est l'égal d'un Perrault, d'un Grimm, d'un Andersen lui ferait certainement plaisir. Mais dans l'histoire de Luke Skywalker, de la Princesse Leia Organa, d'Obi-Wan Kenobi, ressurgissent surtout les mythes des Chevaliers de la Table Ronde. *"Je suis tout simplement en train d'essayer de me battre pour faire mon chemin dans l'existence ; en train d'essayer de suivre le commandement de Dieu"* confie George Lucas. Une confession qui ramène à la quête du Saint Graal, à la recherche de la vérité divine, à la connaissance de soi, aux récits des Chevaliers de la Table Ronde encore, ces chevaliers dont l'ombre plane en permanence sur la trilogie de **La Guerre des Etoiles**. D'ailleurs, certains costumes, décors et accessoires, possèdent ce côté médiéval bien marqué, héritage de "Flash Gordon" bien sûr, où technologie et panoplies anciennes cohabitaient sans heurt. Mais chez George Lucas, ce n'est pas par amour du kitsch, de l'anachronisme, du détail pittoresque. En fait, **La Guerre des Etoiles, L'Empire Contre-Attaque** et **Le Retour du Jedi** racontent l'histoire des "Chevaliers de la Table Ronde", d'**Excalibur.** Luke Skywalker est le Roi Arthur, Han Solo pourrait se substituer à Gauvain, Lancelot ou Perceval... L'addition de Obi-Wan Kenobi et du Yoda fait Merlin l'Enchanteur, Leia est Guenièvre, Dark Vador est la combinaison de Mordred et du Chevalier Noir, la Force s'impose d'elle-même en allégorie du Saint Graal bien que George Lucas se réfère plus ouvertement à "L'herbe et la petite fumée" de Carlos Castadena, récit de la découverte d'une "force de vie" par un Indien du Mexique... Tout se tient, tout converge, jusqu'aux armures des soldats de l'Empire, jusqu'à la silhouette de Dark Vador... Suprême et très visuelle analogie : lorsque Luke Skylwalker, dans **L'Empire Contre-Attaque**, s'écrase sur la planète Dagobah, repaire du Yoda, pour parfaire son éducation de Jedi, parallèlement, Arthur, encore écuyer, pénètre dans l'épaisse forêt de Brocéliande. Les comédiens pourraient se tromper de film qu'on y verrait que du feu. Sacré il va sans dire.

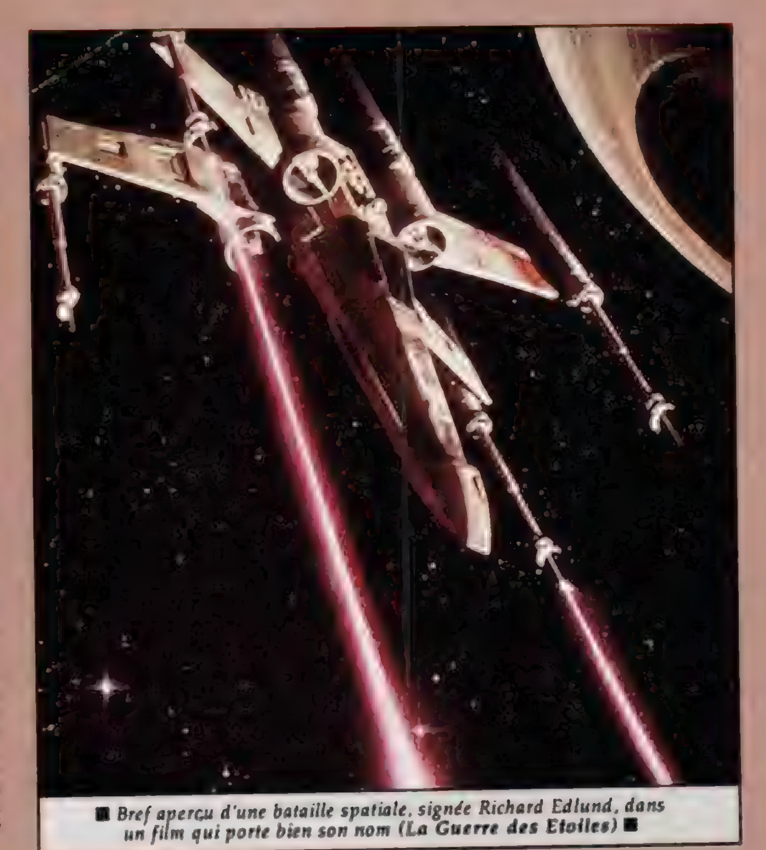
Marc TOULLEC



■ Le Faucon Millénaire dans les entrailles de l'Etoile de la Mort (Le Retour du Jedi) ■

Richard Edlund

En confiant à Richard Edlund les effets spéciaux de sa trilogie, George Lucas a donné sa chance à l'un des plus grands créateurs d'image du cinéma américain. Aujourd'hui, dix ans après le dernier tour de manivelle du Retour du Jedi, Richard Edlund vole de ses propres ailes. Sa société, *Boss Films*, est seconde sur le marché, juste derrière *ILM*. C'est avec un peu de nostalgie qu'il jette un œil sur le passé et sur la création des effets spéciaux de La Guerre des Etoiles qui allaient révolutionner le septième art.



■ *Bref aperçu d'une bataille spatiale, signée Richard Edlund, dans un film qui porte bien son nom (La Guerre des Etoiles)* ■

Vous souvenez-vous de votre première conversation avec George Lucas au sujet de *La Guerre des Etoiles* ?

Avant de m'en parler, George m'a envoyé le scénario. Au bout de la première lecture, j'avais compris : c'était un projet énorme. Gary Kurtz a été un producteur parfait. Il savait que le film poserait de nombreux problèmes techniques, mais il nous a suivis. Lors de la première réunion, George nous a projeté un montage d'extraits de films de guerre, des passages de combats aériens et de batailles au sol. Juste pour nous montrer ce qu'il avait en tête et la dynamique des séquences qu'il voulait créer. On avait donc tout le temps ce petit montage auquel se référer. Cette action ultra-rapide ne pouvait pas être obtenue avec les techniques existantes. La faim justifiant les moyens, nous avons donc été obligés d'innover.

Justement, quelle a été l'innovation la plus importante sur *La Guerre des Etoiles* ?

Incontestablement, l'invention du "motion control". Si on avait fait tous les plans de maquettes en "stop motion" classique, ils n'auraient jamais aussi bien marché. Et vu le nombre impressionnant de miniatures et leur extravagante complexité, on n'aurait jamais pu obtenir ce résultat sans une caméra robotisée, aux mouvements contrôlés par ordinateur. Une caméra qui n'existait pas encore. Mais ce n'était évidemment pas la seule nouveauté technologique, il y en a eu tant que je ne peux pas les énumérer toutes. On a utilisé tellement de matte paintings et de miniatures, c'était affolant. On avait les miniatures les plus petites jamais montrées. Je les filmais de très très près pour donner une plus grande dynamique au plan. Qu'est-ce que j'aurais aimé avoir les mini-objectifs disponibles aujourd'hui ! A l'époque, nos caméras étaient des énormes *VistaVision* et il m'arrivait souvent de rayer la peinture d'une maquette avec l'objectif !

John Dykstra était l'autre responsable des effets spéciaux. Comment vous partagiez-vous le boulot ?

Concernant les miniatures, je m'occupais de leur création, de leur mise en place et du tournage des scènes les utilisant. J'ai embauché Dennis Murren et Ken Ralston pour bosser avec moi. Nous n'avions que deux caméras de "motion control" et un rotoscope pour l'animation, ainsi que deux caméras à déroulement ultra-rapide. On mettait également en place les matte paintings et on les filmait. Un sacré boulot. John supervisait le tout et s'occupait de la composition des blue screens. John n'a travaillé que sur le premier **Star Wars**. Je ne sais pas pourquoi il n'a pas été associé aux deux autres. Il m'a beaucoup marqué. Avec lui, on a tout de suite eu conscience qu'avec cet énorme travail, notre but secret allait se concrétiser : détrôner **Les Dents de la Mer** de la première place du box-office. On a réussi, mais pas sans tension. A Hollywood, personne n'avait la moindre idée de qui on était, ni de ce que pouvait donner un film mystérieusement titré **La Guerre des Etoiles**. Le studio stressait à mort. Et le syndicat des techniciens se demandait, perplexe, ce que pouvait bien être une caméra de "motion control".

Comment était l'ambiance dans l'équipe ?

Elle était trépidante. On discutait énormément. Je me souviens m'être battu pour imposer la technique du blue screen, qui n'avait pas la cote à l'époque. Gary Kurtz voulait des projections frontales en direct sur le plateau. Ce qui signifiait des cadences infernales pour livrer l'effet le jour du tournage (alors qu'on travaillait à Los Angeles et que le tournage se déroulait en Angleterre), et surtout une qualité de définition bien moins précise. J'ai réussi à imposer une nouvelle forme de blue screen. La technique était tellement démodée que le responsable du département optique du studio ne l'avait jamais utilisée. J'ai fait venir un vieux pote avec qui j'avais travaillé sur **Un Monde Fou, Fou, Fou** pour lui apprendre le blue screen. En voyant les rushes tous les jours, constitués la plupart du temps de plans d'acteurs jouant devant un écran bleu, la *Fox*, et même parfois George, se mettaient à paniquer. Il fallait compter sur leur imagination pour voir les effets et croiser les doigts pour que ça marche. Cela a marché mais je ne sais pas trop comment. Parfois, je me dis que c'est un vrai miracle. Ou alors, c'était un effet de l'enthousiasme qui régnait à tous les niveaux de la production.

Le niveau de difficulté était-il aussi élevé sur les deux suites ?

Bien plus. A chaque fois, nous repoussions les limites de la technique. Mais on partait d'une base solide, avec ce que nous avions appris en travaillant sur **La Guerre des Etoiles**. Dans **L'Empire Contre-Attaque**, on n'est plus dans l'espace mais sur une planète enneigée. Il fallait donc tout redéfinir, tout refaire. En plus, nous étions en plein déménagement. *ILM* quittait Los Angeles pour s'installer dans la banlieue de San Francisco. Pendant ce temps, l'équipe tournait des séquences dans les fjords norvégiens. De la folie ! Et sur **Le Retour du Jedi**, le niveau de travail était encore plus hallucinant. **Le Retour du Jedi** est, et restera longtemps, le film à effets le plus compliqué : 900 plans avec effets dans le film et, parfois, 50 éléments séparés dans le même plan. Evidemment, avec les techniques d'aujourd'hui, ce serait bien plus simple...

Avez-vous revu la trilogie récemment ?

Pas depuis un petit moment. Quand je vois **La Guerre des Etoiles**, ça me fait mal. Je pourrais tellement faire mieux aujourd'hui. Heureusement, l'intrigue est assez passionnante pour que le public, aujourd'hui habitué à des effets bien plus perfectionnés, oublie la précarité de certains effets qui semblaient révolutionnaires à l'époque. Mais **La Guerre des Etoile** reste le film qui a tout déclenché et qui nous a propulsés dans l'ère des effets spéciaux : nous y sommes d'ailleurs encore plongés.

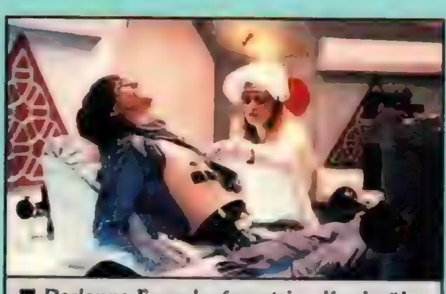
Après *Le Retour du Jedi*, vous avez quitté *ILM* pour créer *Boss Films*. L'annonce par George Lucas de la mise en chantier d'un *Star Wars 4* ne vous donne pas envie de vous y remettre ?

Très franchement, si j'ai quitté *ILM* en 83, c'est un peu parce que j'en avais assez de **Star Wars**. Et aussi parce que j'avais envie de revenir à Los Angeles. J'avais l'obligation morale envers George et le public de terminer la trilogie. Après **Le Retour du Jedi**, j'ai donc eu envie de passer à autre chose. Maintenant, dix ans après, c'est sûr que le projet d'un quatrième **Star Wars** est excitant. Mais *ILM* et *Boss Films* sont deux sociétés concurrentes. J'attends donc impatiemment **Star Wars 4**. En tant que spectateur.

■ Propos recueillis et traduits par Didier **ALLOUCH** ■

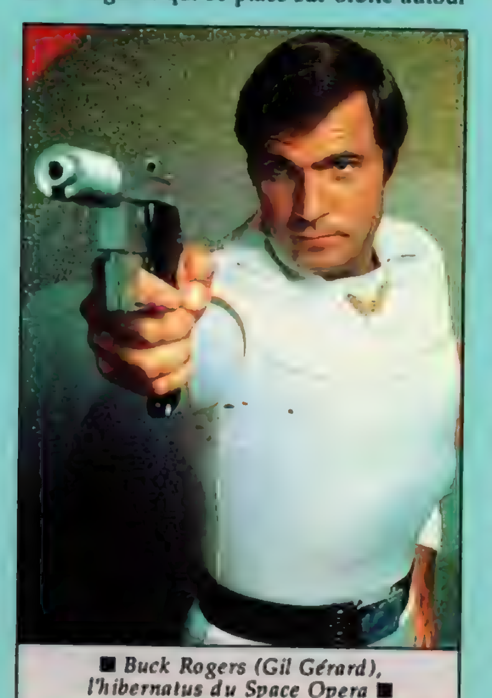
Les Avatars de l'Espace

Pendant que La Guerre des Etoiles triomphe, le tout Hollywood jalouse George Lucas et prépare la contre-attaque, des Space Opera variablement réussis, hésitant entre le plagiat pur et simple et la bondieuserie façon *Disney*... Même James Bond et Tokyo s'y collent !



■ *Darlanne Fuegel, réparatrice d'androïdes dans* ***Les Mercenaires de l'Espace*** ■

La science-fiction, et d'autant plus le Space Opera, coulaient des jours tranquilles jusqu'à la sortie de **La Guerre des Etoiles**, précédant d'un an seulement **Rencontres du Troisième Type**. Le film de George Lucas faisant le plein des mois durant, c'est rapidement la frénésie à Hollywood. Banni des prévisions de tournage, le Space Opera devient la préoccupation majeure des studios du jour au lendemain. Brusquement, un projet enseveli sous des kilos de poussière refait surface, **Star Trek**. Si **La Guerre des Etoiles** n'avait pas connu un succès planétaire, *Paramount* n'aurait jamais mis sur orbite l'Enterprise flambant neuf de **Star Trek**. Jamais les studios *Walt Disney* n'auraient pris le risque de rentrer dans un **Trou Noir** évangéliste, véritable gouffre à dollars. Jamais Dino de Laurentiis, opportuniste bien connu, n'aurait poussé Flash Gordon (longtemps Guy l'Eclair pour les francophones) dans les griffes de l'immonde Ming, ou fait les yeux doux à David Lynch pour le monumental **Dune**... En fait, c'est tout un genre qui se place sur orbite autour de la planète Lucas. Même James Bond subit l'influence de **La Guerre des Etoiles** dans son aventure du moment. Encore incarné par Roger Moore, 007 dégaine non plus le Walter PPK mais un pistolet laser contre les sbires de Hugo Drax, dans le dénouement spatial de **Moonraker**. Le film catastrophe, branche aérienne, en perte d'altitude, tente, en vain, de se ressourcer dans l'espace via **Starflight One** de Jerry Jameson, avatar de la série des **Airport**. Là, un avion-navette bondé de passagers heurte un satellite espion. S'ensuit l'intrigue habituelle, c'est-à-dire courue d'avance, des **747 en Péril** et autre **Alerte à la Bombe**. Plus imposant, **Météore** de Ronald Neame se place comme il peut dans la mouvance de **La Guerre des Etoiles**, envoyant quelques fusées confraternelles (des Etats-Unis et d'Union Soviétique) éclater un gros caillou filant vers la Terre. Officieusement, Clint Eastwood, à l'étroit dans son **Firefox** piqué aux Russes, dit lui aussi "merci" à George Lucas !



■ *Buck Rogers (Gil Gérard), l'hibernatus du Space Opera* ■

Fidèle à lui-même, Roger Corman compte parmi les premiers à se lancer dans le sillage de **La Guerre des Etoiles**. Pas découragé par les moyens que demande le Space Opera, il débourse une grosse somme (5 millions de dollars, ce qui est considérable pour lui), incluant la construction de son propre studio d'effets spéciaux après que John Dykstra (l'un des ténors de **La Guerre des Etoiles**) lui ait présenté un devis de 2 millions de dollars pour assurer les loopings spatiaux de ses navettes. C'était trop. Pour donner toutes les chances à son ersatz, Roger Corman choisit les voies du remake, celui des **7 Samouraïs**, revu et corrigé à la sauce Space Opera par le scénariste John Sayles (futur réalisateur de **Brother**). Faute de sabreurs ou de pistoleros montés sur canassons, John Sayles, l'imagination en effervescence, constitue une troupe de mercenaires hétéroclites. Ce sont un cow-boy cool (George Peppard !) venu de la Terre, les Kelvins (des créatures thermiques), Kaiman (une humanoïde branche reptililenne), les quatre Nestors (ceux qui ne font qu'un), la guerrière Exmin (Sybill Danning) et le hors-la-loi Gelt (Robert Vaughn, un ancien des **7 Mercenaires**, dans un rôle à la Han Solo). Ces braves gens, d'abord appâtés par le gain, sacrifient leur vie pour sauver les habitants de la pacifique planète Akir menacée par l'infâme Sador. **Les Mercenaires de l'Espace**, c'est bien de la série B, de la bande dessinée un tantinet ringarde saupoudrée de second degré et d'emprunts à George Lucas. Soucieux de rentabiliser au maximum cet investissement important, Roger Corman réinjecta une partie des effets spéciaux du film dans **Space Raiders** trois ans plus tard. Là, c'est l'histoire de **L'Ile au Trésor** dont il s'empare pour la transplanter dans le cosmos. Mis en image par Howard Cohen, tenu de caviarder son film de séquences entières des **Mercenaires de l'Espace**, **Space Raiders** recycle l'Empire de **La Guerre des Etoiles** qui devient une certaine Company, et l'Etoile de la Mort qui se transforme en vaisseau spatial robotisé... Pour le reste, entre deux évocations de Robert Louis Stevenson, **Space Raiders** suit une trajectoire très prévisible. Des rebelles détournent un engin spatial où se trouve un gosse de dix ans. Leur chef décide de le déposer sur sa planète natale, mais l'abominable Snyder kidnappe le gamin... Simple comme bonjour. Sans doute déçu par des recettes maigrichonnes, Roger Corman ne reviendra pas au Space Opera, lui préférant une kyrielle de plagiats d'**Alien** (**Mutant**, **Deep Space**, **La Galaxie de la Terreur**) et une rencontre entre **Blade Runner** et **Frankenstein** (**Androïde**). Autant de mini-productions qui s'offrent, quelques secondes durant, des batailles spatiales. Comme par regret de ne pas avoir persévéré dans cette voie.

Les Japonais réagissent vivement à la sortie de **La Guerre des Etoiles** et de ses séquelles, mais pas forcément dans le sens de films pour le cinéma. Cuisiné au saké, l'univers de George Lucas donne lieu à une descendance télévisée effarante de stupidité, d'infantilisme, à une liste impressionnante de cartoons. Dans le meilleur des cas, cela aboutit à ***Albator***, ***Robotech/Macross Saga***, ***Galaxy Express***... Dans le pire, à des sous-produits bâclés, bourrés



■ *Grig (Dan O'Herlihy) : profession navigateur dans* ***Starfighter*** ■

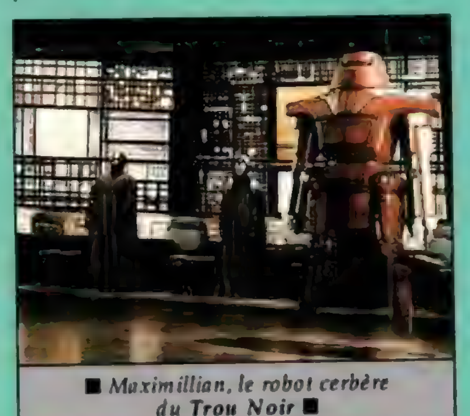

■ *Le clou du Trou Noir : l'irruption d'un météorite dans l'enceinte même du vaisseau spatial Cygnus* ■

■■■

d'aliens sautillants et catcheurs, luttant contre des super-zéros se transformant à vue en des redresseurs de torts compressés dans des tuniques argentées. Sorti l'année même de **La Guerre des Etoiles**, en 1977, mais conçu indépendamment, **Space Cruiser Yamato**, un dessin animé de long métrage de Yoshinobu Nishizaki, offre un exemple réussi de Space Opera nippon. Influencé par la série ***Star Trek***, le film détourne de sa fonction première, flotter, le cuirassé Yamato, coulé pendant la Deuxième Guerre Mondiale par les forces américaines. Un fait historique. La science-fiction intervient du fait que ce géant des mers est renfloué, aménagé en vaisseau spatial commandé par le très moralisateur Capitaine Okida (un simili Kirk). Dans cette première mission pour le grand écran, (auparavant ***Space Cruiser Yamato*** était un dessin animé télé très populaire), Okida mène une expédition contre les forces Gorgons inondant la Terre de radiations mortelles. Cinq séquelles suivront cette première tentative, allant de la production standard à la fresque de deux heures trente ! Avec des comédiens de chair et d'os, **Les Evadés de l'Espace** du vétéran Kinji Fukasaku, à des années-lumière de son genre de prédilection (le film de yakuzas), claironne haut et fort son arrivée sur le créneau. *"Cinq équipes de tournage, 3000 personnes. Un film de 1300 plans, dont 400 en effets spéciaux. Tous les studios de Kyoto occupés. 44 millions de francs pour les décors"* annonce la production pas radine en matière de chiffres gonflés à outrance. Le scénario, par contre, n'a été qu'une préoccupation secondaire au calendrier des soucis des responsables. Parce que menacée par les vilains Gavanas, la planète Jillucia envoie un SOS dans l'espace, message reçu par le général Garuda, son robot Beba 2 et un trio d'aventuriers... A peu de choses près, c'est le script des **Mercenaires de l'Espace** tourné deux ans plus tard. Ici aussi, l'infantilisme et le pillage de **La Guerre des Etoiles** priment avant tout. Demeure tout de même une belle idée poétique, ce galion spatial, toutes voiles dehors, dérivant dans le cosmos. Cette jolie trouvaille ne pouvait rester sans prolongement : elle fournit presque immédiatement matière à alimenter la série animée ***Odin*** de Takeshi Shirato et Eiichi Yamamoto.

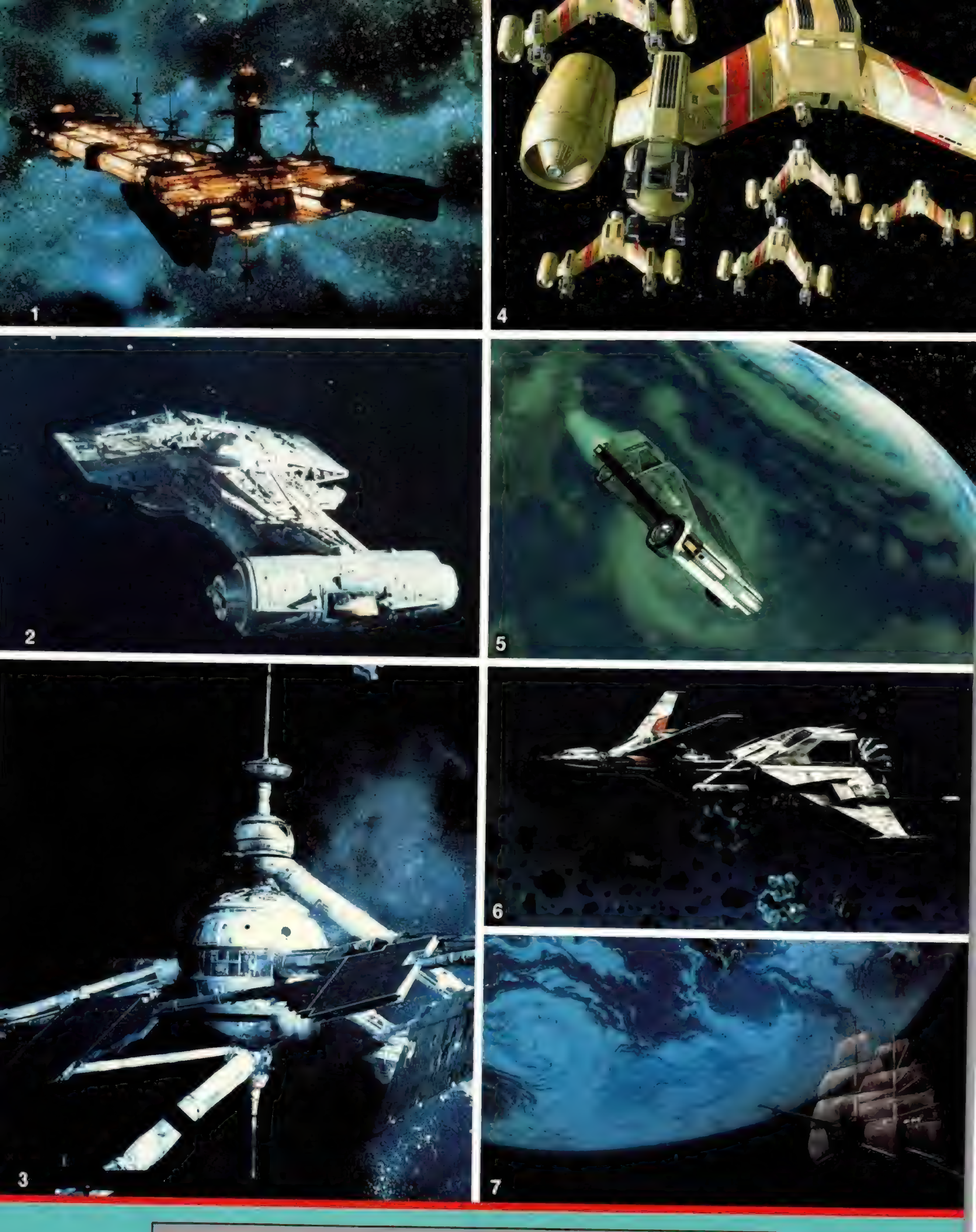
Les mammouths de l'après-**Guerre des Etoiles**, ce sont **Star Trek** et ses séquelles, **Le Trou Noir**, **Starfighter**, **Galactica** et **Buck Rogers au 25ème Siècle**. Créés par le même Glen Larson, **Galactica** et **Buck Rogers**, séries télé et téléfilms aux Etats-Unis, deviennent films de cinéma pour le restant du monde. Commercialement, c'est du viable, surtout que le marché demande à entendre les douces déflagrations des lasers dans le vide interstellaire. Pour certains producteurs, c'est comme écouter le bruissement des billets verts. Glen Larson serait-il de ceux-là ? En tout cas, il ne perd pas son temps en remettant **Buck Rogers** au goût du jour (c'est-à-dire lorgnant obstensiblement dans la direction de **La Guerre des Etoiles**) et en donnant un fiston nommé **Galactica** au père **Star Trek**. Personnage de sérials et d'une bande dessinée illustre, Buck Rogers, capitaine de la Nasa accidentellement congelé en 1987, se réveille cinq siècles plus tard pour défendre la Terre contre une invasion des Draconiens, déjà maîtres des trois-quarts de l'Univers. Pour bien marquer sa parenté avec **La Guerre des Etoiles**, le réalisateur Daniel Haller embauche un petit robot, Twiki, indispensable comparse comique du héros. Egalement sous la responsabilité de Glen Larson, la série ***Galactica*** fournit trois films. Ce sont **Galactica, la Bataille de l'Espace** (de Richard A. Colla), **Les Cylons Attaquent** (de Vince Edwards et Christian Nyby II) et **La Conquête de la Terre** (de Sidney Hayers, Sigmund Neufeld Jr et Barry Crane). Une fédération spatiale à la **Star Trek** (douze planètes !) sans cesse harcelée par les métalliques Cylons (des cousins proches des Klingons !) mais que sauvent toujours les pilotes Zac et Apollo du vaisseau Galactica commandé par le patriarche Adama... Entre l'Enterprise et le Faucon Millénaire, le vaisseau Galactica remplit honorablement son contrat, surtout grâce à des effets spéciaux signés John Dykstra, transfuge de **La Guerre des Etoiles**. Plus ambitieux, le biblique **Trou Noir** de Gary Nelson, réponse de Mickey à George Lucas, pivote du côté de **2001, l'Odyssée de l'Espace** et de Jules Verne. "Qu'y-a-t-il au-delà de la spirale du trou noir ?" se demande le docteur Hans Reinhardt, seul survivant à bord du Cygnus et dont les anciens compagnons sont désormais de dociles robots. "Dieu, un être divin" répondent les scénaristes qui n'oublient pas d'infiltrer V.I.N.C.E.N.T., un petit droïde frère de R2-D2, dans l'aventure. Mais Ron Miller, un des pontes de *Walt Disney* du moment, se défend de toute similitude avec **La Guerre des Etoiles** car ce **Trou Noir**, selon lui, est né en 1974 sous le titre **Space Station One**, avant de stationner dans des tiroirs. Bien moins ambitieux sur le fond, **Starfighter** de Nick Castle entend bien renouveler le Space Opera dans ses formes les plus sophistiquées, les effets spéciaux. Ordinateurs et images de synthèse démobilisent donc les bonnes vieilles maquettes de **La Guerre des Etoiles**. Et **Starfighter** mise bien des espoirs sur ses ordinateurs, donnant une armada de vaisseaux spatiaux lisses comme des jouets neufs. Logique en fait, puisque ce sont des éléments du jeu vidéo Starfighter (porte sur une autre galaxie) dont raffole le jeune Alex Rogan. Là, en live, la planète Rylos résiste aux attaques des despotes Xur et Kodan. **Starfigher**, c'est du synthétique, du polyphosphaté. **La Guerre des Etoiles**, c'est de la matière, de la vraie, des émotions et de l'esprit.

■ Marc TOULLEC ■


■ *Maximillian, le robot cerbère du Trou Noir* ■


■ *Trois des sept "mercenaires de l'espace"* ■


■ *La Conquête de la Terre, le dernier segment cinéma de Galactica* ■



1 - *Le Cygnus : le vaisseau fantôme, le Nautilus du* **Trou Noir.**
2 - **Les Mercenaires de l'Espace** *: quand ce pingre de Roger Corman s'offre un vaisseau spatial.*
3 - *La station orbitale de Hugo Drax, adversaire de James Bond* (**Moonraker**).
4 - *L'armada synthétique des vilains de* **Starfighter.**
5 - *Façon* **Retour vers le Futur**, *une voiture spatiale à ressources multiples* (**Starfighter**).
6 - *Des vaisseaux spatiaux pris au piège d'un champ d'astéroïdes* (**Les Evadés de l'Espace**).
7 - *Une bien belle image de boucaniers du cosmos* (**Les Evadés de l'Espace**).

Made in Italy

Si le thriller horrifique est une véritable tradition du cinéma italien, le Space Opera n'a fait qu'une brève, et dans l'ensemble regrettable, apparition. Budgets minus, effets spéciaux préhistoriques, scénarios rivalisant de bêtise, producteurs opportunistes... Il fallait au moins la passion et la débrouillardise de Luigi Cozzi (cf interview) pour offrir un petit fleuron transalpin au genre.



■ *Décors tocs, costumes kitschs... Simon (David Hasselhoff), Akton (Marjoe Gortner) et Stella Star (Caroline Munro), défenseurs de la galaxie libre dans Star Crash* ■

On qualifie souvent les Italiens de copieurs, de plagieurs invétérés, qui, tout comme le spécialiste en la matière Roger Corman, profitent du soudain carton d'un film au box-office pour sitôt entreprendre le tournage d'une flopée de petits produits dérivés, calqués sans scrupule aucun sur leur modèle. En général, c'est vrai. Pourtant, force est de constater que, une fois n'est pas coutume, ils se sont fait précurseurs d'un genre. En effet, bien avant **La Guerre des Etoiles**, les Italiens s'essayent déjà doucement au Space Opera. Un Space Opera qui n'a pas encore acquis ses lettres de noblesse, un Space Opera où le vide intersidéral est pudique, où les combats entre les vaisseaux spatiaux se font timides. Ainsi, même si des œuvres telles que **Le Danger Vient de l'Espace** (1958, de Paolo Heusch), **Destination : Planète Hydra** (1966, de Pietro Francisi) ou **4.3.2.1, Opération Lune** (1967, de Primo Zeglio) traitent de sujets relevant de la pure science-fiction, il faut tout de même les gratifier d'une certaine filiation avec le genre qui nous intéresse. Les films d'Antonio Margheriti, quant à eux, mériteraient une plus ample considération. De **Space Men** (1960) à **La Morte Viene dal Planeta Aytin** (1965), en passant par **La Planète des Hommes Perdus** (1961), on décèle un désir certain d'aller au-delà des limites de la science-fiction auxquelles tout le monde se conforme à cette époque. Un désir en quelque sorte prémonitoire. Mais, malgré cette tendance à percer dans un genre alors encore à définir, il faudra attendre la sortie de **La Guerre des Etoiles** pour qu'un réel intérêt naisse pour le Space Opera, intérêt éphémère pour un genre qui ne sera jamais vraiment à la mode.

Fan de science-fiction depuis son plus jeune âge, Luigi Cozzi, futur réalisateur de **Contamination**, tente tant bien que mal de monter un projet qui lui tient à cœur. Un film qui se déroulerait dans l'espace, une lutte du Bien contre le Mal par batailles de navettes spatiales interposées. Novateur. Un peu trop même, puisque personne n'en veut. La balance ne penche pas encore de ce côté-là en Italie, où les giallos continuent d'abonder. Jusqu'au jour où George Lucas lance sa désormais mythique **Guerre des Etoiles**, qui pulvérise le box-office. Alléchés par un tel succès, les producteurs rappellent Cozzi qui obtient le feu vert pour démarrer le tournage de **Star Crash**. Si ce film existe bel et bien grâce à **La Guerre des Etoiles**, il n'en est pas pour autant une pâle copie sans imagination. S'il lui ressemble dans le fond, il s'en détache dans son contenu. Déjà, **Star Crash** s'éloigne du film de George Lucas par une histoire loin de lui être similaire. La belle Stella Star et son acolyte sont chargés par l'empereur de retrouver son fils, dont la navette s'est écrasée sur une planète, quelque part dans la galaxie. De pérégrination en pérégrination, nos deux héros seront amenés à faire face à une tribu de jolies amazones, des hommes préhistoriques, des golems, des robots, et surtout, le féroce Zarth Arn, qui règne sur les étoiles maudites et s'est mis en tête de conquérir la galaxie. Bien entendu, tout est bien qui finit bien : le fiston sera retrouvé, la menace écartée... **Star Crash**, c'est un peu le croisement de **La Guerre des Etoiles** et du **Septième Voyage de Sinbad**, un film où les combats spatiaux se partagent la vedette avec des monstres animés image par image. La quantité et la diversité des effets spéciaux forment bien sûr le point fort de **Star Crash**, et nous en mettent encore aujourd'hui plein la vue. Le tout est magnifiquement supporté par une pléiade d'acteurs renommés (Christopher Plummer, Caroline Munro, Joe Spinnel), qui se sont prêtés au jeu sans difficulté et s'en donnent à cœur joie.

■ *Nick (Leonard Mann), pilote et as du pistolet laser (L'Humanoïde)* ■

Après le succès planétaire de **La Guerre des Etoiles** et celui, tout relatif, de **Star Crash**, quelques petits irréductibles producteurs comptent bien se faire de la thûne sur le dos des autres. Conséquence directe : une courte série de films tous plus ridicules les uns que les autres. Dans le genre, Al Bradley (soit Alfonso Brescia), déjà coupable des mémorables **Goldocrack à la Conquête de l'Atlantide** et **Supermen contre les Amazones**, s'en tire comme un roi. Lui, à l'opposé de Luigi Cozzi, ne fait pas dans la dentelle : il pompe tout sur son passage. Car si l'on pense indéniablement à **La Guerre des Etoiles** en voyant son "œuvre spatiale", il est aussi aisé de la rapprocher, par certains aspects, des séries TV nippones du moment. En matière de crétinerie, donc, le père Bradley se la donne. Jugez plutôt par vous-même : ses protagonistes, vêtus de blousons en aluminium, tentent de concurrencer Bioman et ne cessent de rebondir sur des trempolines (pas toujours) hors-champ, deux robots, plus proches de la boîte de conserve que de C-3PO, tombent amoureux l'un de l'autre dans une casse de voitures, des vaisseaux en carton-pâte sont suspendus à des câbles (visibles), des épées phosphorescentes remplacent pas vraiment avantageusement les sabres laser... Voici une partie de ce que nous inflige Al Bradley à travers **Star Odyssey, La Guerre des Robots, La Bataille des Etoiles** et **Sette Uomini d'oro nello Spazio**. Bien heureusement pour lui, le ridicule ne tue pas. Un ridicule qui, à ce niveau, relève du génie ! Pour exemple, **Star Odyssey**, dans lequel des planètes sont mises aux enchères. La Terre est achetée par un immonde tyran à la peau de lézard qui, de son vaisseau, envoie ses hommes de main se faire désintégrer à sa place (le lâche!). Mais les héros auront

raison de lui, au terme d'une bataille qui ne restera pas dans les annales du Space Opera. C'est sûr, la qualité et la crédibilité ne sont pas le fort de Al Bradley qui, comme par amusement, commet les mêmes erreurs d'un film à l'autre. En voir un, c'est donc voir les autres. Si jamais vous les avez tous vus, amen !

Dans le style "on va essayer de faire un film encore plus nul que celui de notre pote Al", **L'Humanoïde** ne s'en tire pas trop mal. Aldo Lado, caché derrière le pseudonyme George B. Lewis, tente de ne pas trop compliquer les choses. Le Dr Kraspin, inventeur d'un élément atomique capable de transformer les êtres vivants en monstres, le prince Graal, et Lady Agatha sont les méchants de service, que combattent (plus souvent sur terre que dans l'espace, d'ailleurs) les gentils Tom-Tom, Nick, l'humanoïde Golob et son robot-chien. Ils combattent très fort même, surtout que l'idiot Golob aimerait bien retrouver sa conscience. Ce qui s'appelle un scénario en béton ! Le spectateur, dans tout ça, en perd un peu de son intelligence, surtout que les méchants, stéréotypés, sont très cons, et, manque de bol, les gentils aussi, si ce n'est plus. On ne pourra même pas se consoler devant la plastique irréprochable de Corinne Cléry (**Histoire d'O**), qui ne se déshabille à aucun moment, ni devant la prestation de Richard Kiel (Golob), bien loin d'égaler son rôle de Jaws dans les **James Bond**, ni devant des joutes célestes qui se font vraiment très rares. Rien pour tirer de l'ennui, d'un sommeil profond dans lequel on serait susceptible de tomber au bout de 45 minutes de film. Le bon côté de la chose, c'est que sitôt vu, sitôt oublié. C'est déjà pas si mal !

Mais **L'Humanoïde**, ce n'est rien comparé à **Star Crash 2** de l'énigmatique Ben Norman, qui gagne la Palme d'Or du ridicule haut la main, coiffant même au poteau les quatre Al Bradley réunis ! Non content de nous resservir les mêmes séquences d'effets spéciaux, via des stock-shots de **Star Crash**, cette fausse suite se bonifie d'un scénario si débile que même en se forçant pour le pondre, on ne pourrait pas. La bonne Stella Star (petits seins, mais bonne quand même) et l'astronaute Lithan se dressent contre le diabolique Roi de la Nuit Ureklon (un Black dans un costume multicolore tendant vers le rose, avec colerette et autre froufrou). Nos deux innocents héros arrivent sur Terre et y découvrent les joies de la baise. Et ça copule, ça copule, entre deux stock-shots d'effets spéciaux glissés là pour nous rappeler que, malgré les apparences, c'est quand même un Space Opera. Le tyran, qui interrompt les fornicateurs pendant l'acte et les emprisonne, est anéanti quelques secondes plus tard par le gentil Lithan qui le foudroie littéralement du regard. La méchante tarlouze de l'espace se transforme alors en tas de poussière, pendant que nos deux tourtereaux retournent à leurs occupations (il ne manquerait plus qu'ils nous fassent un petit et qu'on doive se taper un **Star Crash 3** !). C'est Affreux. Affreux, affreux, affreux ! Que dire de plus sur un film qui se contente de repomper la majeure partie du précédent chapitre. Bah, rien...

C'est ainsi que se termine la courte filmo du Space Opera italien. Si Luigi Cozzi fut le premier à s'y intéresser, il demeure également le seul à s'y être collé avec une once d'imagination, de respect pour le septième art et pour les spectateurs, qui, par la suite, furent les victimes de producteurs mal intentionnés cherchant bien plus à se faire des burnes en or qu'à livrer un produit de qualité, même standard. **Star Crash** reste donc l'unique ambassadeur italien du Space Opera digne de rester gravé dans les mémoires. A vrai dire, c'est déjà un miracle !

■ **Damien GRANGER** ■

interview LUIGI COZZI



■ *Luigi Cozzi (au centre) : "Je travaillais avec les acteurs le jour et sur les effets spéciaux la nuit"* ■

Avouez-le donc franchement : vous avez fait *Star Crash* pour profiter du succès de *La Guerre des Etoiles* ?

Non, pas du tout. J'ai toujours été un fan de science-fiction et de films spaciaux. J'adore les films de SF américains des années 50, les Jack Arnold et les Harryhausen des seventies, et même les grosses machines que Lucas et Spielberg produisent aujourd'hui. J'ai publié des livres, des anthologies et des tas d'articles sur le sujet. Donc, quand je me suis mis à faire du cinéma, j'ai tout de suite eu envie de faire de la SF. Le problème, c'est que je ne trouvais aucun producteur pour financer ce genre de films. En 76, j'ai fait un bout d'essai avec des effets spéciaux de science-fiction. Je l'ai projeté à tous les producteurs que je pouvais rencontrer. Sans résultat. La science-fiction était considérée comme un genre mort au box-office. Plus tard, un des producteurs m'a rappelé. Il venait d'être mis au courant des premiers chiffres de **La Guerre des Etoiles** aux USA. Il voulait donc maintenant produire **Star Crash**. Ce qui tombait bien, puisque le script était prêt, et qu'il ne me manquait plus que le producteur. Je voudrais d'ailleurs remercier George Lucas. Sans le succès de **La Guerre des Etoiles**, je n'aurais jamais trouvé de financement pour **Star Crash**. Mais c'est un peu dur de dire que **Star Crash** est influencé par **La Guerre des Etoiles**. En fait, je n'ai vu le film de Lucas que très peu de temps avant le tournage de **Star Crash**. Ce qui s'est passé, c'est que le producteur qui avait vu **La Guerre des Etoiles** aux USA m'a raconté des scènes du film alors que j'étais en pleine réécriture du scénario. Cela a été la seule influence, une influence très indirecte...



■ *Caroline Munro dans l'habit de Stella Star : "Elle était très contente que je fasse appel à elle"* ■

Comment réaliser un Space Opera avec un budget aussi étriqué que celui de *Star Crash* ?

Vous connaissez *Mission Impossible* ?!!! On a eu toutes les difficultés possibles. Les techniciens n'étaient pas préparés à travailler sur un film de SF, le producteur était un fou avec qui je n'arrêtais pas de m'engueuler et qui a bien failli me virer 20 fois. Je travaillais avec les acteurs le jour et sur les effets spéciaux la nuit. Bref, c'était l'horreur ! Mais cela reste quand même un de mes meilleurs souvenirs de cinéaste.

Comment avez-vous réussi à persuader Christopher Plummer et Caroline Munro de jouer dans *Star Crash* ?

Facile : après le succès de **La Guerre des Etoiles**, tous les acteurs voulaient partir dans l'espace. J'avais craqué pour Caroline en la voyant dans **Le Voyage Fantastique de Sinbad** de Gordon Hessler. J'ai donc suggéré son nom au producteur, qui a refusé d'emblée en me montrant une longue liste de superstars féminines. Comme elles ont toutes refusé les unes après les autres, il m'a demandé de contacter Caroline Munro. Elle était très contente que je fasse appel à elle, et s'est montrée très enthousiaste vis-à-vis du film. Christopher Plummer, quant à lui, a été très professionnel. On s'est rencontré une fois, on a discuté et il a accepté. Dans **Star Crash**, il n'y a en fait que 6 personnages importants. D'où l'absence de difficultés avec les acteurs.

Aujourd'hui, que pensez-vous de *Star Crash* ?

Je le revois quand il passe à la télé. Je trouve toujours étonnant qu'un film comme celui-là ait pu se tourner en Italie. Cela me sidère d'autant plus que depuis, plus rien d'aussi fou n'a été envisagé ici. Certes, il y a eu **L'Humanoïde**, mais c'est beaucoup moins drôle. Et c'est impossible aujourd'hui de produire un autre Space Opera : l'Italie ne finance plus que des produits fauchés pour la télé, et la télé se fout de la SF. Les seventies offraient d'autres possibilités. J'adorerais pouvoir tourner à nouveau un Space Opera, mais pendant que les techniciens américains progressent, il semble que les techniciens italiens régressent. A l'époque de **Star Crash**, on avait quelque chose comme 3 ou 4 ans de retard sur les USA. Maintenant, on en a 25 ! C'est triste mais c'est ainsi. **Star Crash** a pourtant rapporté des millions à travers le monde. Moi, ça me fait toujours plaisir quand un type comme Tom Savini, de passage à Rome, vient me voir en me disant qu'il aime bien **Star Crash**...

Que pensez-vous de *Star Crash 2* ?

Ce film n'est absolument pas une suite de **Star Crash**. Le producteur exécutif du premier voulait faire une suite utilisant des stock-shots de **Star Crash**. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il s'est mal démerdé ! J'ai discuté du projet avec lui mais je suis parti très vite, amicalement quand même, en voyant ce qu'il voulait en faire. Ils ont mis des scènes de cul. C'est vraiment une grosse merde ! C'est dommage parce qu'on aurait pu faire un bon, ou du moins un décent **Star Crash 2**.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

Space Opérette

Le mauvais goût cosmique, ça se cultive, ça s'entretient par le strass, les paillettes, le toc et la mode psychédélique. La Guerre des Etoiles joue le crédible, le réalisme, Flash Gordon et Les Maîtres de l'Univers s'embourbent dans les délires frelatés du kitsch, du décor de variétés et du costume façon Village People...

Le Space Opera, c'est affaire de science-fiction, de vaisseaux spatiaux au design parfait, d'une artillerie avant-gardiste, de tableaux de bord où clignotent des centaines de loupiotes... Seulement, cette conception des choses, tous les créateurs ne la partagent pas. Il y a ceux qui lui préfèrent un look bande dessinée hérité des planches les plus poussiéreuses, des décors outrageusement kitschs, des costumes croqués par des stylistes psychédéliques... Ceux-là même qui honorent un style de science-fiction d'un audacieux mauvais goût, un style contemporain de grand-papa. Il y a notamment du kitsch dans la série ***Cosmos 1999***. Ah, ces uniformes-pyjamas qu'arborent fièrement Martin Landau, Barbara Bain et le personnel de leur base lunaire ! Et les tenues excentriques, sans doute cousues dans un quelconque atelier de la région napolitaine par quelques mamas défoncées, de Stella Star et ses complices, animateurs désopilants de **Star Crash**, pas aussi "Choc des Etoiles" que le sous-titre le prétend. Dans le genre sexe & space, Jane **Barbarella** Fonda, habillée par de grands couturiers, offrait tout de même une garde-robe plus avouable, mettant toujours en valeur des formes généreuses.

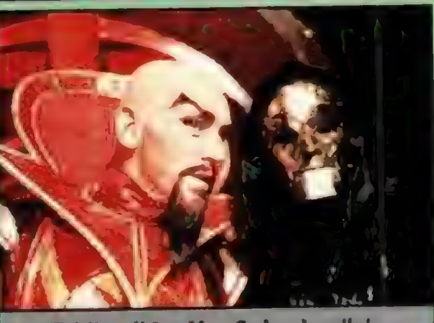
Le délire vestimentaire de **Flash Gordon** grimpe sur des sommets presque inexplorés jusqu'à cette année 1980. Entre variétés à la Maritie et Gilbert Carpentier et bande dessinée intentionnellement ringarde, **Flash Gordon** caresse à rebrousse-poil le Space Opera technologiquement avancé de **La Guerre des Etoiles** et **Star Trek**. Ici, fidèlement arrimé aux dessins d'Alex Raymond et aux sérials les plus fauchés de l'histoire du cinéma, Dino de Laurentiis, grand vizir de cette superproduction, déverse des flots de dollars dans des plateaux clinquants, aux couleurs criardes. Un mauvais goût à combler un Andy Warhol. Un mauvais goût également de circonstance car, dans ce Space Opera rococo, la navette spatiale est bricolée dans une serre par un savant atomiste de la Nasa. Zarkov qu'il s'appelle, et c'est une espèce de professeur Tournesol, formulant des théories ahurissantes sur l'agression de la Terre par une puissance extraterrestre belliqueuse. Bien sûr qu'il dit vrai ! Secondé par Flash Gordon, capitaine de l'équipe de football des New-York Jets, et sa groupie Dale Arden, il file droit sur la planète Mongo, un astre dont le design semble avoir été confié à ceux qui badigeonnaient les plateaux de variétés télé du milieu des seventies. Le royaume du toc complaisamment exploré par les caméras de Mike Hodges, un cinéaste généralement plus austère (**L'Irlandais** avec Mickey Rourke), mais qui se permet de temps à autre des écarts hautement fantaisistes (**Les Débiles de l'Espace**). Mais, en fait, ces décors et costumes (600 en tout !) sont l'oeuvre de Danilo Donati, deux fois lauréat de l'Oscar, longtemps directeur artistique de Fellini et Zeffirelli. L'inspiration de **Flash Gordon**, c'est du côté du premier (et regretté) qu'il faut la chercher. Après que Dino de Laurentiis ait lourdé Nicolas Roeg, qui envisageait le ravalement de **Flash Gordon** en aventure sado-maso, Mike Hodges, zélé, s'est pris au jeu du kitsch, de l'opérette à la Francis Lopez. Ce **Flash Gordon**, c'est vraiment "Sérénade dans le Cosmos". Ne manque plus que Luis Mariano dans un scaphandre orange fluorescent, poussant la chansonnette de l'espace. Freddie Mercury et le groupe Queen s'acquittent fort bien de cette tâche, constellant les déboires de l'aventurier, et notamment un fastueux match de rugby, d'un tonique "Flash, ah ah" dans la grande tradition de "I want to buy a bicycle" de leur cru aussi. Dans le rôle du tyrannique Ming, Max Von Sydow (formé à l'école Ingmar Bergman tout de même) participe sans retenue au jeu, imitant le Boris Karloff du **Masque d'Or**. La cuisse offerte, sa fille Aura (Ornella Muti) minaude, tandis que la vilaine Kala (au look très sado-maso) fait claquer son martinet. Tudieu, quel bonheur !



■ *La photo finale d'un spectacle de variétés ? Non, Flash Gordon !* ■



■ *Musclor (Dolph Lundgren), un Luke Skywalker musclé comme Conan (Les Maîtres de l'Univers)* ■



■ *Ming (Max Von Sydow) : vilain théâtral au "Space Opera ce soir" (Flash Gordon)* ■

Au rayon du "Space Opera-péplum anachronique", **Les Maîtres de l'Univers** se donne bien du mal. Le portefeuille aussi ouvert que celui de son confrère de Laurentiis, Menahem Golan investit des wagons de dollars dans cette guerre des étoiles sans vaisseaux spatiaux, où une pseudo téléportation dérivée de ***Star Trek*** (en fait une clef cosmique très convoitée) trimballe gentils et malfaisants de la planète Eternia à un petit patelin de banlieue terrienne. Les vilains : Skeletor, Evil-Lynn, des mercenaires qu'on croirait sortis de la taverne de **La Guerre des Etoiles** ou de la troupe de Jabba the Hut dans **L'Empire Contre-Attaque**. Les bons : Musclor (Dolph Lundgren encore moins expressif que Sam Jones, le surfeur californien de **Flash Gordon**) et She-Ra, walkyrie échappée d'un défilé de Karl Lagerfeld... Né de l'influence de **Conan le Barbare** sous la forme de jouets *Mattel* destinés aux 3 à 9 ans et qui ont généré un cartoon télé calamiteux, **Les Maîtres de l'Univers** grandit sous le soleil de **La Guerre des Etoiles** dont il pille sans vergogne la mythologie. Si Musclor et Luke Skywalker ne fréquentent pas le même Gymnase Club, Skeletor brigue les lauriers de Dark Vador dont il reprend jusqu'à la longue cape noire. De plus, la Clef Cosmique découle de la Force, le magicien gnome Gwildor calque au plus près le Yoda de Jim Henson, les soldats d'élite de Skeletor ressemblent curieusement à ceux de l'Empire, certains véhicules piratent également **La Guerre des Etoiles**... Vaste liste d'embarrassantes analogies auxquelles le directeur artistique (bossant pourtant d'après des croquis de Moebius et William Stout) colle un maximum d'artifices brillants, criards. De son côté, le réalisateur Gary Goddard (fâcheux scénariste du **Tarzan** de Bo Derek), soutenu dans ses ambitions plagiaires par le producteur Menahem Golan, essaie de diriger un Dolph Lundgren à peine sorti de **Rocky IV**. Il échoue. Comme il échouera à mettre en production deux autres Space Opera, **Space Commando** et **Against the Gods** (version science-fiction des **Dix Commandements** !). Quand aux **Maîtres de l'Univers 2**, annoncé un temps mais sans Dolph Lundgren, pas solidaire du tout de l'échec du premier, on l'attend toujours avec la même patience !

■ **Marc TOULLEC** ■



■ *Skeletor (Frank Langella) en tenue de cérémonie. Un conquérant de l'univers qui soigne son look (Les Maîtres de l'Univers)* ■

à suivre...

UN MONDE PARFAIT

Il est bien révolu le temps de l'Inspecteur Harry, des personnages canardant allègrement des wagons de malfrats enragés. A 63 ans, Clint Eastwood penche pour des films plus sereins, des films qui expriment sa philosophie de la vie, sa conception d'un monde loin d'être parfait. Un titre paradoxe donc pour un film mélancolique, bourré d'enseignements, rempli de séquences bouleversantes, inoubliables, et dont l'interprétation atteint des sommets...



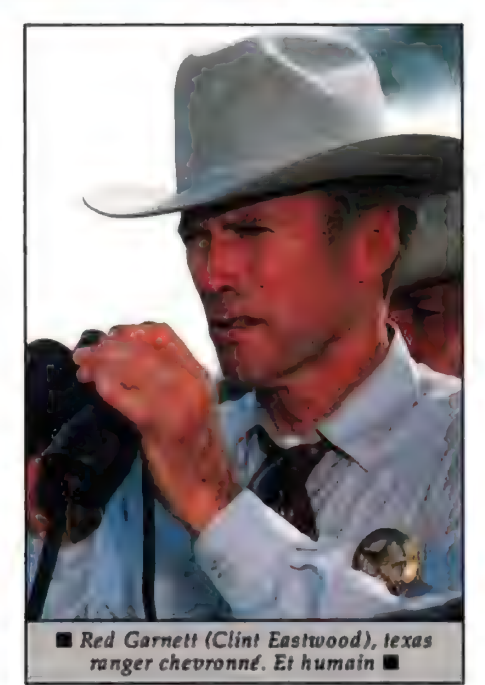
■ *Butch Haynes (Kevin Costner) et Phillip Perry (T.J. Lowther) : le ravisseur et son prétendu otage* ■

Clint Eastwood a du coeur, un coeur gros comme ça. Derrière le visage buriné par le soleil, ciselé par les ans, derrière le regard d'acier, il y a un homme complexe, un cinéaste-interprète dont l'image publique aurait toujours tendance à se résumer en quelques mots : violence, cynisme, justice. Clint Eastwood sourit de ces clichés brandis dès qu'il met les pieds hors de son ranch. L'Homme sans Nom de Sergio Leone et l'Inspecteur Harry lui collent à la peau, le talonnent, ne le lâchent jamais. Un passant, en croisant Clint Eastwood, ne songera jamais au chanteur de country tuberculeux de **Honky Tonk Man** ; c'est la poigne de fer des flics et cow-boys vengeurs qui jaillira de la couche superficielle de sa mémoire. Pourtant, lorsqu'il accède pour la deuxième fois à la mise en scène, Clint Eastwood choisit de mettre en images **Breezy**, une love-story kamikaze, une vibrante idylle entre un vieux milliardaire et une jeune hippie. Une œuvre discrète, émouvante, qui ne récolte qu'indifférence et condescendance. Succèderont des rôles de durs, de cogneurs, de justiciers. Et de loosers comme le doux rêveur nostalgique du Far West de **Bronco Billy**, le Red Stovall de **Honky Tonk Man**. Des films passés inaperçus, ignorés par ceux qui vénèrent le Clint musclé, usant d'arguments radicaux. Aujourd'hui, après avoir ravalé, via **Impitoyable**, le folklore de l'Ouest dont les alcools frelatés convainquent les légendes d'aller au casse-pipe, Clint Eastwood réalise le plus beau film de sa carrière, égal en intensité dramatique à son mirifique **Honky Tonk Man**. C'est **Un Monde Parfait**, deux heures dix-huit d'une histoire simple, rare, dont les enseignements poursuivent longtemps après la projection. Un film moral, point moralisateur, empreint d'une sérénité, d'une bonté à faire vibrer l'Abbé Pierre et Mère Theresa.



■ *Butch Haynes : un gibier de potence dont le cœur penche pour l'enfance brimée* ■

A peine **Impitoyable** est-il sorti aux Etats-Unis que Clint Eastwood s'attèle à **Un Monde Parfait**, un film qui concilie son goût pour l'action, l'aventure, et ses penchants pour un cinéma plus intimiste, généreux. Le scénario d'**Un Monde Parfait**, linéaire, limpide, habité par des personnages doués de psychologie, ne pouvait que susciter son intérêt. Butch Haynes, condamné à quarante ans de prison pour vol à main armée, s'évade en compagnie d'un autre détenu, une brute mentalement proche de l'homme de Néandertal. Butch est son contraire, soucieux de ne pas consteller sa fuite de cadavres. Surtout pas celui du jeune Phillip Perry, un gamin de huit ans. Pour le préserver, il n'a pas d'autre choix que d'abattre son complice. Un juste châtiment selon lui car rien ne l'enrage plus qu'un comportement brutal envers des enfants. Dès qu'une main se lève pour frapper un gosse, Butch, jusque là pondéré, sort de ses gongs et se fait le bourreau des bourreaux. Pourquoi cette fureur soudaine ? Butch se souvient du gosse qu'il était, des raclées traumatisantes, de la violence subite qui l'ont transformé au fil des années en marginal, en truand, en rebut de la société. Butch, criminel aguerri, tremble, agit comme pour conjurer, exorciser l'homme qu'il est devenu par la faute d'irresponsables. Sa vie, il n'a pu que la gâcher, d'une maison de correction au pénitencier d'Etat. Il n'avait pas le choix, le tuteur de la violence, de la peur, l'ayant irrédiablement façonné, dirigé sur les chemins de la délinquance. Naturel donc que Butch se projette dans le jeune Phillip, un gamin dans lequel il se reconnaît. Instinctivement, le gosse porte une immense affection à son ravisseur, le substitut du père qu'il n'a jamais connu. Phillip suit Butch dans sa cavale à travers le Texas, se faisant même le complice de ses menus larcins, du vol de plusieurs voitures, de quelques rodéos motorisés. Dans le rôle de Butch Haynes, Kevin Costner est magnifique, d'une bouleversante humilité. Aucun tic de comédien, aucun souci d'ego, de se mettre en vedette, en valeur, au détriment de la crédibilité du personnage. Seulement un désir d'identification, d'effacement. Ludique, surtout de la part de la star de **Robin des Bois, Prince des Voleurs**, de **Bodyguard**, deux films où, à contrario, l'ego surgissait à chaque plan, à chaque réplique. En suivant les indications de Clint Eastwood, Kevin Costner parvient à ce prodige : faire oublier qu'il joue la comédie, la tragédie. Kevin Costner devient Butch Haynes sans recourir au moindre artifice, sans en faire des tonnes, en se laissant doucement glisser dans le psyché, dans les pensées de ce fugitif protecteur de l'enfance martyrisée.



■ *Red Garnett (Clint Eastwood), texas ranger chevronné. Et humain* ■



■ *L'arme à persuader un père brutal de recourir à une éducation moins rigoureuse* ■

Clint Eastwood aurait pu interpréter Butch Haynes, mais la responsabilité de la mise en scène d'un film, l'âge faisant son office, le pousse à marquer un certain retrait. Son personnage : Red Garnett, Texas Ranger de la vieille école. Une sorte de cow-boy moderne proche des gens qu'il protège. Garnett n'aime pas le rôle qu'on veut lui faire jouer dans cette histoire. Rôle politique commandité par le gouverneur de l'Etat. Rôle de représentant en caravane, car ses chefs installent son Q.G. ambulant dans une roulotte futuriste dont le gouverneur vante les mérites devant les caméras avant de prendre la pose (souriante, hypocrite) avec la maman éplorée du petit otage. Garnett n'apprécie pas non plus la présence à ses côtés d'un tireur d'élite borné. Et de Sally Gerber, jolie criminologue, que son doux machisme voue à des tâches plus ménagères. Indivualiste, en butte à l'autorité et aux règlements trop pesants, c'est-à-dire dans la tradition des personnages chéris de Clint Eastwood, Red Garnett connaît Butch Haynes pour l'avoir arrêté, il y a longtemps, du temps de son adolescence. Depuis, ce légendaire Texas Ranger n'a cessé de regretter que la loi ait décidé de l'expédier derrière les barreaux au lieu de participer à sa rééducation. Et s'est produit ce que Garnett redoutait ; sous les verrous, Butch s'est endurci au contact des autres malfrats, a cultivé sa rancœur vis-à-vis de la société. Red Carnett, c'est un personnage que Clint Eastwood a souvent incarné, ne serait-ce que dernièrement dans **Dans la Ligne de Mire**. Un personnage qui, au fil des ans, a mûri, a gagné en cœur.

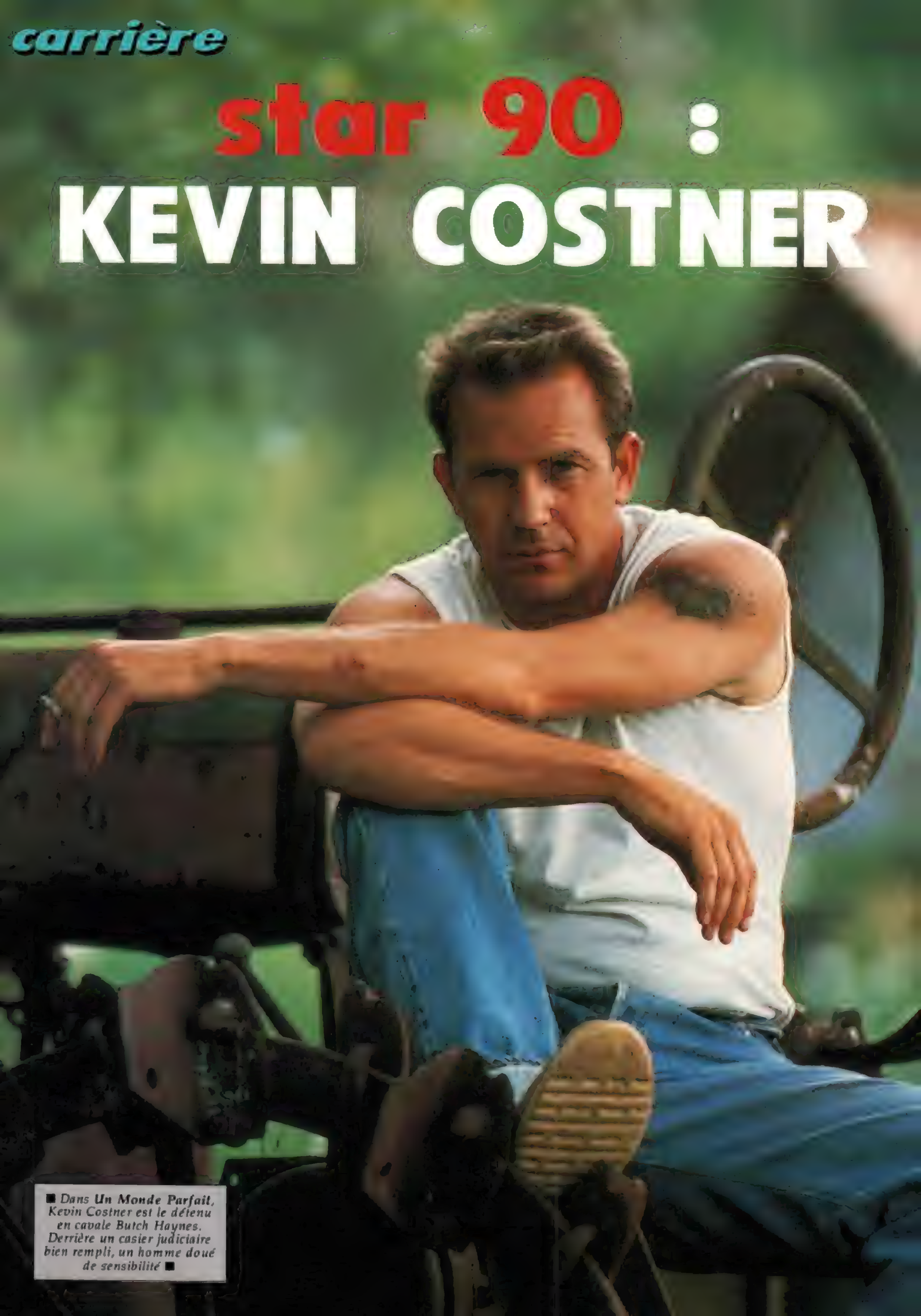
Des histoires aussi puissantes que celle d'**Un Monde Parfait** se font rares dans un cinéma américain qui privilégie le divertissement pur au détriment du fond. Ici, Clint Eastwood concilie humour, spectacle, sentiments. Humour pour le côté picaresque de cette traversée du Texas que quadrillent des flics benêts, naïfs. Pour cette caravane qui dépasse la voiture censée la tirer. Spectacle pour le déploiement de forces, les barrages routiers, la fuite, la beauté du cinémascope. Spectacle encore pour la dégaine de Clint Eastwood, son visage marbré. Sentiments, l'essentiel, le plus important, pour les rapports qui se nouent entre les protagonistes. Entre Butch et Phillip. Non dits, entre Red Garnett et Butch, en fait le même homme qui aurait pris deux directions différentes. Entre Red Garnett et Sally Gerber qui se découvrent une sensibilité commune traduite différemment. Les autres, à savoir les politiciens vénaux, les tueurs œuvrant sous mandat des autorités, ne trouvent aucune circonstance atténuante aux yeux de Clint Eastwood dont la mansuétude n'est pas forcément synonyme d'absolution universelle. Obéissant aux règles du road-movie, de la balade country, **Un Monde Parfait** se situe en 1963, à deux semaines de l'assassinat de John Kennedy à Dallas, le point zéro de la déperdition d'un certain idéal américain. Une date symbole pour Clint Eastwood. Il l'a murmuré dans **Dans la Ligne de Mire**. Il l'énonce plus explicitement aujourd'hui, appuyé par la vision voilée, à travers les miasmes de la mort, d'un hélicoptère et de billets verts. Le fait que Kevin Costner, enquêteur-redresseur de torts de JFK, soit son ambassadeur n'est pas un fruit du hasard, des circonstances ou du montage financier d'un film. Butch Haynes, c'est aussi l'Amérique.

■ **Marc TOULLEC** ■

Warner Bros présente Kevin Costner & Clint Eastwood dans une production **Malpaso** *UN MONDE PARFAIT (A PERFECT WORLD* - USA - 1992) avec Laura Dern - T.J. Lowther - Keith Szarabajka - Leo Burmester - Paul Hewitt - Bradley Whitford **photographie de** Jack N. Green **musique de** Lennie Niehaus **scénario de** John Lee Hancock **produit par** Mark Johnson & David Valdes **réalisé par** Clint Eastwood

15 décembre 1993 **2 h 18**

star 90 : KEVIN COSTNER



■ Dans Un Monde Parfait, Kevin Costner est le détenu en cavale Butch Haynes. Derrière un casier judiciaire bien rempli, un homme doué de sensibilité ■

Marié à Blanche Neige (c'est le rôle que tenait son épouse à Disneyland), Kevin Costner est la star des années 90. Une star au parcours sinueux.
Né le 18 janvier 1955 à Compton, une banlieue ouvrière de Los Angeles, d'un père électricien et d'une mère assistante sociale, Kevin Costner rêve des sunlights depuis son adolescence.
Même s'il passe par des études de marketing, une brève incursion dans le monde des affaires, un emploi de régisseur dans des studios, et l'enregistrement d'un disque avec les Roving Boys, il tient fermement la rampe.
Via des séries Z sexy, des rôles météorites, la fréquentation d'une troupe théâtrale, des espoirs déçus et une vraie passion pour le baseball, Kevin Costner, lentement mais sûrement, se bâtit une carrière, une filmographie...

■ 1974 ■

Sizzle Beach, USA de Richard Brander

Un nudie comme il s'en tournait tant, quasi clandestinement, dans les sixties. Seule préoccupation de Richard Brander, le "metteur en scène" : déshabiller toute ses comédiennes. Objectif atteint. Le scénario s'y prête : les aventures amoureuses de trois jeunes femmes découvrant la Californie. Des chansons pop, de la sexualité à gogo, des poitrines opulentes, des conversations téléphoniques en tenue d'Eve, une réalisation amateur et une mentalité volontiers échangiste question cul. Que vient faire Kevin Costner dans cette galère ? Dans le rôle bref de John Logan (dix minutes de présence à l'écran), il incarne l'un des amants, entre le cow-boy et le professeur d'équitation. Sa grande scène : une partie de jambes en l'air très romantique au coin du feu sur un air à la Joan Baez. Rien de méchant. Aujourd'hui, Kevin Costner, embarrassé par **Sizzle Beach, USA**, essaie d'en racheter les droits à son producteur, lequel refuse. Et dire que celui-ci ne lui a jamais versé un cent pour sa participation !
Bien que tourné en 1974, **Sizzle Beach, USA** ne sera distribué qu'en 1986.

■ 1981 ■

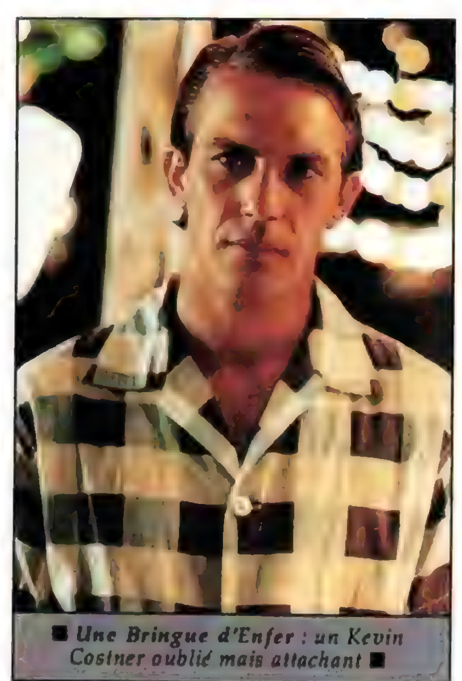
Shadows Run Black de Howard Heard

Nettement supérieur à **Sizzle Beach, USA**, cette série Z également distribuée en 1986 se classe au rayon des psycho-killers. En effet, un inconnu massacre quelques jeunes filles après que celles-ci aient eu le temps de se dévêtir. Petite frappe, et boy-friend de l'une des victimes étranglée dans une piscine, Jimmy Wilson (Kevin Costner) est un coupable tout désigné, sans alibi, qu'un inspecteur de police brutal cuisine, une lampe en pleine figure comme il se doit. Dix minutes de présence à l'écran. Pas plus !

■ 1982 ■

Les Croque-morts en Folie (Night Shift) de Ron Howard / **Chasing Dreams** de Sean Roche & Theresa Conte

Sous la direction du réalisateur de **Splash** et **Willow**, Kevin Costner n'apparaît que quelques secondes en étudiant farceur dans **Les Croque-morts en Folie**, pantalonnade macabre avec Michael Keaton, et où les employés d'une morgue organisent un service d'escort-girls. Sa participation (il interprète le frère aîné du principal protagoniste) à **Chasing Dreams** n'excède pas les trois minutes.



■ *Une Bringue d'Enfer : un Kevin Costner oublié mais attachant* ■



■ *Une première apparition au cinéma pour un débutant alors pas très regardant sur la qualité* (**Sizzle Beach, USA**) ■

Pourtant, le distributeur vidéo américain de cette histoire d'un fils de fermier partant à la ville pour devenir joueur de baseball vend son produit avec, sur la jaquette, Kevin Costner portant sa tenue de baseballeur de **Jusqu'au Bout du Rêve** dont le titre américain, **Field of Dreams**, suffit à créer une douteuse parenté. Kevin Costner et *Universal* réagissent à cette escroquerie par un procès contre la société *Prism*.

■ 1983 ■

Table for Five de Robert Lieberman / **Stacy's Knights** de Jim Wilson / **Le Dernier Testament (Testament)** de Lynne Littman / **Frances** de Graeme Clifford

Entre Jon Voight, Marie-Christine Barrault et Richard Crenna, Kevin Costner figure en marié dans **Table for Five**, parcours d'un père divorcé qui, pour se faire pardonner son absentéisme, accompagne ses trois enfants pour un voyage en Europe. Une courte apparition qui précède **Le Dernier Testament**, drame intimiste et post-nucléaire. Là, Kevin Costner incarne Phil Pitkin, jeune père d'un bébé. Proposant d'abord un plan de solidarité, il fuit dans une voiture, avec son bébé et sa femme (Rebecca De Mornay), les radiations présentes sur la totalité de l'Amérique du Nord. Poignant. Dans un autre registre, Kevin Costner prend du grade. Il tient le deuxième rôle dans **Stacy's Knight**, celui de Will Bonner. Will Bonner voue un culte au Dieu Fric. Il traîne ainsi dans les casinos de Reno, sans participer directement au jeu toutefois, mais en aidant les joueurs, les conseillant pour, ensuite, profiter de leurs gains. Il tombe amoureux d'une mordue des tripots, Stacy. Bien guidée, celle-ci devient la meilleure joueuse de cartes du coin. *"J'ai eu grand tort de faire mourir Kevin Costner vingt minutes avant la fin. Je n'envisageais absolument pas qu'il deviendrait un jour une star"* confesse le réalisateur Jim Wilson. N'empêche que Jim Wilson et Kevin Costner ne se quitteront plus après **Stacy's Knight**, les deux hommes s'associant en 1988 pour créer *Tig Productions* qui met sur pieds **Danse avec les Loups**, **Bodyguard** et **Wyatt Earp**. Alors que **Stacy's Knight** n'est pas encore distribué, Kevin Costner passe à la vitesse de l'éclair dans **Frances**, biographie de la comédienne des années 30, Frances Farmer. Dans le rôle d'un acteur qui fait partie de la même troupe théâtrale que l'héroïne, Costner doit uniquement dire "Bonsoir" à son interprète, Jessica Lange. Jugeant ce "Bonsoir" malvenu entre deux personnes qui se connaissent bien, le jeune acteur s'oppose au réalisateur. Cependant, pour bénéficier de la carte professionnelle qu'il convoite depuis six ans, Kevin Costner accepte cette courte réplique qui sonne faux tellement il est contracté !

■ 1984 ■

Gunrunner, le Marchand d'Armes (The Gunrunner) de Nardo Castillo

Si la narration de ce **Gunrunner** connaît quelques ellipses, c'est parce que le film demeura en fait inachevé. Au terme de 18 jours de tournage, la production fit faillite et arrêta les frais. Pour recouvrir la somme que le producteur, enfui à l'étranger, leur devait, la banque saisit les bobines. Plus tard, elle proposa à Kevin Costner de tourner les séquences manquantes ; il refusa. Pas démonté pour autant, le propriétaire de **Gunrunner** le sortit en vidéo dans l'état !
Sobre, Kevin Costner y interprète Ted Beaulieu, de retour à Montréal après des années passées en Chine. Il retrouve son frère, fauché, assiste au kidnapping du fils d'un sénateur, prend contact avec des trafiquants d'armes afin d'acheter des fusils qui serviront aux troupes de Mao Tsé-Toung. Situé à l'époque de la Prohibition, **Gunrunner** vaut un petit peu mieux que sa facheuse réputation. Tout le mérite en revient à Kevin Costner, dans la peau d'un homme meurtri par le souvenir d'une Française connue en Chine et dont il parachève l'aide révolutionnaire.

■ 1985 ■

Silverado de Lawrence Kasdan / **Une Bringue d'Enfer (Fandango)** de Kevin Reynolds / **Le Prix de l'Exploit (American Flyers)** de John Badham / **Histoires Fantastiques (Amazing Stories)**, épisode **La Mascotte** de Steven Spielberg

Le suicidé Alex est le pivot des **Copains d'Abord**, mais Lawrence Kasdan choisit de sucrer toutes ses séquences au montage. Kevin Costner, encore plein d'amertume aujourd'hui, accuse mal le choc car, dans le film, ne subsiste plus qu'un plan de ses jambes ! Toutefois, impressionné par le jeune comédien, Lawrence Kasdan l'engage aussitôt pour son western **Silverado**. *"Après avoir supprimé sa séquence des **Copains d'Abord** au montage final, je devais une seconde chance à cet étonnant acteur. Kevin est à la fois léger, rapide et intense. Il possède les qualités que je souhaitais au personnage de Jake : ce côté "chien fou", cette impulsivité qui m'ont toujours fasciné dans le western"* témoigne Lawrence Kasdan. Pistolero turbulent, emprisonné pour être pendu et frère du personnage de Scott Glenn, Jake compte parmi les quatre cow-boys qui nettoient Silverado de ses malfrats. La même année, Kevin Costner tient l'un des rôles les plus attachants de sa jeune carrière, celui de Gardner Barnes, cancre universitaire venant de recevoir sa lettre d'incorporation. En compagnie de ses compagnons de fiesta, le club des Groovers, il se lance dans une folle équipée à travers le Texas, un voyage picaresque, ponctué de rencontres surprenantes. C'est

■■■

■■■

une sorte de baroud d'honneur, d'enterrement des privilèges de la jeunesse à l'orée de la rentrée dans le monde adulte. Fêtard invétéré, grand buveur de bière et coureur de jupons, Gardner Barnes sort de cette virée épique empreint d'amertume, de désillusion. **Fandango**, produit par Steven Spielberg, n'a connu qu'une distribution ultra confidentielle aux Etats-Unis, mais ce film, Kevin Costner l'aime profondément.
Steven Spielberg encore, metteur en scène cette fois de l'épisode **La Mascotte** de la série télé ***Histoires Fantastiques***. Là, Kevin Costner incarne le très superstitieux capitaine d'une forteresse volante B-17 en mission au-dessus de la Manche.
Pour boucler l'année en beauté, Kevin Costner honore la petite reine dans **Le Prix de l'Exploit**. Sous la direction d'un cinéaste très inégal alors au meilleur de sa forme, le futur Oscarisé de **Danse avec les Loups** prend l'identité de Marcus Sommer, un médecin atteint d'une maladie génétique incurable. Se sachant condamné, il vérifie si son petit frère, un mordu de cyclisme, ne souffre pas du même mal. Ensemble, ils participent à une dernière course. Un rôle tout en nuances, en émotions, pour un Kevin Costner qui évite de trop en faire.

■ 1987 ■

Les Incorruptibles (The Untouchables) de Brian de Palma / **Sens Unique (No Way out)** de Roger Donaldson

Harrison Ford et Mel Gibson étant indisponibles, Steven Spielberg et Lawrence Kasdan recommandent vivement Kevin Costner à Brian de Palma en quête d'un Eliot Ness pour ses **Incorruptibles**. "*Ce n'était pas Superman, mais un homme pondéré, animé d'un grand courage, un père tranquille doté d'un sens moral très aigu*" plaide l'acteur en faveur du très intransigeant pourfendeur des gangsters de Chicago des années 30, Al Capone en tête. Epaulé par le réalisateur de **Scarface**, Kevin Costner hésite à donner à son superflic l'étoffe des héros ; il en fait au contraire un homme ordinaire, commettant de grosses erreurs de jugement que vient corriger cet Irlandais de Jim Malone (Sean Connery), son mentor. "*Le personnage que j'ai eu le plus de mal à interpréter*" confiait Kevin Costner fin 1988. Succédant au très sec Robert Stack, le comédien est, du fait du succès mondial des **Incorruptibles**, intronisé star du jour au lendemain.
Fort de ce triomphe, Kevin Costner jette son dévolu sur le scénario de **Sens Unique**, un manuscrit dont personne ne veut. "***Sens Unique*** *est le genre de film que je préfère. Son scénario est exceptionnellement habile, plein de fausses pistes et de retournements. Tom Farrell est certainement mon rôle le plus complexe à ce jour ; chacune de ses scènes se déroule à trois niveaux - personnel, professionnel, policier - et cet homme sociable, dévoué, charmant, dissimule derrière une façade rassurante de bien étranges secrets*". Engagé par le secrétaire d'Etat à la Défense comme agent de liaison de la CIA, le Lieutenant Tom Farrell enquête sur la mort de sa maîtresse Susan Atwell (Sean Young) sensément liquidée par une taupe du KGB, mais en fait accidentellement tuée par son patron, David Brice (Gene Hackman), dont elle partageait aussi l'intimité... Une intrigue complexe dont Kevin Costner s'extirpe avec aisance, caracolant du patriotisme à la traîtrise.

■ 1988 ■

Bull Durham (Duo à Trois) de Ron Shelton

Kevin Costner est désormais une vedette à part entière. Il change brusquement de registre pour ce **Duo à Trois** où il revêt la tenue de baseballeur de Crash Davis. Sportif accompli, Crash Davis, ("*un million de dollars*



■ *Au nom de la loi, un héros de la Prohibition (Les Incorruptibles)* ■

■ *Contre les thèses officielles du rapport Warren (JFK)* ■



■ *Aux côtés de Amy Madigan, vers d'autres cieux (Jusqu'au Bout du Rêve)* ■

dans les bras et une pièce de cinq cents dans la tête" dixit Ron Shelton), à l'exception de trois semaines dans une équipe majeure, végète dans des formations de troisième catégorie. Engagé dans l'équipe des Durham Bulls, il doit driver Nuke (Tim Robbins), un lanceur doué mais encore maladroit que lui dispute Annie Savoy, une passionnée de ce sport. A chaque saison, elle choisit un joueur pour lui faire bénéficier de sa philosophie de la vie, philosophie assenée via le sexe...
"***Duo à Trois*** *est un film psychologique, sur les relations humaines. Le baseball ne sert que de prétexte, de toile de fond. Il s'agit d'un récit sur l'excentricité et la dignité à mes yeux. Avec des personnages presque cosmiques*". Voilà qui répond à ceux qui enferment le film de Ron Shelton dans la catégorie "sportive". Sa perception du récit n'empêche nullement Kevin Costner d'apprendre toutes les finesses de cet art des stades américains, à manier la batte et à arrêter la balle. "*Cela peut paraître fou, mais quand je marquais un point, c'était comme lorsque je jouais à l'école... L'excitation de frapper la balle et de courir ! Cela faisait des années que je n'avais pas eu autant de courbatures, de blessures, de bleus et... de plaisir*".

■ 1989 ■

Revenge de Tony Scott / **Jusqu'au Bout du Rêve (Field of Dreams)** de Phil Alden Robinson

Revenge où quand le réalisateur Tony Scott et Kevin Costner font cause commune contre le producteur Ray Stark. Le cinéaste et le comédien refusent d'en assurer la promotion. Kevin Costner y croyait pourtant à ce projet, au point de rejeter l'offre de Danny de Vito pour incarner le mari de Kathleen Turner dans **La Guerre des Roses**, au point de postuler pour en assurer la mise en scène et de s'impliquer dans la production. **Revenge** place Kevin Costner dans la peau de Cochran, ancien du Vietnam. Il commet l'erreur de s'enfuir avec Mireya, épouse de son vieil ami le gangster mexicain Tiburon (Anthony Quinn), lequel se venge des amants de manière impitoyable. Remonté à l'insu de Tony Scott et Kevin Costner, **Revenge** compte parmi les mauvaises expériences de la carrière de sa vedette : "*J'ai l'impression d'avoir été manipulé*" dit-il.
Après **Duo à Trois**, un autre film de baseball pour Kevin Costner. Le baseball, il a même voulu en faire sa profession jusqu'à ce que la rencontre forfuite de Richard Burton dans un avion le convainque de persévérer dans l'art dramatique. Ce **Jusqu'au bout du Rêve** découle d'un concept risqué ; le fermier Ray Kinsella entend, comme Jeanne d'Arc, des voix au beau milieu des champs, notamment celle du légendaire baseballeur Joe Jackson qui lui demande d'aménager un terrain de sport là où se trouve un champ de maïs. Kevin Costner, par sa seule présence, fait admettre le surnaturel, prétexte à une jolie fable sur les rêves qu'il faut réaliser de son vivant.

■ 1990 ■

Danse avec les Loups (Dance with Wolves) de Kevin Costner

Regrettant de ne pas avoir fréquenté les plateaux de John Ford, Anthony Man et autres ténors du western, Kevin Costner se lance très tôt, dès le début des années 80, dans l'aventure de **Danse avec les Loups**. C'est d'ailleurs pour préserver ses choix (une durée de plus de trois heures, les dialectes indiens...) qu'il évite les majors hollywoodiennes et cherche son financement en Europe. "*Je n'ai pas cherché, en faisant ce film, à réinventer le passé, ou a régler son compte à l'Histoire. J'ai simplement voulu regarder de façon romantique une période épouvantable de l'Histoire de mon pays, quand l'expansion à tout prix, au nom du progrès, nous apporta finalement très peu, mais nous coûta beaucoup. Ce film est ma lettre d'amour au passé*". A la fois au four et au moulin, peinant particulièrement sur les scènes d'action (bien qu'épaulé par Kevin Reynolds sur la séquence de la charge des bisons), Kevin Costner sort grandi de **Danse avec les Loups**. Grâce au Lieutenant Dunbar, il rentre au panthéon des figures mythologiques du western, un genre qu'il chérit. "*J'ai toujours aimé cette image du cavalier sur sa monture, solitaire, autonome, libre, avec ses possessions rassemblées dans un sac de couchage*". Cette image vaut à Kevin Costner un triomphe commercial, critique, trois Oscars et l'indépendance qu'il briguait tant.

■ 1991 ■

Robin des Bois, Prince des Voleurs (Robin Hood, Prince of Thieves) de Kevin Reynolds / **JFK** de Oliver Stone

Robin des Bois, ce film "*fait pour le fun*" devint au fil de la production "*une mauvaise expérience professionnelle*". Sous la pression des films concurrents, et qui tombèrent tous ou presque à l'eau, **Robin des Bois** se prépare dans la précipitation, se tourne à vitesse grand V et se boucle dans la panique. "*Si c'était à refaire, je dirais immédiatement non*". C'est par l'intermédiaire de Kevin Reynolds que Kevin Costner, alors attelé au **Robin des Bois** de John McTiernan de la *Fox*, arrive sur le projet. En très peu de temps, il doit apprendre à manier l'arc, l'épée, prendre l'accent anglais (qu'il abandonnera faute de temps). Kevin Costner veille cependant à ce que son Robin de Locksley soit crédible, différent des précédents et ne

porte pas de collants verts. *"J'incarne un héros beaucoup plus réaliste que ses prédécesseurs, très émotif, le contraire du type à qui tout réussit, et qui traverse le film le sourire aux lèvres. Mon personnage a subi les croisades, la prison, il est confronté à la mort de son père et de son meilleur ami, il se découvre un demi-frère, il vit une passion tourmentée pour une femme. Son héroïsme, il le puise dans sa quête d'une rédemption".* De bonnes intentions. Mais les pressions du tournage, les différends artistiques entre les deux Kevin sèment la zizanie. Excellents amis au départ, le cinéaste et sa vedette se brouillent.

Sur le plateau de **Robin des Bois**, Kevin Costner reçoit le scénario de **JFK**. Ereinté, il le renvoie à Oliver Stone avec pour réponse "non". Dur pour celui qui avait déjà proposé au comédien le rôle de Tom Berenger dans **Platoon**. Solidaire de la souffrance de son frère ancien combattant, Kevin Costner, face à l'insistance du réalisateur, finit par s'identifier au procureur Jim Garrison, enquêtant sur l'assassinat de John Kennedy, le 22 novembre 1963 à Dallas. Dans le rôle d'un idéaliste que James Stewart aurait pu incarner, le comédien, parfait jusqu'au monologue kamikaze du tribunal, persévère dans les portraits de héros 100 % américains. *"Jim Garrison représente ce qu'il y a de meilleur dans la tradition américaine : l'honnêteté et la recherche de la vérité. On dirait un personnage de Frank Capra. Son intégrité, sa décence, je les ai retrouvées chez Kevin Costner"* abonde Oliver Stone, partisan d'une réouverture du dossier JFK.

■ 1992 ■

Bodyguard (The Bodyguard)
de Mick Jackson

*"C'est pendant le tournage de **Silverado** que j'ai découvert ce scénario de Lawrence Kasdan, écrit à l'origine pour Steve McQueen, un des grands héros de mon adolescence, puis pour Ryan O'Neal et Diana Ross".* Lorsqu'il affirme qu'il aime Steve McQueen, Kevin Costner est en-dessous de la vérité ; il voue un véritable culte à **Bullitt**. Naturel donc qu'il se fasse la tête du héros de **L'Affaire Thomas Crown** pour se sentir complètement à l'aise dans les vestons de Frank Farmer, ancien de la CIA, garde du corps de deux Présidents des Etats-Unis et, aujourd'hui, de Rachel Marrun (Whitney Houston), comédienne-chanteuse menacée par un fan trop collant. Bien sûr, entre l'ange gardien stoïque, d'aspect indifférent, et la star fantasque se noue une idylle. *"Ce film sonne vrai pour beaucoup d'entre nous à Hollywood, qui redoutons les réactions imprévisibles du public. Cette peur nous accompagne en permanence et nous avons rarement l'occasion de l'exprimer".* **Bodyguard** en est une. Et un méga-succès à l'échelon de la planète.

■ 1993 ■

Un Monde Parfait (A Perfect World)
de Clint Eastwood sur lequel vous saurez tout en vous reportant pages 22/23.

■ 1994 ■

Avec **Wyatt Earp**, Kevin Costner réalise un rêve, marcher sur les traces de Burt Lancaster et James Stewart pour interpréter le fameux shérif redresseur de torts de **Réglements de Compte à OK Corral. Suivront The War** (évocation de la guéguerre que se livrent deux bandes de gosses qu'un vétéran du Vietnam vient pacifier), **Waterworld** de Kevin Reynolds (un **Mad Max** fluvial situé dans un monde englouti sous les eaux, avec John Malkovich dans le rôle du vilain). Et **The Mick** dont il sera le réalisateur et l'interprète principal. Interprète de Michael Collins, fondateur de l'IRA. On appelle ça prendre des risques, jouer avec le feu...

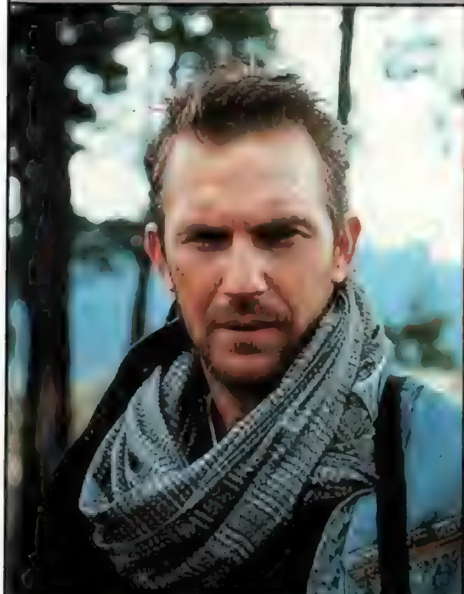
■ **Marc TOULLEC** ■



■ *Le gradé félon du Pentagone en compagnie de Sean Young (**Sens Unique**)* ■



■ *Indien de coeur, mais pas par les liens du sang (**Danse avec les Loups**)* ■



■ *Un amoureux trop porté sur les épouses de truands jaloux (**Revenge**)* ■



■ *L'archer incroyablement précis de **Robin des Bois, Prince des Voleurs*** ■



■ *Vampé par Susan Sarandon, un batte-man cynique (**Duo à Trois**)* ■

■ *Un smoking pour un professionnel de la protection rapprochée (**Bodyguard**)* ■

Jackie CHAN

L'homme caoutchouc venu de Hong Kong est de retour, toujours élastique, bondissant, prêt à grimper au plafond et à piquer du nez vers le sol. A 38 ans, malgré de vilaines blessures dont une méchante fracture du crâne soignée à Paris, Jackie Chan ne lâche pas le morceau. Plus prudent certes, mais néanmoins kamikaze, cet acteur-réalisateur-producteur-cascadeur de haute volée poursuit imperturbablement son petit bonhomme de chemin. Modeste, sympathique, mimant avec l'enthousiasme d'un gamin ses exploits, Jackie Chan commente l'après-Opération Condor, un "après" riche en surprises...



■ *Kevin Chang (Jackie Chan), superflic acrobate lors du dénouement anthologique de Police Story 3* ■

Crime Story détonne par rapport à vos précédents films. La violence n'y prête pas à sourire, votre personnage serait du genre psychotique ; il consulte même une psychologue. Vous ne chercheriez pas à changer de peau ?

Avec **Crime Story**, je veux diversifier mon image, montrer au public que je peux faire autre chose que des comédies d'action. Le film va d'ailleurs très loin dans le contre-emploi. Trop loin, même s'il a été plutôt bien reçu dans les pays d'Asie où il est sorti. Kirk Wong, le réalisateur, va systématiquement à l'encontre de tous mes précédents rôles. C'est un metteur en scène qui possède une énergie incroyable, un tonus rare, mais c'est également un réalisateur qui ne me correspond pas réellement. Si je l'ai engagé pour tourner **Crime Story**, ce n'est pas pour ses précédents films, **GunMen** et **Taking Manhattan**, que je trouve trop sanglants, mais parce qu'il était lié au projet avant moi. Il m'en a fait part sur le plateau de **Double Dragon** dans lequel il jouait l'un des méchants. J'ai accepté sa proposition après que Jet Lee se soit désisté de la production. Au bout de quelques semaines de travail, les choses se sont un peu gâtées entre nous car il noircissait trop mon personnage. Après son départ, j'ai dû terminer moi-même **Crime Story**. J'ai également entièrement monté le film pour atténuer la violence et, surtout, une séquence où le méchant faisait l'amour dans un ascenseur de verre. Lorsqu'il en sortait, il poursuivait son œuvre tout en marchant pour, finalement, terminer sur un capot de voiture. C'était trop. Vous imaginez la tête des gens qui vont habituellement voir mes films ? Je ne pouvais pas laisser passer ça !



■ *Jackie Chan dans Le Chinois (1980), une frustrante expérience hollywoodienne* ■

Ne regrettez-vous pas de vous être engagé dans un projet aussi périlleux que *Crime Story* ?

Crime Story est un film qui m'a causé beaucoup de soucis. D'abord dans mes rapports avec Kirk Wong, mais aussi parce qu'il s'inspire d'un fait réel, une histoire de kidnapping très connue à Hong Kong. Avant que le film sorte, j'ai reçu un coup de téléphone de l'épouse de l'homme d'affaires enlevé. Elle ne tenait surtout pas à ce que je dévoile les dessous de la véritable histoire car cela mettrait des vies en danger. Devant son insistance, et celle du gouvernement de Hong Kong, j'ai dû tourner un autre final, rogner sur les implications politiques. **Police Story 3** me convient bien plus que **Crime Story**, même si le film fonctionne sur une formule éprouvée, le duo de flics. J'ai particulièrement apprécié ce genre de situation dans **Midnight Run**.

Dans *Crime Story*, ainsi que dans *Police Story 3*, vous affichez une certaine mansuétude vis-à-vis de Pékin. Les deux films, en montrant la collaboration des polices de Hong Kong et de Chine, tendraient à révéler que l'échéance de 1997 ne vous traumatise pas...

C'est vrai. Je pense que Pékin respectera Hong Kong tel qu'il est actuellement. De plus, les choses changent, lentement mais sûrement, en Chine Populaire. Pour ma part, l'avenir ne m'angoisse guère car je me consacre corps et âme au présent, au cinéma qui est toute ma vie. Si j'ai tourné une grande partie de **Police Story 3** en Chine, c'est d'abord parce que le scénario le demandait, ensuite parce qu'à Hong Kong il devient presque impossible de trouver des endroits vierges, des endroits qui n'ont pas été filmés cent fois au moins. La Chine est si vaste, les coûts de production si bas, surtout en comparaison des budgets des films occidentaux.

En Chine, ne vous sentez-vous pas quelque peu ligoté, épié. La censure doit considérablement restreindre la liberté de manoeuvre des cinéastes étrangers...

Les autorités chinoises m'accueillent à bras ouverts. Ils me donnent toutes les autorisations que je désire pour travailler, ils m'avantagent au mieux, me chouchoutent même. Pour **Police Story 3**, ils m'ont donné un garde du corps pour veiller en permanence à ma sécurité. Ils avaient peur qu'il m'arrive quelque chose de fâcheux, qu'en cas de malheur plus aucun cinéaste, producteur ne veuille venir chez eux. A une époque, la Chine interdisait l'accès à son territoire. Après les événements de la place Tien En Men, alors que la Chine s'était ouverte aux étrangers, les gens de Hong Kong redoutaient de s'y rendre, de peur d'être retenus. Aujourd'hui, c'est la grande foule. En y réalisant la série des **Once Upon a Time in China**, Tsui Hark a balisé le terrain. Si les producteurs de Hong Kong viennent si nombreux, c'est également parce qu'on y est libre de réaliser le film que l'on souhaite. A partir du moment où il n'est pas question de politique, vous avez les mains libres. La censure vous laisse en paix. Mais si vous contestez le régime, on vous fiche dehors. Mes films étant des divertissements, de l'action pure, de la comédie, j'ai obtenu une collaboration inconditionnelle des autorités. Je suis resté neutre. De toute manière, si vous vous engagez trop explicitement, quelqu'un vous cherchera toujours des poux dans la tête. Si je prends parti pour la politique de Pékin, j'ai le gouvernement de Hong Kong qui me tombe dessus. Si je condamne la politique chinoise, c'est Pékin qui m'engueule. Cependant, mon public n'attend pas de moi des positions de cette nature. Il veut avant tout de l'action, de la comédie.



■ *Contre Richard Norton, Jackie Chan dans le rôle du facétieux Nicky Larson, héros de City Hunter* ■

Si votre public vous reste fidèle, il apparaît que le cinéma de Hong Kong connaît actuellement des revers de fortune dans ses murs même...

Pour la première fois l'année dernière, le cinéma américain a doublé les productions locales à Hong Kong. Ce n'était jamais arrivé.

■■■

■ *Sur les toits de Kuala Lumpur, le début d'un final apocalyptique, en voiture, hélicoptère, moto et train ! (Police Story 3)* ■

■■■

Les affaires vont donc de plus en plus mal. C'est très logique en fait car les producteurs ici ne font aucun effort ; ils attendent qu'un succès ouvre la voie pour s'y engouffrer. Nous avons vu passer une centaine de copies de **Histoires de Fantômes Chinois**, des centaines de polars, de films de gangsters, érotiques, au rythme des modes, des triomphes au box-office. Evidemment, lorsqu'un spectateur de Hong Kong trouve trois films quasiment identiques à l'affiche d'un même cinéma, il ne va pas tous les voir. Il est donc naturel que le cinéma de Hong Kong dépérisse à cause de la rapacité des producteurs, de leur besoin de rentabilité immédiate. Ces mêmes producteurs contribuent de plus à appauvrir le cinéma de Hong Kong en préférant des réalisateurs dociles, appâtés par le gain, aux jeunes qui proposent des idées nouvelles. Ceux-là, ils les renvoient chez eux !



■ *Jackie Chan dans son exercice favori : le coup de tatane par dessus les épaules (Police Story 3)* ■

Vous consommez de nombreux metteurs en scène depuis deux ou trois ans. Après *Opération Condor*, vous en avez eu assez d'être à fois au four et au moulin, devant et derrière la caméra...

Dans mes derniers films, j'ai engagé des metteurs en scène très différents les uns des autres, des cinéastes en mesure d'apporter quelque chose de neuf à mon image. Je me suis si souvent mis en scène que j'éprouve des difficultés à me renouveler, à trouver de nouvelles idées de cascades. Les réalisateurs qui ont signé mes derniers films sont, comme moi, des passionnés, des bosseurs. A Hong Kong, beaucoup de réalisateurs ne font que le service mimimum. Ils travaillent jusqu'à telle heure et partent chez eux. Ce n'est pas le cinéma qui les fait courir, mais l'argent. J'attends autre chose d'un metteur en scène. Il doit s'engager à fond dans un projet, faire et refaire la même prise si celle-ci n'est pas conforme à ce qu'il a en tête. C'est mon cas. Je ne me dis jamais : "C'est pas terrible, mais ça ira comme ça". Tant que la prise n'est pas parfaite, on continue, quitte à passer une journée complète sur quelques plans. Je recherche la perfection avant tout et qu'importe le prix !

Selon vous, *City Hunter* atteint-il l'objectif escompté ?

City Hunter ne me plait guère. Nous avons tourné le film au jour le jour, sans scénario valable, ce qui l'apparente à une partie de cache-cache sur un paquebot. C'est un peu

n'importe quoi. Je prends des balles, je me relève sans une égratignure... Il n'y a que le combat final contre Richard Norton, la parodie des jeux vidéo style Street Fighter II, qui me satisfait. Pour que j'accepte de tourner **City Hunter**, les scénaristes ont dû revoir la bande dessinée dont le film s'inspire, limiter les excès du personnage principal qui n'est, à vrai dire, qu'un obsédé sexuel de première catégorie, un type toujours prompt à débraguetter.

Deux metteurs en scène se partagent la paternité de *Double Dragon*. Etait-ce vraiment nécessaire ?

Double Dragon est, en quelque sorte, une commande du Syndicat des Cinéastes de Hong Kong dont il fallait remplir les caisses. Au total, trois metteurs en scène ont travaillé sur le film. Tsui Hark s'est chargé des séquences de comédie pure, Ringo Lam des explosions et autres effets pyrotechniques et moi des scènes de combat. Le film que je tourne actuellement, **Drunken Master II**, a la même fonction que **Double Dragon** ; je le fais pour le Syndicat des Cascadeurs de Hong Kong. Mais je ne pense pas que ce soit une grande réussite.

Cela fait maintenant une quinzaine d'années que vous ne tournez que pour la Golden Harvest. Cette fidélité est exemplaire. Comment expliquez-vous donc cette union parfaite ?

Si je suis resté fidèle à la *Golden Harvest* depuis mes débuts, c'est parce que son patron, Raymond Chow, me donne toujours carte blanche. J'obtiens les budgets, les délais que je souhaite. Le final de **Opération Condor**, dans la soufflerie, nous a pris quatre mois de tournage intensif. Aucune autre compagnie de production à Hong Kong peut se permettre ce genre de fantaisies. A Hong Kong, je peux arriver sur un plateau et ne rien tourner de toute la journée, ou seulement deux ou trois plans. Si on me demande : "Tu termines la semaine prochaine ?", je réponds : "Non, l'année prochaine !". John Woo bénéficiait de ce privilège avant de partir pour les Etats-Unis. Aujourd'hui, à Hollywood, il doit suivre des règles très précises, supporter les très puissants syndicats, négocier avec les grands studios, les comédiens...

Justement, à propos de John Woo, que pensez-vous de *Chasse à l'Homme* ?

Je n'aime guère car John Woo répète ce qu'il a si bien accompli à Hong Kong. Pour toute différence, il y a Van Damme qui remplace Chow Yun Fat. Le scénario de **Chasse à l'Homme** est vraiment très faible, ; toutes ces péripéties ont été déjà vues auparavant. Quant aux plans de la flèche de la séquence pré-générique, c'est un emprunt à **Robin des Bois**. Cela me fait mal de constater que John Woo se rabaisse à imiter Kevin Costner ! Aujourd'hui, lorsque je vois John Woo sourire sur les photos publiées dans les magazines, je sais qu'il cache en fait sa déception de travailler au sein de ce système ; il s'est exilé au prix de sa liberté. J'encourage vivement John Woo à revenir à Hong Kong, à prendre tout son temps pour tourner sans avoir de compte à rendre à personne. Pour un Chinois de Hong Kong, il est extrêmement difficile de s'adapter à Hollywood. J'ai moi-même pu en faire la désagréable expérience en tournant **Le Chinois, Le Retour du Chinois, Cannonball 1 & 2**. J'étais là sur le plateau à attendre que les metteurs en scène me donnent des indications sur les cascades alors qu'ils n'y connaissaient presque rien. Sous prétexte qu'ils possédaient une carte du Syndicat des Cascadeurs, des types me dictaient mes faits et gestes. Ils étaient dans le métier depuis deux ou trois ans, alors que j'accomplis moi-même mes cascades depuis mon enfance. Cela me faisait bouillir de n'être qu'un comédien tandis qu'à Hong Kong j'étais le boss. Je comprends donc à quelle pression doit être soumis John Woo...

Parmi vos plus récentes cascades, votre promenade aérienne de *Police Story 3* ne manque pas de piquant. On reconnaît bien là votre désir d'aller toujours plus loin...

Pour cette séquence, la mairie a bloqué tout le trafic aérien pendant plusieurs heures au dessus de Kuala Lumpur. J'avoue qu'être trimballé par un hélicoptère au bout d'une échelle de corde à plusieurs centaines de mètres du sol procure certaines sensations. Le moindre mouvement de l'appareil se répercute sur vous, multiplié par dix. J'avais vraiment mal au cœur de voltiger ainsi. Lorsque je passais devant les fenêtres des buildings, les gens criaient "Salut Jackie !", agitaient les mains en signe de reconnaissance. En fait, me voir passer devant les baies vitrées, au niveau du vingtième étage, ne semblait pas les étonner plus que ça !

■ Propos recueillis et traduits par **Marc TOULLEC** ■

Police Story 3

Le cinéma selon Jackie Chan, c'est avant tout une affaire de mouvement, de voltige. Admirateur du Belmondo des sixties, celui de **L'Homme de Rio**, il cherche sans cesse à se surpasser, à ridiculiser les prétendus morceaux d'anthologie des **James Bond**, des **Indiana Jones**. A ce petit jeu comparatif, Jackie Chan est le plus fort, un recordman lorsqu'il s'agit de concocter des scènes d'action à décoller les papiers peints. Au menu de **Police Story 3** : une évasion rocambolesque d'un bagne de Chine Populaire, une démente poursuite en hors-bord dans la baie de Hong Kong, une escapade très chaude dans un camp de trafiquants de drogue du Triangle d'Or, une poursuite mémorable en hélicoptère/automobile/moto qui se conclut sur un train lancé à vive allure... Tout simplement extraordinaire dans le découpage, l'enchaînement des plans, la dynamique, la position des comédiens dans le cadre. Du cinéma tonique, sans prétention aucune, distrayant, taillé sur mesure pour Jackie Chan, interprète de Kevin Chang, inspecteur de Hong Kong. Volontaire d'office pour une mission en Chine, il se fait passer pour la petite frappe Lin Fu Sheng dans la cavale d'un malfrat. De fil en aiguille, lui et sa prétendue sœur Yang (en fait une femme-flic de Chine Populaire) en viennent à intégrer le gang, à participer à l'évasion de l'épouse de leur boss fraîchement condamnée à mort par un tribunal de Malaisie...

Si Jackie Chan cède les rênes de la mise en scène à Stanley Tong (qui fut longtemps son assistant en matière de cascades et d'arts martiaux), les règles bénites du premier **Police Story**, de **Opération Condor** et du **Marin des Mers de Chine** sont scrupuleusement respectées. Deux tiers d'action, de baston, de pirouettes savantes, un tiers de comédie vaudevillesque saupoudrée de grimaces échangées par Jackie Chan et sa partenaire Michelle Khan, anciennement héroïne des deux premiers segments de la série **Le Sens du Devoir**. Elle, c'est Jackie Chan au féminin, redoutable voleuse de vedette au charme un peu sec, un peu pincé. Mais la réussite de **Police Story 3** tient aussi, au-delà de la vigueur de l'action, dans le merveilleux équilibre de ce couple de flics qui, finalement, se promettent de retravailler ensemble après 1997. De la part de Jackie Chan, c'est un appel du pied à Pékin, un espoir de démocratisation de l'ultime bloc rouge de la planète. Un optimiste incorrigible ce mister Chan.

■ M.T. ■

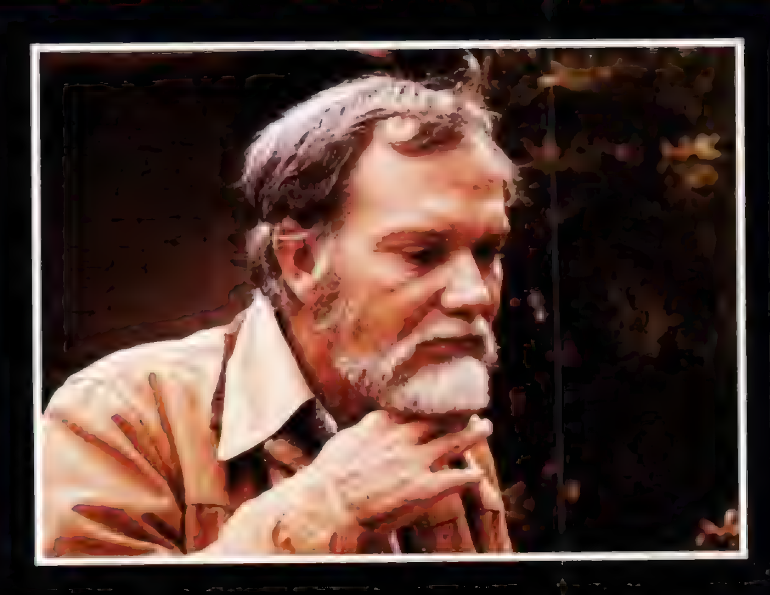
Swift présente Jackie Chan dans une production Golden Harvest *POLICE STORY 3, SUPER COP* (Hong Kong - 1991/92) avec Michelle Khan - Maggie Cheung - Bill Tung - Ken Tsang - Philip Chan - Josephine Koo **photographie de** Andy Lam **musique de** Lee Shung Shing **scénario de** Edward Tang - Lee Wai Yee - Filre Ma **produit par** Edward Tang & Willie Chan **réalisé par** Stanley Tong

26 janvier 1994 1 h 36



■ *Yang (Michelle Khan), ambassadrice de choc de la police de Pékin, dérouille un malfrat (Police Story 3)* ■

Sam PECKINPAH
le dernier des dinosaures



Un hommage au Festival d'Amiens, une rétrospective à la Cinémathèque, la reprise de *Coups de Feu dans la Sierra*, un remake redouté du *Guet-Apens* où Kim Basinger et Alec Baldwin remplacent Ali McGraw et Steve McQueen... Près de dix ans après sa mort, le cinéaste de *La Horde Sauvage*, des *Chiens de Paille* et de *Croix de Fer* connaît un regain d'intérêt. Intérêt pour un cinéma violent, refusant le compromis, les concessions commerciales. Intérêt pour des hommes d'une autre époque, pris au piège du début d'une nouvelle ère. Ces héros : des loosers, des reliques vivantes valsant sans cesse avec la mort, leur compagne. Sam Peckinpah était à leur image, un homme fait de paradoxes, de hargne et de douceur, virevoltant en quelques instants de la colère aux éclats de rire...

"*Les loosers sont battus d'avance, ce qui est un des éléments primordiaux de la vraie tragédie. Ils ont depuis longtemps des accomodements avec la mort et la défaite, alors il ne leur reste plus rien à perdre. Ils n'ont aucune façade, ils n'ont plus aucune illusion, aussi représentent-ils l'aventure désintéressée, celle dont on ne tire aucun profit, sinon la pure satisfaction de vivre encore*". Par ces propos, limpides, Sam Peckinpah définit son œuvre, ses personnages, sa philosophie désenchantée de l'existence, une profonde mélancolie. A l'écran, cette philosophie se traduit par la violence, comme sculptée dans le temps et l'espace par des ralentis mythiques, isolant un à un tous les miasmes de la mise à mort des loosers. "*La violence est enfouie en chacun de nous. Je la crois positive et vitale. La seule question est de savoir comment la canaliser en vue d'un usage meilleur pour l'homme. Il y a dans ce monde un peu d'amour, un peu de beauté et beaucoup de barbarie*". Et la barbarie, via le cinéma, Sam Peckinpah s'en est fait le chantre, le héraut.

Vaste débat : Sam Peckinpah montrait-il cette violence pour mieux la condamner ? "*Non. S'il décrivait aussi précisément la violence, c'est parce qu'il était lui-même un homme violent. La rage qui le bouffait le poussait à ces extrémités. Tout ce que la critique a trouvé comme alibi à la violence de ses films ne tient pas*" explique Gordon Dawson, scénariste et ami du cinéaste. "*J'ai rencontré pour la première fois Sam Peckinpah sur le tournage de **Major Dundee**. J'étais alors assistant costumier et j'ai tout de suite pensé que c'était un fou furieux. Cette première impression n'a guère changé au fil des années, mais au moins j'ai fini par comprendre la rage qui le tenait. C'était de la passion à l'état brut. Sam Peckinpah voulait faire de grands films et tous ceux qui se mettaient en travers de son chemin n'avaient plus qu'à demander grâce à Dieu*". Les producteurs en tête de liste, contre lesquels Sam Peckinpah n'a jamais cessé de batailler. "*On m'avait dit qu'il était très difficile de travailler avec lui, voire impossible. Mais je le voulais lui, pour son talent et son écriture cinématographique unique. Au bout de huit jours, j'ai découvert que tout ce qu'on m'avait dit était en-dessous de la réalité. J'ai fait une centaine de films, je n'en avais jamais fait dans ces conditions. Un vrai cauchemar et cela a duré huit mois*" témoigne l'Allemand Wolf Hartwig, producteur de l'inestimable **Croix de Fer** !



■ *Steve McQueen, cow-boy moderne et champion de rodéo dans un monde pénal (Junior Bonner)* ■

"*Il y a en Sam Peckinpah un mélange surprenant. J'ai, tous les jours, éprouvé sa rage. Mais je l'ai aussi souvent vu être tendre avec les enfants, les gens pauvres, les animaux. Avec ses comédiens, il était per-*

fait. Comme dans son travail. Sam Peckinpah était un homme qui ne dormait pratiquement pas. Nuit et jour, il réfléchissait à son film. Il était d'une rigueur exemplaire. S'il tournait une scène en cachette du producteur, on était obligé de constater qu'elle était meilleure. Dans la journée, à cause de son comportement extravagant, je l'aurais volontiers tué. Le soir, au moment des rushes, je l'aurais embrassé". Mais tous les producteurs ne se montrent pas aussi conciliants que Wolf Hartwig, un européen respectueux des options de l'artiste. Celui du **Kid de Cincinatti** vire Sam Peckinpah au terme de quatre jours de tournage pour le remplacer par Norman Jewison. Celui de **Pat Garrett et Billy le Kid** choisit de monter le film à sa façon pendant que Sam Peckinpah travaille à sa version. C'est, bien sûr, le choix du producteur qui prévaudra. Presque vingt ans plus tard, d'après les notes du réalisateur, **Pat Garrett** sera remonté conformément à ses souhaits. "*Les producteurs de* ***Pat Garrett*** *ont adopté un comportement réellement vicelard. Ils adressaient régulièrement des félicitations à Sam Peckinpah concernant son montage alors que, secrètement, ils travaillaient à un autre. Une traîtrise innommable*" rapporte R.G. Armstrong, fidèle compagnon de Peckinpah et gueule de vilain aperçue dans une flopée de westerns. "*Mais avant même le premier jour de tournage, Sam était en guerre contre le producteur exécutif et le studio. Ils se renvoyaient sans cesse la balle. Nous passions plus de temps à essayer de résoudre les problèmes que nous posait l'ingérence du studio qu'à mener à bien la journée de travail. Ces difficultés sapaient le moral de toute l'équipe. Pour couronner le tout, au même moment, John Wayne tournait un film à Durango. La ville était à ses pieds et il obtenait tout : hôtels, bureaux pour la production, matériel, rues style western... Nous, on galérait. Nos deux équipes se bagarraient souvent dans les bars et je passais mon temps à payer des pots-de-vin pour que l'équipe de Sam sorte de prison. Quant à l'équipe de John Wayne, elle ne s'est jamais retrouvée derrière les barreaux*" confie Gordon Dawson.

Dès son premier film pour le cinéma, Sam Peckinpah se heurte au pouvoir du financement. Pourtant chaudement recommandé par John Ford à la comédienne Maureen O'Hara, héroïne de **New Mexico**, il se voit dépossédé du fameux final cut. L'affaire de **Major Dundee**, son premier budget important, tourne déjà à la tragédie sur le plateau. Il faut tout le soutien de Charlton Heston

"*Il y a dans ce monde un peu d'amour, un peu de beauté et beaucoup de barbarie*". Sam Peckinpah



■ *Doc McCoy (Steve McQueen) et Carol McCoy (Ali McGraw) : des braqueurs de banque sous le feu croisé des flics et de la mafia (**Le Guet-Apens**)* ■



■ *Billy le Kid (Kris Kristofferson), petite frappe victime d'un vingtième siècle naissant (**Pat Garrett et Billy le Kid**)* ■

pour que le studio ne le remplace pas afin de mettre un frein à un tournage qui s'éternise, à un scénario qui ignore majestueusement toutes les contingences du box-office. "*Les responsables de* Columbia *avaient décidé de le virer. Ils nous ont même envoyé un émissaire dans ce but. Charlton Heston s'est insurgé en annonçant qu'en cas de départ de Sam Peckinpah, il suivrait. L'émissaire du studio lui a répondu que le budget était en dépassement sensible. Charlton Heston lui a alors remis un chèque de 350.000 dollars. Mais la production, au montage, a coupé plusieurs séquences, modifié la musique. Sam Peckinpah est entré dans une rage démentielle ; il voulait retirer son nom du générique*". Toutefois, les restes sont beaux, lyriques parfois, nihilistes. Ainsi assiste-t-on à l'expédition punitive menée par un officier Nordiste de l'autre côté de la frontière Mexicaine. Sa troupe composée de Noirs et de Sudistes condamnés à mort subit de concert les attaques d'Indiens sanguinaires et des lanciers français de Napoléon III. Un cas unique de guerre totale, de haine universelle que les coupes sombres de *Columbia* et l'ajout de la musique pompière de Daniel Amfitheatrof n'atténuent qu'avec peine. **Major Dundee** affiche un tel refus des compromis, un regard si impitoyable sur ses personnages que même Charlton Heston, pour une fois anti-héros, regrettera plus tard de l'avoir tourné. Sam Peckinpah aussi, au vu de la version distribuée par *Columbia*, et de la traversée du désert qui succèdera à ce premier échec commercial.

Il s'écoule quatre ans avant que Sam Peckinpah réalise un nouveau film, ses scénarios (**Les Compagnons de la Gloire** et un **Pancho Villa** avec Yul Brynner et Charles Bronson) tombant dans les mains de cinéastes assujettis au système. Mais lorsqu'il aborde **La Horde Sauvage**, une commande de *Warner*, Sam Peckinpah n'a pas versé une seule goutte d'eau dans son vin

■■■

Les années d'apprentissage

Sam Peckinpah n'est pas devenu cinéaste du jour au lendemain. Ce fut un cheminement long et pénible, au cours duquel il passa par l'assistanat et la télévision, un médium qu'il marqua déjà d'une personnalité hors du commun.

Première étape de ce parcours : le théâtre. *"Pendant que je faisais ma maîtrise à USC, je m'occupais du théâtre de l'université. Quand j'ai voulu commencer à travailler, tout ce que j'ai trouvé c'est un boulot à 22 dollars 50 par semaine comme assistant-régisseur. J'ai donc fait des pièces, des films expérimentaux..."*. Dont **Portrait of a Madonna** et **Tom Tit Tot**, le premier d'après Tennessee Williams étant une pièce filmée en un acte, le second un court métrage de commande pour le peintre Flora Mock, l'adaptation en ombres chinoises d'un conte de fées. *"Puis, j'ai travaillé avec Don Siegel comme homme à tout faire"*. Porter des cafés, servir de doublure, de cascadeur, de secrétaire particulier... Mais le cinéma percutant de Don Siegel, spécialiste chevronné du polar, lui enseigne les règles des récits concis, âpres. Des **Révoltés de la Cellule 11** à **Face au Crime** en passant par **Allo Brigade Criminelle** et **An Annapolis Story**, Sam Peckinpah apprend. Il apprend si bien que Don Siegel lui laisse le soin de réécrire certaines séquences déficientes de **L'Invasion des Profanateurs de Sépulture**. *"A cette époque, je vivais encore dans une baraque sans eau à Malibu, avec trois enfants et un salaire de 80 dollars par semaine. C'est là que j'ai commencé à écrire. J'ai attendu pendant douze ans de réaliser un film de télévision. Je crevais la dalle"*.

Après quelques autres postes d'assistant (deux films pour Jacques Tourneur, un pour Charles Marquis Warris), Sam Peckinpah sort enfin du fossé où il croupissait en attendant des jours meilleurs. C'est une fois de plus Don Siegel, contacté pour adapter le western radiophonique **Gunsmoke** à la télévision, qui le propulse dans l'univers de la petite lucarne en déclinant l'offre de la chaîne CBS. Sans garantie aucune, Sam Peckinpah se lance dans l'écriture d'un premier traitement. Suivront beaucoup d'autres et une somme de scripts phénoménale pour les séries les plus diverses. En deux temps-trois mesures, Sam Peckinpah, hier looser grincheux, devient l'une des signatures les plus convoitées de la télévision. Qu'apportait-il donc de neuf pour susciter cet engouement ? De l'authenticité là où sévissait le factice, de l'originalité là où régnaient les clichés, une certaine dureté là où s'épanchait la mièvrerie. Ainsi voit-on, dans **Gunsmoke**, un Chinois indésirable se faire couper la natte par les habitants d'une ville que galvanise un prédicateur illuminé. Singulier pour l'époque. Si la série ***L'Homme au Fusil***, avec Chuck Connors dans le rôle d'un Lucas McCain au passé douloureux, se conforme davantage aux canons de la télévision de la fin des années 50, elle poursuit l'entreprise de **Gunsmoke**, à savoir une description réaliste d'un Far West dont les codes moraux échappent au manichéisme. ***L'Homme au Fusil***, Sam Peckinpah s'en évade en 1959, en conflit avec un producteur soucieux de ne pas s'écarter des sentiers battus. Dès lors, après cette première altercation d'une carrière extrêmement riche en la matière, l'apprenti-cinéaste qu'il est commence à s'affirmer. **Miss Jenny**, un téléfilm pour le Zane Grey Theater, choisit ainsi une situation inédite dans le western. Un jeune pistolero impose sa présence à deux pionniers, Miss Jenny et son futur mari. Il implore l'amour de la jeune femme, blesse



■ *Lucas McCain (Chuck Connors), un justicier au passé trouble* (**L'Homme au Fusil**) ■



■ *Dave Blassingame (Brian Keith), cow-boy itinérant dans un Far West télé réaliste* (**The Westerner**) ■

son rival : "Je ne serai pas dur avec vous Miss Jenny, je vais travailler et m'occuper de vous avec attention... Je chanterai pour vous. Vous serez ma femme. Et moi, je serais aussi fier qu'il est possible de l'être" confesse l'amoureux vindicatif dont la belle, troublée, se débarrassera finalement. L'inspiration de **Miss Jenny**, Sam Peckinpah la puise dans Shakespeare, Brecht et Saroyan, contrepoints rêvés aux récits de westerns gavés d'indiens patibulaires, de cow-boys bagarreurs et de saloons mal famés.

Mais ces lieux communs dévient de leur trajectoire traditionnelle lorsque Sam Peckinpah les aborde dans la série dont il est le créateur à part entière, ***The Westerner***. Alors que ***Rawhide*** (avec le garçon-vacher Clint Eastwood) s'applique à repasser les chemises de ses protagonistes, à surveiller leur coupe de cheveux, ***The Westerner*** met en scène des cow-boys pas propres sur eux, ivrognes, aux idéaux obscurs. Des hommes simplement, pas des stéréotypes télévisuels. A travers les aventures de Dave Blassingame, cow-boy errant flanqué du chien Brown, Sam Peckinpah montre l'Ouest tel qu'il fut, première amorce de ses grands westerns pour le cinéma. Dans tel épisode, rires sonores et cuites se disputent la vedette dans une ambiance de kermesse. Dans tel autre, reniant la liesse d'hier, les ténèbres tombent brusquement. C'est le cas de **Jeff**, un chef-d'œuvre de trente minutes. Entre film noir et expressionnisme allemand, en huis-clos excepté prologue et épilogue hantés par la silhouette d'une prêcheuse, **Jeff** souligne l'incapacité de Dave Blassingame à arracher une fille de saloon (Jeff) des mains d'un souteneur costaud. Blassingame quitte la ville comme il y est arrivé, avec ce petit plus que constitue la résignation face au choix de celle à qui il a tenté de venir en aide.

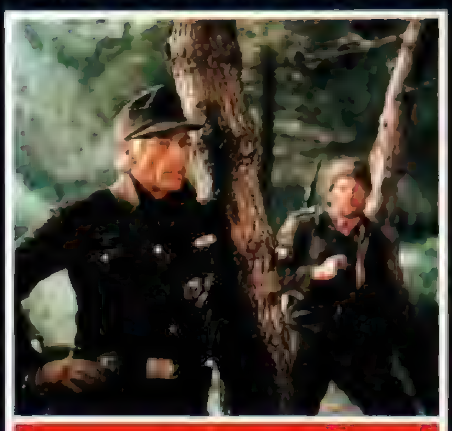
En 1962, pour Dick Powell, producteur de ***The Westerner***, Sam Peckinpah réalise **The Losers**, une comédie picaresque dont les héros, deux joueurs de poker (Lee Marvin et Keenan Wynn) en cherchant à échapper à des adversaires qu'ils viennent de plumer, travaillent dans un ranch tenu par un paysan rétrograde. Pour un salaire de misère, une paire de bottes et une guimbarde, ils triment un maximum. Leur bonne action : ils forcent leur employeur à délivrer sa fille de sa féroce tutelle afin qu'elle rejoigne un révérend aveugle. Là, Sam Peckinpah, très à son aise dans un style d'humour volontiers rabelaisien, se permet quelques fantaisies techniques, dont son premier ralenti, à volonté burlesque celui-là. Pour la télévision, Sam Peckinpah réalise encore **Mon Petit Chou** (programme **Route 66**), confrontation entre un pianiste de jazz (Lee Marvin) et une chanteuse (Macha Méryl) dont il souhaite faire une star, **Noon Wine** où un couple de fermiers protège de la rapacité d'un chasseur de primes un ouvrier agricole peu bavard... Et d'autres encore, partie immergée, inconnue de la carrière du cinéaste, téléfilms, séries qui mûrissent son propos futur. Propos fait de tranches de vie, ou plutôt de mort, d'une certaine Amérique agonisante. Une agonie qui fut aussi celle de Sam Peckinpah, témoin d'une mutation qui le rongeait de l'intérieur.

■ M.T. ■

■■■

Bien au contraire. *"Le tournage d'**Apocalypse Now** n'était rien comparé à celui de **La Horde Sauvage**. Le va et vient des chefs d'équipe qu'il renvoyait et de leurs remplaçants fut très rentable pour les compagnies aériennes !"*. Et Sam Peckinpah de demander à Gordon Dawson de négocier une tête de bétail pour l'abattre, répandre ses entrailles dans le désert de façon à attirer les vautours. Pour un plan de busards traçant des cercles dans le ciel, Sam Peckinpah semble prêt à tout. *"Sam poussait souvent jusqu'aux limites du permis et, parfois, les franchissait allègrement. Il était prêt à mourir pour un film, pour un plan. C'est un miracle que personne n'ait été blessé ou tué sur un de ses plateaux. Il était à ce point entier, persuasif, qu'il poussait les comédiens à la mutinerie contre le producteur. Nous étions des artistes guerriers avec une cause à défendre"* poursuit R.G. Armstrong. Mais des gens comme Steve McQueen, L.Q. Jones, Strother Martin, Warren Oates, James Coburn, Kris Kristofferson auraient pu tenir des propos similaires. La petite histoire dit également que Sam Peckinpah a brandi à plusieurs reprises des pistolets, des couteaux sous le nez des producteurs. Ses interprètes, quant à eux, l'aimaient malgré d'incessants coups de gueule. *"Sam était très contradictoire. Il pouvait être très dur, puis très doux, se montrer très intelligent puis, la minute suivante, dire une connerie énorme. C'était quelqu'un qui pouvait être effrayant, exploser littéralement, rentrer dans des colères terribles, hurler des journées entières. Il était imprévisible. Travailler avec lui équivalait à vivre près d'un précipice. Mais je crois que les choses auraient été bien plus faciles si Sam n'avait pas autant bu"*. Ainsi parle Susan George, la petite allumeuse, épouse de Dustin Hoffman dans **Les Chiens de Paille**.

La boisson, voilà le carburant de Sam Peckinpah. Ses cuites, aux limites du coma éthylique, l'ont physiquement anéanti, miné au point que sa santé vacilla dès le milieu des années 70. *"Il est mort d'avoir grillé la chandelle par les deux bouts"* témoigne Gordon Dawson, de s'être laissé aller à la torpeur, à la moite sensualité arrosée de Tequila du Mexique, ce pays dont il adorait tant la nonchalance, l'alcool, la musique et les scorpions. De l'usure du cinéaste, Olivier Assayas, alors journaliste aux *Cahiers du Cinéma*, témoigne trois ans avant sa disparition. *"Il avait alors 56 ans, mais en paraissait 15 de plus. Fragile, marchant d'un pas mal assuré, à la fois intimidé et provocateur, il donnait l'impression d'un homme usé, rongé de l'intérieur... Là, il retira enfin ses lunettes, découvrant un regard très clair, presqu'enfantin, et répondit avec peine à nos questions, à la fois défensif, maladroit et très concentré, dévoilant une sincérité totale, une sensibilité épidermique souvent*



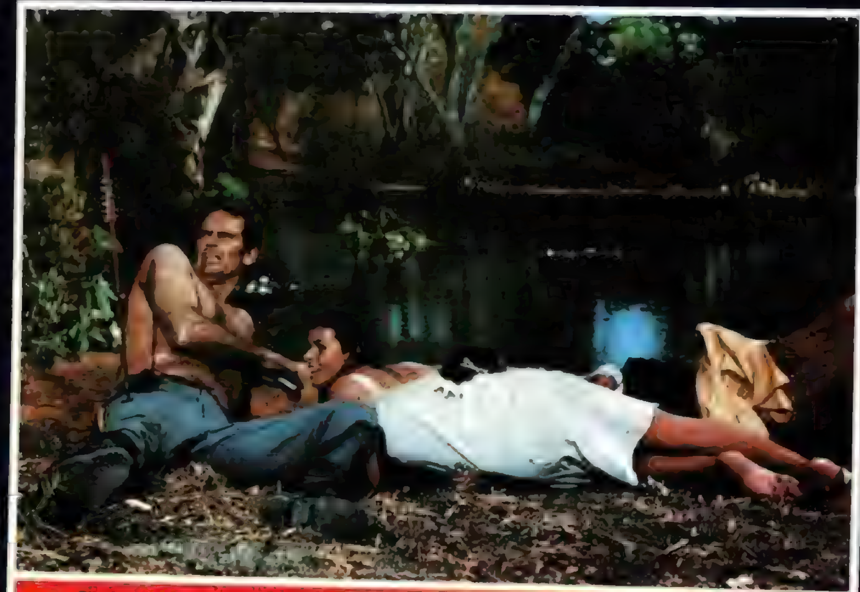
■ *Le sergent Steiner (James Coburn), héros allemand et féroce anti-nazi* (**Croix de Fer**) ■

douloureuse". C'est après le tournage du road-movie **Le Convoi**, film qu'il reniait, que ses ennuis de santé s'aggravèrent. L'infarctus le guettait. Un stimulateur cardiaque lui fut nécessaire dix années durant.

L'intransigeance de Sam Peckinpah, bête noire des producteurs, lui valut une telle réputation que les contrats se raréfièrent. Pour **Un Nommé Cable Hogue**, un beau western mélancolique qu'il contrôla intégralement au point de démonter un bordel de Bishop en Californie et de le reconstruire au Nevada avec clous et poutres d'époque, il s'engagea sur des œuvres de commande qu'il détourna systématiquement à son profit, qu'il façonna à son image (**Les Chiens de Paille**, **Le Guet-Apens**). Précédé de sa réputation de terreur, d'aliéné, Sam Peckinpah passa la dernière partie de sa carrière dans un semi-chômage. Après **Apportez-moi la Tête d'Alfredo Garcia**, polar glauque aux forts relents de charogne, ("*Sam estimait que ce film était une représentation fictive de sa vie*" dixit Gordon Dawson), il erra d'un projet avorté à l'autre, acceptant un thriller tirant profit de la vogue des arts martiaux (**Tueur d'Elite**) et, dans le meilleur des cas, le dantesque **Croix de Fer**, une coproduction entre Londres et Berlin Ouest. Même si le très cartoonesque **Convoi** fut un succès, Hollywood ne voulait plus de Sam Peckinpah. Et Sam Peckinpah n'acceptait pas les nouvelles règles du jeu. "*Je suis anachronique. Le cinéma d'aujourd'hui, je ne m'y intéresse pas beaucoup. Je préfère les vieux films à ceux que je vois maintenant.* ***Les Aventuriers de l'Arche Perdue*** *et* ***La Guerre des Etoiles*** *sont des films merveilleux, mais je pense que c'est leur marché qui pose le problème ; c'est pour les adolescents, c'est tout. Alors je ne sais pas s'il y a de la place pour moi là-dedans*". Il n'y en avait pas.

Deux clips pour Jullian Lennon, la mise en place des scènes d'action de **La Flambeuse de Las Vegas** de Don Siegel, des rôles dans des films de potes (**China 9 Liberty 37** de Monte Hellman, **The Visitor** de Giulio Paradisi), la réalisation d'un thriller moderne qui ne lui ressemble que par intermittence (**Osterman Week-End**)... Une fin de carrière triste, presque pathétique. Mais, malgré sa santé défaillante et les portes qu'on lui claquait au nez, Sam Peckinpah continua jusqu'au dernier jour à nourrir des projets. Ce sont **La Foire des Ténèbres** repris par Jack Clayton, **Ready for the Tiger**, une évocation de l'enfance vénéneuse, **On the Rock** ou comment des jeunes transforment la prison désaffectée d'Alcatraz en Luna Park, **The Shotgunners** d'après un scénario de Stephen King dans lequel le monde s'arrête aux limites d'un quartier après l'intrusion d'énigmatiques aliens.
Trop tard. Sam Peckinpah est arrivé trop tard dans l'histoire de l'Amérique. "*Ses grands-parents l'obsédaient. C'étaient de vrais pionniers qui l'ont bercé d'histoires de lutte, de survie, de démocratie, d'indépendance. Il les a idéalisés à travers les personnages de Joel McCrea et de Randolph Scott dans* ***Coups de Feu dans la Sierra****, des hommes d'honneur et de principes qui respectaient leur parole et leur contrat*" corrobore R.G. Armstrong. Sam Peckinpah vibrait tant pour cette ère révolue qu'il s'était imaginé des racines indiennes. "*Petit-fils d'un chef indien*" continuent de publier les dictionnaires du cinéma. "*Sur le tournage des* ***Chiens de Paille****, il m'a raconté une longue histoire sur ses amours avec une Indienne. J'ignore si c'était la vérité mais, en tout cas, c'était beau*" termine Susan George. Croire, ressentir, éprouver des émotions ; cela suffit à transformer le fruit de l'imaginaire en pure vérité, des personnages de fiction en figures mythologiques. C'est à ce résultat, à la fois amer et flamboyant, que Sam Peckinpah est parvenu. Car il était lui-même tous ses héros.

■ Marc TOULLEC ■



■ *Amos Dundee (Charlton Heston) et Teresa Santiago (Senta Berger) : un moment romantique perturbé par une flèche apache (Major Dundee)* ■

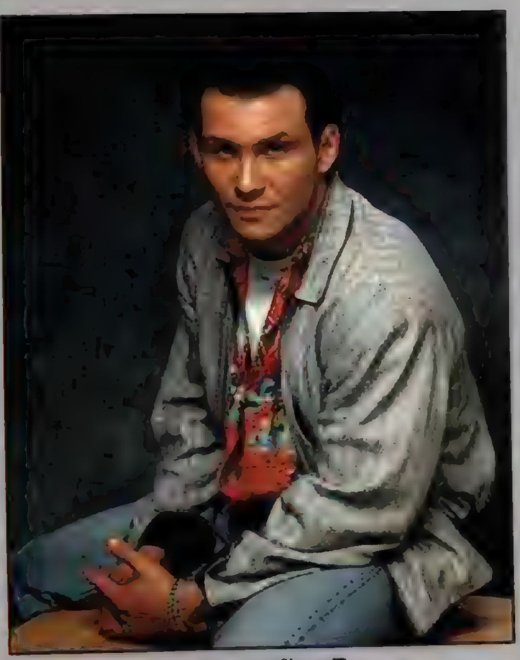


■ *Pike Bishop (William Holden) mitraille les hommes de Mapache dans le clou effarant, anthologique, de La Horde Sauvage* ■



■ *Bennie (Warren Oates), looser convoyeur d'un trophée humain très convoité (Apportez-moi la Tête d'Alfredo Garcia)* ■

EN RÉSUMÉ



■ Christian Slater ■

CHRISTIAN SLATER

à l'affiche de **True Romance**

Il est le moinillon élève de Sean Connery dans **Le Nom de la Rose**, le gangster Lucky Luciano en bas âge dans **Les Indomptés**, le félon Will Scarlet dans **Robin des Bois**, le pistolero Arkansas Dave dans **Young Guns 2**, le d.j. survolté de **Pump Up the Volume**, l'étudiant sociopathe de **Fatal Games**... Belle brochette de personnages pour un turbulent vétéran de 25 ans, un beau panel de marginaux et cinglés pour un comédien qui vient d'ajouter à son palmarès le schyzo Clarence Worley, le kid flingueur de **True Romance**...

pas de vacances pour les blues

Après l'abominable **Last Action Hero**, on s'était dit que c'était fini, kaput, over : on ne pourrait plus jamais rire à un film d'action. Et tel le phoenix qui renaît de ses cendres, voici **Pas de Vacances pour les Blues**. Imaginez un épisode génial de ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** réalisé par un Blake Edwards sous acide et vous aurez une idée, mais une idée seulement, de ce qu'est **Pas De Vacances pour les Blues**.
Jane et Jeff Blue ont été les meilleurs espions que la CIA ait compté dans ses rangs. Ils se sont mariés, ont une jolie petite fille et sont bien décidés à ne plus reprendre du service. Ils se permettent tout au plus une bagarre de temps en temps pour ridiculiser Muerte, une terreur locale surexcitée qui se prend pour Inigo Montoya, et une arrestation de braqueurs de banques, histoire de se maintenir en forme. Une petite routine. Jusqu'à ce que la terrible Novacek, une ancienne espionne tchécoslovaque reconvertie depuis la chute du Mur dans la vente d'armes, ne refasse surface. La CIA demande alors aux Blues de rempiler. Par amour de leur pays, et de la prime substantielle que leur promet l'Agence, les voila repartis dans de nouvelles aventures.
Franchement, on n'attendait vraiment pas ça de la part d'Herbert Ross. Certes, il avait déja réalisé quelques films très sympas comme **Adieu, je Reste** ou l'inédit **My Blue Heaven** (avec un Steve Martin déchainé), mais jamais rien d'aussi barge que **Pas de Vacances pour les Blues**. Après l'énorme et injuste échec de **Hudson Hawk**, on ne pensait plus revoir tant de folie dans un film d'action important. On se marre aux agissements débiloïdes de ces méchants caricaturés à l'extrême. On se pâme d'admiration devant le couple Blue (Kathleen Turner et Dennis Quaid sont parfaits), des héros sexy et rigolos improbables dans le cinéma américain actuel où les vedettes sont de plus en plus des Monsieur-Tout-le-Monde accusés à tort ou des musclés décervelés. On admire surtout le fait que personne ne se prenne au sérieux, condition numéro 1 pour réussir une comédie. Surtout quand elle est aussi dingue que celle-là !

■ **Didier ALLOUCH** ■

UIP présente Kathleen Turner & Dennis Quaid dans une production **Metro Goldwyn Mayer** ***PAS DE VACANCES POUR LES BLUES (UNDERCOVER BLUES*** - USA - 1993) avec Fiona Shaw - Stanley Tucci - Larry Miller - Obba Babatunde **photographie de** Donald E. Thorin **musique de** David Newman **scénario de** Ian Abrams **produit par** Mike Lobell **réalisé par** Herbert Ross

12 janvier 1994 **1 h 29**



■ *Dennis Quaid & Kathleen Turner* ■

Comment avez-vous abordé pour la première fois *True Romance* ? Vous êtes-vous découvert des atomes crochus avec Clarence Worley, votre personnage ?

J'ai découvert **True Romance** alors que je tournais **Coeur Sauvage**. Ce sont deux histoires d'amour, mais si différentes, si opposées. Ces différences m'ont d'ailleurs poussé à accepter la proposition de Tony Scott, à m'engager dans cette aventure qui compte parmi les meilleures expériences de ma carrière. A la lecture du scénario, je me suis immédiatement trouvé en phase avec Clarence. Pour un comédien, il est capital que le personnage lui ressemble, du moins un peu, sinon on n'en tire rien de bon. De Clarence, j'ai particulièrement apprécié le côté "vivre vite, mourir jeune, rester en bonne forme physique", ainsi que le monde imaginaire dans lequel il vit, même si le mien n'est pas aussi extrême. Comme Clarence, j'apprécie les films de Bruce Lee, les chansons d'Elvis Presley, le rock'n roll, mais c'est surtout la science-fiction, les comics genre Spiderman qui me branchent. Peut-être me verrez-vous dans une prochaine **Guerre des Etoiles** ! Et j'apprécierais que James Cameron fasse appel à moi pour figurer dans son **Spiderman**.

***True Romance* possède un petit côté conte de fées moderne, non ? Notamment grâce à la musique très guillerette de Hans Zimmer...**

True Romance se situe à la croisée de la bande dessinée et du conte de fées. Au départ du film, Alabama est la princesse en péril que Clarence doit sauver. Plus on progresse dans l'histoire, plus sa personnalité et sa force s'affirment. En fait, Clarence, le chevalier dans son armure, perd de sa puissance, de sa nécessité. Il est sans cesse dépassé par son imagination débordante. Autant qu'une sorte de chevalier, Clarence Worley serait le petit frère de Clyde Barrow. J'adore **Bonnie and Clyde** !

Il semble que Clarence Worley soit très proche du personnage de rebelle déjanté, dynamiteur et violent, que vous incarniez dans *Fatal Games* ?

Il existe quelques similarités entre mon personnage de **Fatal Games** et Clarence, notamment une facette ténébreuse commune qui se révèle dans des situations extrêmes. C'est tout. **Fatal Games** est une comédie d'humour noir, ce qui est loin d'être le cas de **True Romance**, un film très violent, dont les personnages sont bien plus humains, dont l'atmosphère pousse plus loin dans la folie. C'est autant dû à Tony Scott qu'à Quentin Tarantino. Tony a accentué la dureté des situations, la violence, la cruauté de la réalité. Les dialogues ont, du coup, pris par décalage une dimension qu'ils ne possédaient pas à la première lecture du manuscrit. Ils sont devenus drôles justement parce que Tony Scott envisageait l'histoire d'un point de vue sensiblement différent de celui de Quentin Tarantino. Aujourd'hui, **True Romance** est une love-story se déroulant dans un univers de fou, une histoire d'amour entre deux personnages encore très naïfs.

Le happy-end de *True Romance* n'est-il pas un peu trop rose, trop gentil ? Bref, trop moral ?

Vous trouvez ? Il l'aurait été beaucoup moins si nous avions gardé la première fin tournée par Tony Scott où Clarence mourait. Trop pessimiste, trop dur à avaler. Nous avons dû le sucrer. Si vous oubliez le final actuel, sur fond de soleil couchant, **True Romance** n'entretient que peu d'affinités avec la morale. Clarence n'est pas un héros si positif que ça : c'est la violence de sa culture, à travers le cinéma, les films d'arts martiaux de Sonny Chiba, qui l'influence prioritairement. Dans le monde où il vit, la violence est une réponse à la violence. Pour survivre, il faut se montrer aussi sauvage, aussi dingue que ses adversaires.

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC
et traduits par **Alexis DUPONT-LARVET** ■



■ *Cary Elwes* ■

sacré robin des bois

A la fin des années 70, Mel Brooks nous régalait, via le petit écran, avec sa série ***Quand tout Etait pour Rire***, la meilleure parodie à ce jour du mythe de **Robin des Bois**. Quinze ans plus tard, et surtout grâce au succès de la récente version de Kevin Costner, Mel Brooks tente de remettre ça, cette fois sur grand écran, en suivant à la lettre l'histoire connue de tous (Robin, Marianne, Prince Jean, le shérif...). J'aimerais beaucoup aimer **Sacré Robin des Bois**, et ce pour plusieurs raisons. D'abord, j'aime bien aimer les films. Ensuite, j'aime bien Mel brooks, son humour bien gras et bien lourd. J'aime donc bien les parodies qui ne respectent pas les mythes. J'aime aussi les situations grotesques, les gags débiles et non-sensiques. Et j'aime par dessus tout les filles avec des gros seins. Bref, j'aime bien tout ce qu'il y a dans **Sacré Robin des Bois**. Normalement, je devrais bien aimer le film. Mais là, non, ça ne marche pas. Pourquoi, je ne sais pas. Peut-être que depuis les ZAZ et leurs **Y-a-t-il un Flic... ?** sommes-nous devenus plus difficiles vis-à-vis du genre. Et qu'une accumulation d'âneries, sans scénario, reste une accumulation d'âneries et ne devient pas, même avec la meilleure volonté, un film. Certes, on se marre, ceux qui aiment les rabbineries de Mel Brooks, ses passages musicaux et dansants, seront servis. Mais il manque quelque chose d'essentiel à **Sacré Robin des Bois** : la télécommande, la bière et les copains pour pouvoir zapper et dire des conneries. Que vous dire de plus... Ah si, il y a un passage sympa où Mel Brooks se moque de Winston Churchill et de Malcom X. Voilà... Que cela ne vous empêche pas d'aller voir **Sacré Robin des Bois**, c'est toujours mieux que de sortir un bifton pour **Germinable** !

■ **Guy GIRAUD** ■

Gaumont Buena Vista International présente Cary Elwes dans une production **Brooksfilms/Gaumont** *SACRE ROBIN DES BOIS (ROBIN HOOD, MEN IN TIGHTS* - USA - 1993) avec Richard Lewis - Roger Rees - Amy Yasbeck - Dave Chappelle - Isaac Hayes - Dom de Luise - Mel Brooks **photographie de** Michael D. O'Shea **musique de** Hummie Mann **scénario de** Mel Brooks - Evan Chandler - J. David Shapiro **produit et réalisé par** Mel Brooks
15 décembre 1993 **1 h 43**



■ *Richard Dreyfuss & Emilio Estevez* ■

indiscrétion assurée

Mine de rien, ça devient de plus en plus dur de pondre des papiers sur les films de Badham. Ils ressemblent tellement à l'idée que l'on s'en fait... Prenez **Indiscrétion Assurée**, la suite d'**Etroite Surveillance**. Le titre original est **Another Stakeout**, soit "une autre étroite surveillance". Très original ! Cela dit, personne n'est volé. On aimait bien **Etroite Surveillance** (qui fait partie des meilleurs buddy movies), on vient voir une autre **Etroite Surveillance**, et c'est exactement ce qu'on nous propose. Cela sent fort quand même le radotage commercial...

On retrouve donc Chris et Bill (Dreyfuss et Estevez) chargés d'une nouvelle planque. Ce coup-ci, on leur demande de surveiller une villa en bord de mer en attendant qu'un témoin à charge dans un procès contre la mafia veuille bien se montrer. Et ils planquent, font des conneries, sortent de grosses vannes (parfois drôles, souvent foireuses), racontent leurs problèmes, retrouvent le témoin, lui sauvent la vie, se débarrassent d'un tueur à gage et rentrent chez eux.

Deux différences cependant avec le premier film. Notre paire de flics est affublée d'une rondouillette assistante du procureur (Rosie O'Donnell, vue dans **Une Equipe hors du Commun**), censée occuper le rôle de la rigolote. Autre différence, dans le premier film, Chris et Bill se retrouvaient impliqués personnellement dans l'affaire dont ils étaient chargés. Chris tombait amoureux de la personne qu'il surveillait (on le comprend, c'était Madeleine Stowe. Elle apparaît aussi dans **Indiscrétion Assurée** mais paradoxalement, elle n'est pas au générique. Vous croyez qu'il faut appeler les gens de *Mystères* ?) et Bill le couvrait. Ici, aucun des deux ne s'implique dans l'affaire. Alors, l'affaire, on s'en fout. De toute façon, elle n'est que prétexte. Sauf pendant les premières minutes du film où on assiste à une explosion de villa proprement hallucinante. Donner et ses boum boum de millions de dollars dans **L'Arme Fatale 3** peut aller se rhabiller. Ici la caméra est au cœur d'une explosion vue sous tous les angles avec des plans particulièrement douloureux. Très impressionnant. Mais ça ne dure que 5 minutes. Ensuite, le film est d'une platitude technique totale. Badham, grand fan de la caméra subjective dans les scènes de poursuite, a quand même inventé le plan qui tue : lors d'une poursuite entre un chien et un chat (de l'action, du suspense !!!), Badham n'a pas trouvé mieux que de nous montrer un plan du chien courant de face avec en insert, en haut de l'écran, un bout de la queue du chat. Si on suit bien la démarche du réalisateur, sa caméra est pile dans le trou du cul du chat. Le meilleur gag du film. Reste à savoir s'il est volontaire !

■ **Didier ALLOUCH** ■

Gaumont Buena Vista International présente Richard Dreyfuss & Emilio Estevez dans une production **Touchstone** ***INDISCRETION ASSUREE (THE LOCKOUT/ANOTHER STAKEOUT*** - USA - 1993) avec Rosie O'Donnell - Cathy Moriarty - Dennis Farina - Marcia Strassman - Miguel Ferrer **photographie** de Roy H. Wagner **musique** de Arthur B. Rubinstein **scénario** de Jim Kouf **produit par** Jim Kouf - Catleen Summers & Lynn Bigelow **réalisé par** John Badham

5 janvier 1994 **1 h 48**

requiem pour un beau sans coeur



■ *Gildor Roy (au centre)* ■

Le principe n'est pas nouveau : caméra subjective durant tout le film. Pas nouveau mais extrêmement intéressant, car ici, plus qu'une prouesse technique, c'est une tentative, un essai... Bref, le réalisateur, dont le nom sonne comme une BD, Robert Morin (Bob Morin, ça ne vous rappelle rien ?) fait la nique aux sempiternels schémas pour raconter son histoire : celle des trois derniers jours d'un tueur en cavale. Pour ce faire, huit personnages dépeignent le bonhomme : le fils aimant, la mère protectrice, le flic opiniâtre, le journaliste rapace... C'est ce groupuscule qui fera que, selon les témoignages, Régis Savoie (c'est le nom du tueur) sera sympathique, cruel, désespéré... Au-delà de l'astuce des huit caméras subjectives, il y a les tripes de Robert Morin : une volonté de filmer contre toute attente, contre toute contraite. Tournage en vingt-cinq jours, budget de 1,4 million de dollars canadiens (soit moitié moins que le budget moyen d'un film québecois), dialogues écrits en joual - argots anglais et français mélangés... On n'est pas loin des OVNI (Œuvres Violentes Non Identifiées) qu'on s'est pris en pleine poire il y a peu : **C'est Arrivé près de chez vous, Reservoir Dogs**. Par conséquent, vous aurez compris que **Requiem pour un Beau sans Coeur** est un film jubilatoire parce que sans concessions, sans barrières, au pedigree certain, celui d'une province (le Québec) qui, si elle n'affole pas encore les masses, a des années-lumière d'avance sur le fameux "renouveau cinématographique" (dans les milieux autorisés, ça se dit "exception culturelle"). Le public avait encore raté le coche il y a un an avec **Léolo** de Jean-Claude Lauzon. Il serait peut-être temps de rattraper le coup avec ce **Requiem** totalement différent du précédent, mais tout aussi décoiffant.

■ **Christophe CARRIERE** ■

Action Gitanes/Théâtre du Temple présentent Gildor Roy dans une production **Lux Films/Coop Vidéo de Montréal** ***REQUIEM POUR UN BEAU SANS COEUR*** (Québec - 1992) avec Jean-Guy Bouchard - Klimbo - Stéphan Côté - Sabrina Boudot **photographie** de James Gray **musique** de Jean Corriveau **produit par** Nicole Robert & Lorraine Dufour **écrit et réalisé par** Robert Morin

10 décembre 1993 **1 h 32**

le bon fils

Les scénaristes ne savent vraiment plus quoi inventer pour dynamiser un genre, le thriller, qui semble atteindre ici le point de non-retour. Alors que l'enfance homicide nourrit actuellement les pages "société" des quotidiens européens et pose un problème insoluble (peut-on être coupable de meurtre avec préméditation à 13 ans ?) sur lequel psychiatres, juges et quidams débattent gravement à l'occasion, le réalisateur Joseph Reuben suit sans ciller une intrigue à ce point manichéenne que son film parvient à légitimer le meurtre d'une mère sur la personne de son fils. Idem dans le pourtant sympa **Piège en Eaux Troubles** où un père et son fils règlent une querelle à coups de pruneaux dans le ventre. Mais bordel, arrêtez un peu vos conneries de fascistes moralement saufs ! Depuis quand peut-on légitimer, et même par l'intermédiaire de la fiction, de tels crimes ?



■ *Macaulay Culkin* ■

Au-delà de ce final dégueulasse (ou à mourir de rire suivant le degré de cynisme), **Le Bon Fils** reste un très mauvais film au scénario improbable : le jeune Mark (Elijah Wood), dont la mère vient de décéder, passe des vacances chez son oncle et trouve dans son cousin Henry (Macaulay Culkin) un compagnon de jeu capable d'apaiser sa douleur. Mais Henry, le bon fils annoncé par le titre, entraîne progressivement Mark sur le terrain de la perversité, du sadisme et du jeu dangereux. Je vise le chat, je tue le chien, je provoque un accident de la route, je noie le bébé, ma mère commence à me gonfler... Le tout filmé avec comme seul recul la distance qui sépare les acteurs de la grue où Joseph Ruben plante régulièrement sa caméra, avec comme seul angle la volonté d'être le premier à traiter du cas d'un gosse psychopathe. La belle jambe... Idée géniale pour crétins hollywoodiens désireux d'exploiter le filon (car **Le Bon Fils** est un succès aux States) : un remake couche-culotte de **Basic Instinct** avec meurtre au biberon et parties de touche-pipi dans des parcs molletonés !

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

20th Century Fox n'a pas honte de présenter une grosse daube avec Macaulay Culkin & Elijah Wood (pauvres gamins) ***LE BON FILS (THE GOOD SON*** - USA - 1993) avec Wendy Crewson - David Morse - David Hugh Kelly **photographie** de John Lindley **musique** de Elmer Bernstein **scénario** de Ian McEwan **produit par** Anne Mary Page & Joseph Ruben **réalisé par** Joseph Ruben

19 janvier 1994 **1 h 27**

piège en eaux troubles

Si son scénario n'était à ce point ridicule, invraisemblable et (re)cousu de fil blanc, **Piège en Eaux Troubles** pourrait passer pour une honnête démonstration d'efficacité, de savoir-faire en matière de polar. Mais, justement, le script prend l'eau de tous les côtés, surtout lorsqu'il révèle l'identité du tueur, serial-killer aux motivations brumeuses. Celui-ci s'attaque prioritairement à de belles jeunes femmes et balance les cadavres dans le fleuve. La justice se satisfait d'un bouc-émissaire et classe l'enquête. Tom Hardy (Bruce Willis), dont le père chef de la police de Pittsburgh est trucidé par l'assassin au terme d'une poursuite automobile, ne croit pas du tout à cette conclusion officielle. Selon lui, le tueur est un flic, supposition qui lui vaut l'inimitié de ses collègues, attitude aggravée par le suicide de son partenaire accusé de brutalités. Deux ans après les tragiques événements, Hardy patrouille pour le compte de la brigade fluviale. Le psycho-killer se réveille, jetant à nouveau les macchabées à la baille, et tentant, avec succès, de porter les accusations sur Hardy...
Bruce Willis semble croire à son personnage, celui d'un looser, furieusement individualiste, alcoolo, amoureux de sa nouvelle partenaire. Mais, placé au centre d'une intrigue à tiroirs qui tente vaguement l'union forcée du **Silence des Agneaux** et de **L'Arme Fatale**, sa conviction s'étiole au fil d'un récit qui se précipite sur les ficelles les plus grossières. Alertement mené, pourvu de quelques séquences puissantes (dont une poursuite digne des **Blues Brothers**), **Piège en Eaux Troubles** échappe cependant à l'écueil susceptible de l'envoyer pour de bon par le fond : l'ennui. Pas bon, mais pas soporifique.

■ Cyrille GIRAUD ■

Columbia/Tri-Star présente Bruce Willis dans une production **Columbia** *PIEGE EN EAUX TROUBLES (STRIKING DISTANCE* - USA - 1993) avec Sarah Jessica Parker - Dennis Farina - Tom Sizemore - Brion James - John Mahoney **photographie de** Mac Ahlberg **musique de** Brad Fiedel **scénario de** Rowdy Herrington & Martin Kaplan **produit par** Arnon Milchan - Tony Thomopoulos - Hunt Lowry **réalisé par** Rowdy Herrington

12 janvier 1994 **1 h 41**



■ *Bruce Willis* ■

menace II society

Deux ans après l'explosion du cinéma black américain, on commençait à se dire qu'on s'était quelque peu fait avoir. Depuis les **Boyz'n the Hood**, **New Jack City** et autre **Jungle Fever**, plus grand chose d'intéressant à se mettre sous la dent. Spike Lee sombre dans le militantisme forcené. John Singleton devient le réalisateur attitré de la famille Jackson puisqu'il a réalisé un clip pour Michael et une bluette avec Janet, **Poetic Justice** (un énorme bide aux USA). Ice Cube et Ice T jouent les méchants dans des polars généralement dirigés par des Blancs. Bref, la nouvelle vague black dont on espérait tant part en eau de boudin. Dernier petit espoir auquel se raccrocher, **Menace II Society**.
Réalisé par des jumeaux de 20 ans surdoués de la caméra, Allen et Albert Hughes, **Menace II Society** est très proche de **Boyz'n the Hood**. On suit le destin de Caine, un jeune Noir qui vit dans le Watts, un autre quartier chaud de Los Angeles. Un sale destin : sa mère est morte d'overdose, son père s'est fait descendre pendant un deal de drogue, il vit chez ses grands-parents, traîne toute la journée avec ses potes et, évidemment, aligne les conneries. Il s'occupe aussi de Ronnie, la copine de Pernell, son mentor emprisonné, et de son gamin Anthony, 6 ans. Cette famille représente son dernier espoir, sa dernière chance d'échapper à une fin toute tracée.
Menace II Society est un film bien plus méchant que celui de Singleton. La violence y est crue, elle fait mal. Les copains de Caine sont des tarés dangereux, notamment l'incroyable O'Dog qui descend des camés pour bouffer leur hamburger. Caine n'a pas l'air de faire tache dans le milieu où il vit. Il est comme eux. Il le sait. Les Hughes arrivent à rendre touchant ce personnage de petite frappe brutale. Le destin de Caine émeut, le public se sent concerné, le message passe. Un message pessimiste puisqu'il dit, en gros, qu'une fois qu'un jeune Black est rentré dans l'engrenage infernal de la violence des rues, il n'a aucun moyen de s'en sortir. Triste, mais sans doute vrai. On ne sait pas encore ce que les Hughes feront par la suite, mais une chose est sûre : avec **Menace II Society**, ils ont posé une des plus belles et des plus solides pierres dans l'édifice du cinéma black américain. Espérons que le triomphe remporté par le film outre-Atlantique (30 millions de dollars de recettes pour un budget d'à peine 3 briques) va permettre de faire redémarrer la construction.

■ Didier ALLOUCH ■



■ *Tyrin Turner & Jullian Roy Doster* ■

UGC & ARP présentent Tyrin Turner & Jada Pinkett dans une production **New Line Cinema** *MENACE II SOCIETY* (USA - 1993) avec Larenz Tate - Arnold Johnson - Bill Duke - Samuel L. Jackson **photographie de** Liza Rinzler **musique de** QD III **scénario de** Tyger Williams **produit par** Darin Scott **réalisé par** Allen & Albert Hughes

5 janvier 1994 **1 h 36**

PRESSE *zapping*

Les critiques de cinéma sont drôles. Des fois, ils ne le savent même pas. Aujourd'hui, ils ont vu *Chasse à l'Homme*...

Dans la presse, il y a ceux qui pensent que Van Damme est nul et qui le disent, et ceux qui pensent que Van Damme est nul mais qui en vendent. Dans la presse encore, il y a ceux qui pensent que John Woo est un génie et qui ont vu ses films, et ceux qui pensent que John Woo est un génie et qui l'ont lu quelque part. Dans la presse enfin, il y a ceux qui pensent que **Chasse à l'Homme** est un film méritant un minimum d'attention, et ceux qui ont justement un peu de mal à penser, de façon générale. C'est à cette dernière catégorie que nous dédions cette nouvelle rubrique qui ne vous apprendra absolument rien sur **Chasse à l'Homme**.

les neurones au ralenti

Comme souvent lorsqu'on n'a rien à dire, on commence par conclure. PARIS MATCH est très fort dans ce domaine : "***Chasse à l'Homme****, de John Woo. La nullité absolue*". Wouah, le poids des mots, dis donc (dommage, manque le choc de la photo) ! Suivent quelques lignes, dont celles-ci : "*Quand ils sont tous morts* (les méchants), *le film est fini. Ouf ! Plus bête, tu meurs. A côté de ces "vandammeries" débiles, Rambo, c'est du Shakespeare*". Rambo/Shakespeare, ou les références ultimes de PARIS MATCH.

Dans le même genre, à TELE POCHE, on aime plutôt bien **Chasse à l'Homme**, "*un vrai film d'action, mais qui ne flatte pas un gramme de notre intelligence*" ! En fait, l'intelligence, à TELE POCHE, elle ne traîne pas dans les locaux, elle ne fait pas d'heures sup'. Quelques "grammes" suffisent à peine au critique de service pour remarquer que "*les images sont ponctuées de ralentis à la moindre castagne (toutes les deux minutes et quart)*". Quand LES CAHIERS DU CINEMA ou LE CINEPHAGE dissèquent plan par plan le travail de John Woo, d'autres remarquent donc qu'il y a des "*ralentis toutes les deux minutes*" ("*et quart*", je sais). Mais TELE POCHE n'est pas le seul à avoir fait cette stupéfiante découverte.

Ainsi, LE FIGARO, sous un titre qui laisse pantois ("*Van Damme, ses muscles, son âme*") avoue que "***Chasse à l'Homme*** *a le mérite d'être astucieusement tourné par John Woo avec souvent des effets de ralentis imperceptibles qui ont la vertu de mettre en valeur les acrobaties du héros tout en tendant le suspense*". Imperceptibles, les ralentis de John Woo ? Ou alors indiscutable, le gros roupillon piqué pendant la projection de presse ?

A TELE-LOISIRS, "*le gonflement des pectoraux de Monsieur Muscles, filmé au ralenti, peut rentrer dans la catégorie "effets très spéciaux*". Pas terrible, mais je n'ai jamais dit que tous les critiques de cinéma étaient des rigolos.

Celui du CANARD ENCHAINE, dans l'espace étroit qu'on lui octroie, s'en tire comme d'habitude avec les honneurs : "*John Woo, Jean-Claude Van Damme : action, cascades et effets spéciaux garantis. Pif paf boom : dès la première image, on connaît la dernière*". Salaud, mais imparable !



Van Damme, "*notre jeune ami belge body-buildé*"..

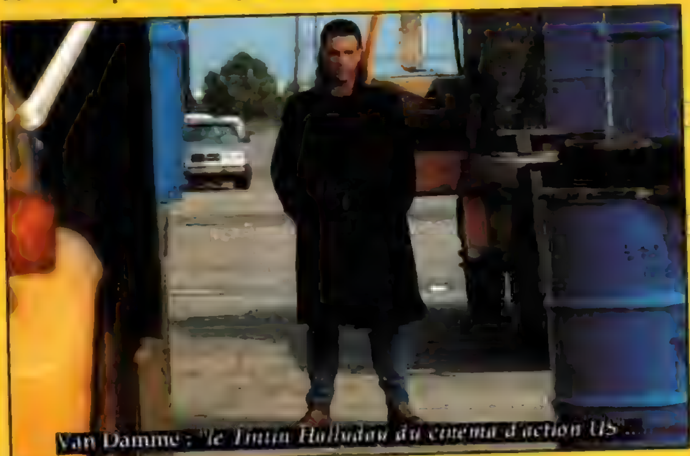
la cible humaine

Depuis ses dernières apparitions TV catastrophiques ("*J'ai une grosse bite... Rôôôô...*"), Jean-Claude Van Damme est devenu un bon sujet de plaisanterie, supplantant Stallone et Schwarzenegger qui eux aussi ont connu, et connaissent encore, la condescendance du gratte-papier à l'égard du musclé à succès. TELERAMA, qui déteste le film au point de lui attribuer un Ulysse hargneux, clot son brouillon dans un style qui peut surprendre : "*A l'actif du film : les muscles de Jean-Claude. Ce qui, admettons-le, n'est pas tout à fait rien*". Traduction : non seulement j'en n'ai rien à battre de Jean-Claude (puisque je le tutoie), mais en plus il me fait bien marrer avec son débardeur.

A GLAMOUR aussi on exprime sa sympathie au francophone : "***Chasse à l'Homme****, le premier film hollywoodien de John Woo de Hong Kong, avec Jean-Claude Van Damme de Bruxelles : la rencontre donne du poil de la bête (qu'il s'est laissé pousser au menton) à notre jeune ami belge body-buildé qui tape vite et fort en cascades maousses*". A défaut d'être un acteur, Van Damme est "*notre jeune ami belge*". Ils sont sympas à GLAMOUR, ah si ils sont sympas...

Le papier de PHOSPHORE aborde **Chasse à l'Homme** sous l'angle des musclés et de leur charisme. Stallone, bla bla, Schwarzenegger, bla, bla, "*or voici qu'arrive sur le marché de la force physique, un nouveau balèze. Il s'appelle Jean-Claude Van Damme*". Juste précision pour ceux qui n'auraient pas vu les dix films précédents de Van Damme. "*Il n'a pas de présence, pas de regard, pas même le charme voyou de ses prédécesseurs castagneurs*". Plutôt bon signe lorsqu'on sait que le critique cité bafouillait à peu près la même chose sur Sly et Scwharzie du temps où il officiait à TELERAMA.

Seul dans son coin LE FIGARO MAGAZINE ose lâcher qu'il a passé un bon moment et montrer un soupçon de respect envers Van Damme : "*Un thriller incisif mené à deux cents à l'heure par un Jean-Claude Van Damme au meilleur de sa musculature*" ! L'envergure de l'acteur Van Damme dans la presse, c'est vraiment au plus le tour de son biceps !



Van Damme : "*le Johnny Hallyday du cinéma d'action US*"..

Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !

■ Pendant le tournage de **Maman, j'ai encore raté l'Avion**, Macaulay Culkin a passé deux semaines logé gratuitement dans le palace de New York où se situe le film. Jusque là, rien à dire vu la pub que le film a fait à l'établissement. Moins normal, le petit Mac et sa famille ont coûté à la production 23.000 dollars (environ 140.000 francs) en room service. Pas étonnant puisque toute la famille du petit Mac (frères, sœurs, cousins, tontons, tatas et toute la smala) a débarqué dans l'hôtel et s'est servie dans le mini-bar. Il paraît même que le père vidait tous les soirs le mini-bar et ramenait les bouteilles d'alcool chez lui. Une charmante famille qui pèse de plus en plus dans la carrière du petit Mac puisqu'il vient de se faire virer du tournage de **Richie Rich** à cause de son père : il s'engueulait avec tous les réalisateurs pressentis par *Warner*. C'est Elijah Wood, le partenaire de Macaulay dans **Le Bon Fils**, qui a récupéré le rôle. L'histoire ne dit pas si Elijah a récupéré également le faramineux cachet de 8 millions de dollars promis à Culkin ■

■ Savez-vous pourquoi Bruce Willis a exigé que la fin de **Piège en Eaux Troubles**, son nouveau film, soit retournée (coût : 750.000 dollars) ? Parce que le dénouement n'était pas convaincant ? A cause de problèmes techniques ? Parce qu'il n'était pas satisfait de sa performance ? Pas du tout. En fait, la prothèse capillaire (sa moumoute quoi) qu'il porte pendant la dernière scène du film lui donnait l'impression, je le cite, *"d'avoir une belette morte sur la tête"*. Chochotte, va ! ■

■ Bruce Willis toujours : il aura un tout petit rôle dans le nouveau Rob Reiner, **North**. Un travail de quelques jours qui va lui rapporter la bagatelle d'un millions de dollars. Ce n'est pas pour autant qu'il a accepté de se prêter aux essayages de costumes. La production a donc été obligée d'embaucher une doublure et Bruce a assisté aux essayages confortablement installé dans un fauteuil ■

■ Depuis qu'un journal à scandale a publié une histoire complètement inventée comme quoi un groupe de néo-nazis aurait mis un contrat de 100.000 dollars sur sa tête, Clint Eastwood reçoit des coups de fils très menaçants. Des menaces prises très au sérieux par l'acteur puisqu'il ne sort plus sans son pistolet à la ceinture. Déconne pas Harry, on a encore besoin de toi ■

■ Mauvaise nuit pour Wesley Snipes. Il a provoqué un accident, s'est enfui et s'est fait arrêter complètement pété avec un 22 à la ceinture. Ce matin-là, c'est du fond de sa cellule qu'il l'a vu, le soleil levant ! ■

■ Depuis que la roue tourne de nouveau dans le bon sens pour lui, Stallone est devenu complètement mégalo. Il pose à poil en Penseur pour la couverture de *Vanity Fair* (je peux vous garantir que les photos intérieures valent aussi leur pesant de cacahuètes). Et le décor de sa villa à Beverly Hills est composé uniquement de photos grandeur nature de lui. Dans le jardin, une statue en bronze de Sly... nu. Dis, maman, ils sont tous aussi graves les acteurs ? (*Choumchoum, laisse ta mère tranquille. Signé Zébulon*) ■

■ *"Ils font vraiment une suite ? Beurk !"* C'est ainsi que Wynona Ryder a répondu à un journaliste qui lui demandait si elle serait dans **The Van Helsing Chronicles**, la suite du **Dracula** de Coppola. Elle en a aussi profité pour balancer ce qu'elle pensait du film : *"Un espèce de truc chaotique où tout le monde se court après avec des crocs"*. Le pire c'est qu'on est presque tous d'accord avec elle ■

■ Grandeur et décadence pour le pauvre Michael Jackson. Il devait être l'interprète de la chanson générique des **Valeurs de la Famille Addams**. Mais vu ses récents problèmes, la production lui a préféré le loverman Shaba Ranks. En plus, il se prend une vanne monstrueuse dans le film. Un gamin voit sa photo sur un mur et se met à hurler de terreur. D'autre part, la préparation de **Midknight**, le film qu'il devait tourner pour *Tri-Star*, est stoppée. Officiellement, à cause de la disparition d'un technicien, officieusement, on sait pourquoi. (*"We are the world, we fuck the children", non ?*) ■

■ *Air France* est très mal en ce moment. Plus de 5 milliards de déficit et une image de marque au plus bas. Cette news ne va pas arranger leurs affaires. Pour transporter les invités du Festival du Film Français de Sarasota (vous savez, cette espèce de petite sauterie réservée à quelques happy fews qui n'intéresse personne, ne fait aucun bien au cinéma français puisque n'y sont présentés que des films à succès et qui coûte la peau des fesses), il semblait logique que la compagnie française soit désignée d'office. Le problème, c'est que celle-ci a demandé 4,5 millions de francs aux organisateurs. Tandis que la compagnie irlandaise *Air Lingus* n'a demandé "que" 1,5 million et a remporté le marché. Peut-être qu'*Air France* a l'intention de se refaire sur un éventuel Festival du Film Irlandais ? ■

■ Dans le genre "Faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais", Edward James Olmos (**Sans Rémission**) a frappé fort. Après les émeutes de Los Angeles, il était apparu comme un exemple, nettoyant les rues, appelant au calme et prêchant pour le désarmement des citoyens. N'empêche que dès qu'il a reçu des menaces téléphoniques d'un gang, il s'est empressé d'aller acheter un flingue. Parler, c'est bien. Donner l'exemple, c'est sans doute plus dur ■

■ **Aladdin** va devenir le premier film à dépasser aussi rapidement la barre du milliard de dollars de recettes uniquement aux USA (250 millions dans les salles et plus de 750 entre la vidéo et les droits dérivés). Performance sans doute réussie grâce au numéro incroyable de Robin Williams en génie génial. Williams, lui, a fait ce film pour faire plaisir à ses gamins. Il n'a donc demandé que le tarif syndical au producteur (environ 450 dollars par jour) pour être la voix du génie. Après le triomphe remporté par le film, les studios *Disney*, reconnaissants, lui ont tout simplement offert un Picasso. C'est vraiment de plus en plus difficile de rester un chic type à Hollywood ! ■

■ Renny Harlin est-il le nouveau Roger Corman ? On se souvient qu'à l'époque des émeutes de Los Angeles, Corman avait envoyé des équipes tourner des plans destinés à être insérés dans ses productions. Et bien, Harlin utilise à peu près la même méthode. Il a loué un hélicoptère pour survoler les récents incendies californiens caméra au poing. Quand on sait que l'un de ses projets s'intitule **The Day the Earth Caught Fire** (le jour où la Terre s'enflamma), on peut raisonnablement se demander si on n'y trouvera pas quelques-unes des images filmées ce jour-là du haut de son hélico ■

■ John CHOUMCHOUM ■





Iô pô comprrris

Parfois, les bonnes intentions sont instantanément annihilées par la méconnaissance du sujet. *"Un solide et classique film d'action (dans la lignée de Kickboxer)"* ! Quand l'enthousiasme du critique de TELE STAR se perd dans la parenthèse de la mort. Brrrr....

Chez FEMME PRATIQUE (j'en conclus que c'est un magazine pratique pour les femmes), la rédactrice de la rubrique cinéma sait écrire, c'est sûr : *"Le tandem Van Damme/ Woo a bien mérité d'un public féru de combats de choc et d'affrontements spectaculaires. Aux autres d'espérer que le ciel les préserve d'une culture qui pour s'exprimer, réclame l'adjuvent d'une sauvagerie régressive"*. Bon, j'ai rien compris, alors j'ai cherché dans le dictionnaire : adjuvant, ça prend un "a" !

Ils ont tartiné sur John Woo comme aucun quotidien ne l'a fait. Ce sont des hommes de goût, à LIBERATION, ils adorent le cinéaste chinois. Seulement, au sein d'un article pourtant sensé sur **Chasse à l'Homme**, un paragraphe extraterrestre vient clouer sur place le lecteur attentif. Je le reproduis tel quel, à la virgule près :

"Le principe : Van Damme, le Tintin Halliday du cinéma d'action US caucasien à large spectre d'influence, mobilise le réalisateur John Woo, à la réputation de rhéteur kata-tonique genre : le **Samouraï** *revu* **Opération Dragon** *au* **Brazil** *inclusion* **Tron** *revisité* **The Gettaway** *sous la houlette de Sergio Scorsese..."* Soit la plume intello-branchos du "culturel" de LIBE me dépasse, soit ça ne fume pas que des Gauldos dans les locaux !

A l'inverse, TELE CINE REVUE donne dans l'accessible pour un lectorat pas contrariant. Il gagne haut la main la Palme du plus beau résumé de **Chasse à l'Homme** : *"Un jeu sans lot de consolation pour la star numéro un du film d'action : 10.000 dollars ou la mort"*. La mort, ce n'est peut-être pas un lot de consolation, ok, mais 10.000 dollars, merde, je suis preneur !

■ **Zébulon** ■

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS







MAD MOVIES

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Le Jour des Morts-Vivants, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Aux Frontières de l'Aube, Maniac Cop, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Dossier Carpenter.
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Abyss, les héros du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les Super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit.
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Re-Animator 2.
64 Freddy, Basket Case II, Cabal, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, Maniac Cop 2.
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), Hardware, Lucio Fulci.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, T2 : James Cameron, Freddy VI, Hook.
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6.
76 Le Festin Nu, Hook, Star Trek VI.
77 Alien 3, Universal soldier, Batman le Retour.
78 Batman le Retour, Alien 3 (effets spéciaux), La Nuit déchirée
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King.
84 Jurassik Parc, entretien George Romero et Dick Smith.
85 Numéro "Spécial Dinosaures" (parution Septembre).

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Jour des Morts-Vivants.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Entretien Lucio Fulci, J. Chan, Running Man.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III, Traci Lords.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, dossier Polar, Phantasm 2, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, entr. J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24. Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II, Full Contact.
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans de cinéma).
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Les Tortues Ninja, Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2. Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Black is Beautiful (4ème partie).
38 L'Arme Fatale 3, entretien Stallone, Batman 2. Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, Van Damme (Hard Target), Steven Seagal, action...
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant.
44 Cliffhanger, Chute Libre, Action Men (dossier).
45 Robocop 3, John Woo, Last Action Hero, Dragon.
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero.





ZE CRAIGNOS MONSTERS
(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 93 : 200 F. →

Je commande ZE CRAIGNOS MONSTERS en cochant la case (réglement joint) ☐

BON DE COMMANDE

MAD MOVIES

26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38
39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51
52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63
64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75
76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 ☐ ☐

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9
11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22
23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34
35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ____________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

rayon inédits



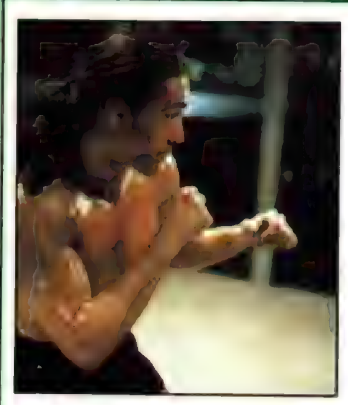
▲ *Kris Kristofferson dans* ***La Faille*** ▲

Des acteurs ? Jeff Fahey - Robert Mitchum - Cynthia Rothrock - Brian Dennehy - Bo Derek - Jeff Speakman - Brigitte Nielsen - Louis Gossett Jr.

Des réalisateurs ? Andrew Lane - Bobby Roth - Albert Magnoli - Bradford May - John Korty - Luis Llosa

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact* ou quand le petit écran complète positivement le grand



▲ *Michael Bernardo dans Shootfighter* ▲

shootfighter

Nouvelle appellation du kickboxing, le shootfigther est une discipline martiale dont les règles semblent avoir été dictées par Van Damme. A part le nom, c'est la routine qui décroche la ceinture noire dans cette série B foulant les rings sanglants de **Bloodsport** et **Kickboxer**. Tradition oblige, nous avons un affreux champion, Teng, organisateur de combats dont les vaincus des deux dernières finales ont fini raide morts. Toujours à l'affût de nouveaux lutteurs, il convainc Nick et Ruben, moyennant finance, de se jeter dans l'arène. Mais ce n'est là qu'une adroite stratégie pour piéger l'impassible Shingo, l'instructeur des deux recrues, son vieil ennemi...

Bourré de ténors de la castagne, de vrais champions d'arts martiaux, **Shootfighter** verse dans le service minimal. Nettement inférieur aux fleurons du genre (**Jusqu'à la Mort**, **American Samouraï**, **Best of the Best 2**), il offre un large panel de balèzes cogneurs, de coups très sonores, des effets de montage empruntés aux premiers Van Damme, un affrontement final entre le sadisme et la sagesse personnifiée par Bolo Yeung, un colosse jusque là voué aux rôles d'hommes de main écraseurs de vertèbres.

Fox Vidéo et **PFC** présentent *SHOOTFIGHTER (SHOOTFIGTHER : FIGHT TO THE DEATH* - USA - 1991) avec Michael Bernardo - Bolo Yeung - William Zabka - Martin Kove - Maryam d'Abo - John Barrett **réalisé par** Pat Alan

la loi de chicago

Avec Treat Williams dans les vestons d'Alan Masters, avocat de la pègre du sud de Chicago et assassin de sa femme, laquelle, régulièrement battue, venait de demander le divorce. Avec Brian Dennehy dans le rôle du sergent Jack Reed, un flic coriace, incorruptible, qui va, contre les intimidations et les pressions, traîner Masters devant les tribunaux.

De la bonne ouvrage. Ce téléfilm, académique mais poignant, repose essentiellement sur la confrontation Williams/Dennehy, tout deux à contre-emploi, une sorte de face à face, de joute intellectuelle qui n'est pas sans évoquer les meilleurs épisodes de ***Colombo***. Au-delà de cette rencontre explosive, il y a aussi la description minutieuse de la corruption policière, du petit cercle d'intimes composé de truands et de notables, du silence imposé à leurs épouses, aussi oisives et futiles que les concubines de **Veuve... mais pas trop** ! Intelligemment construit sur une succession de flashes-back surtout dans sa première moitié, **La Loi de Chicago** est de ces films qui honorent la télévision américaine.

Fox Vidéo & PFC présentent *LA LOI DE CHICAGO (SHATTERED PROMISES* - USA - 1992) avec Brian Dennehy - Treat Williams - Embeth Davidtz **réalisé par** John Korty

désir de femme

Le temps d'un film, Bo Derek (38 ans et liftée) abandonne son mari John avec qui elle avait tourné tant de beaux films (**Bolero, Tarzan, Amour Fantôme**). Très mauvaise comédienne au visage inexpressif, Bo marche aujourd'hui sur les traces de Sharon **Basic Instinct** Stone et de **Body** Madonna. Elle incarne donc Christina, riche oisive, dévoreuse d'hommes accusant Jack Lynch, le skipper de son yacht, de viol et du meurtre d'un des jumeaux Ashby, héritiers d'une famille roulant sur l'or. Lynch, jusque là amant de la belle, s'insurge contre ce qui se révèlera être un ingénieux coup monté.

Réalisé par Robert Ginty, ex-justicier de série Z après le succès du **Droit de Tuer**, ce **Désir de Femme** aux intentions hitchcockiennes refroidira illico ceux qui attendaient un torride thriller cochon. Les fesses de Madame Derek ayant été vues et revues, son charme rivalisant de froideur avec un iceberg, l'érectomètre bande mou. Les astuces du script et de l'enquête étant laborieusement amenées, il ne reste plus qu'à suivre les pérégrinations de Robert Mitchum en avocat, fréquentant ce **Désir de Femme** avec une majestueuse indifférence.

CIC et **JDR Vidéo** présentent *DESIR DE FEMME (WOMAN OF DESIRE* - USA/Afrique du Sud - 1992) avec Jeff Fahey - Bo Derek - Robert Mitchum - Steven Bauer **réalisé par** Robert Ginty

la faille

Produit pour la télévision par *Amblin*, la maison de production de Steven Spielberg, cette **Faille** ne restera pas dans les annales du cinéma catastrophe. Dans l'Utah, un séisme engloutit littéralement un immeuble de huit étages, locataires y compris, plongés à quelques centaines de mètres sous terre. Les secours s'organisent, ultra sophistiqués, mais ce sont les bonnes vieilles méthodes de Stan Mather, épaulé par ses deux fils, qui permettront d'évacuer un maximum de survivants avant que l'eau n'envahisse les lieux...

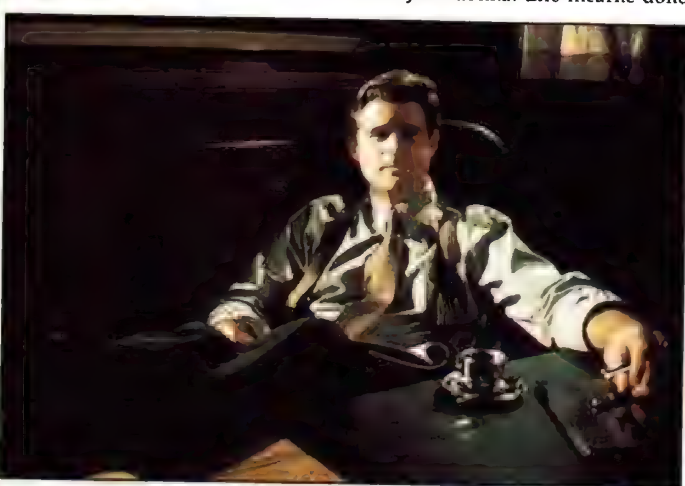
La tension dramatique n'étant pas celle de **L'Aventure du Poséidon**, ou même de **Tremblement de Terre**, **La Faille** se déroule très mollement au milieu des gravats. C'est cheap et on sent bien que le report du projet du cinéma à la télévision a considérablement rogné sur l'enveloppe budgétaire. Malgré tout bien documenté en matière de secourisme, **La Faille** se charge de plus d'une réconciliation père-fils dont on se serait bien passé.

CIC Vidéo présente *LA FAILLE (TROUBLE SHOOTERS TRAPPED BENEATH THE EARTH* - USA - 1992) avec Kris Kristofferson - David Newsom - Leigh J. McCloskey - Frank McRae **réalisé par** Bradford May

quake, ondes de choc

Voilà donc ce que Roger Corman commandita après le tremblement de terre de San Francisco en 1990. Fâcheux pour la faille de San Andreas. Des bandes d'actualité, quelques furtives maquettes pas vraiment convaincantes, du plâtre qui tombe du plafond, quelques tas de gravats dans une rue... Faute de dollars, le réalisateur saborde l'aspect film catastrophe de son **Quake** pour s'enfermer le plus souvent dans un petit appartement salement abimé. Là, façon **L'Obsédé** de William Wyler, un photographe timbré, Lyle, séquestre sa voisine, Jenny, superbe avocate que vient de planter son petit ami. Obnubilé par la belle, le fou se plie en quatre pour susciter son intérêt... Quelques flashes rappellent les dégâts du tremblement de terre, artificiellement greffé à une histoire de kidnapping bien connue. Si le huis clos fonctionne mieux que la description des caprices de l'écorce terrestre, **Quake** demeure bien conventionnel, bien prévisible. Au dernier moment, le récit manque de basculer dans l'amoral mais, prudemment, revient se placer sur les rails du bien-pensant.

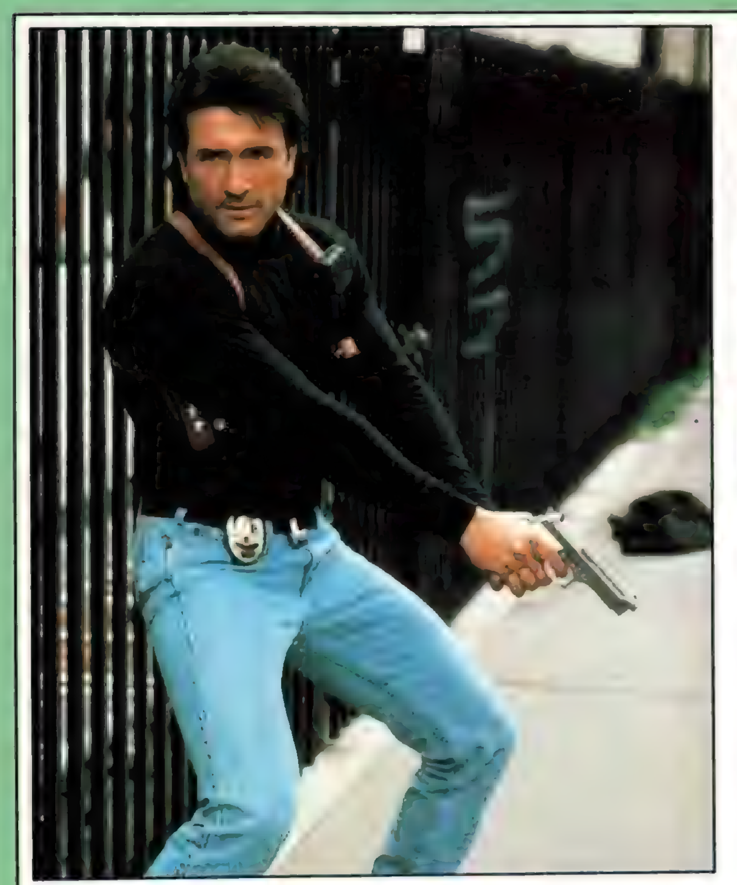
Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente *QUAKE* (USA - 1992) avec Steve Railsback - Erika Anderson - Eb Lottimer - Dick Miller **réalisé par** Louis Morneau



▲ *Treat Williams dans La Loi de Chicago* ▲



▲ *Jeff Fahey & Robert Mitchum dans* ***Désir de Femme*** ▲



▲ *Jeff Speakman dans Sur la Défensive* ▲

sur la défensive

Deuxième aventure cinéma pour Jeff Speakman (**L'Arme Parfaite**) sous la houlette d'Albert Magnoli (**Purple Rain**). Meilleur comédien que Van Damme, meilleur combattant aussi, Speakman incarne un ex-flic, Jake Barett, retiré du business après la mort d'une fillette prise en otage par un forcené. Culpabilisant, il troque son insigne contre les clefs à molette d'un aimable garagiste. Contacté pour retrouver un adolescent disparu à la suite d'un carnage, il déboule en plein milieu d'un début de guerre entre deux gangs, les Blacks et les Latinos, amorce de conflit provoquée par Franklin et sa bande de patibulaires, lesquels braqueurs de banques auraient tout bénéfice de la reprise des hostilités...
Film à problèmes (une bonne partie du métrage a été retournée sans, pour autant, satisfaire son producteur), au script incohérent, **Sur la Défensive** se laisse néanmoins voir sans ennui. Il enfile bastons, gunfights, passages à tabac comme des perles selon la méthode très éprouvée de l'accumulation. Et ça marche. Spectacle assuré, mais inutile de chercher dans **Sur la Défensive** une réponse quelconque à la pacification des quartiers chauds de Los Angeles.

Delta Vidéo présente ***SUR LA DEFENSIVE*** (***STREET KNIGHT*** - USA - 1992) avec Jeff Speakman - Christopher Neame - Lewis Van Bergen - Jennifer Gatti **réalisé par** Albert Magnoli

machinations

Touche pas à ma famille, à mon foyer, à mon "american way of life". A l'image de **Liaison Fatale**, **Fenêtre sur Pacifique** et autre **JF Partagerait Appartement**, **Machinations** s'attache à décrire l'invasion d'une famille aisée de Californie, les Sullivan, par un couple de psychopathes échappés de l'asile. Prétextant les liens du sang et de lointains souvenirs remontant au camp de vacances, Harry s'immisce lentement mais sûrement dans l'existence de Kate et Richard, allant même jusqu'à imaginer un plan machiavélique pour piquer leur identité, et leur fils. Evidemment, le violent désir des intrus de s'insérer dans la société et d'atteindre le confort matériel se heurtera à une forte résistance de leurs victimes.
"Méfiez-vous des gens que vous hébergez, attention que ceux-ci ne s'incrustent pas, ne vous piquent pas votre voiture et ne se glissent pas sous vos draps". Le discours de **Machinations** est hautement sécuritaire, protectionniste, un tantinet réactionnaire même. Il prône le repli sur soi, l'égoïsme. Le portrait des squatteurs (maladivement jaloux et drogués) n'étant pas vraiment nuancé dans le trait, **Machinations** peut convaincre les peureux de la conjoncture actuelle. Question suspense, le film remplit honorablement son contrat.

Fox Vidéo et PFC présentent ***MACHINATIONS*** (***DISTANT COUSINS*** - USA - 1992) avec David Keith - Mel Harris - William Katt - Marg Helgenberger - Cyndi Pass **réalisé par** Andrew Lane



▲ *Marg Helgenberger dans **Machinations*** ▲



▲ *John Miller dans **Honor & Glory*** ▲

honor & glory

"Tu vois, mon gars, il y a deux voies dans la vie : la bonne et la mauvaise" dixit le vieux manager de boxe à son poulain brièvement de retour au bercail après quelques années d'absence. Cette réplique donne une idée du niveau de **Honor & Glory**, un mauvais polar d'arts martiaux dont la prétendue vedette (Cynthia Rothrock dans le rôle de l'agent du FBI Tracy Pride) n'apparaît pas plus de vingt minutes à l'écran. En fait, elle partage l'affiche avec sa sœurette, journaliste et, elle aussi, rude combattante. Les deux femmes, plus un garde du corps récalcitrant, font cause commune contre Jason Slade, vilain président de la Banque Internationale (un clone de Jacques Attali ?), désireux de dominer le monde et de vendre l'arme atomique au Moyen-Orient. Evidemment, comme le moindre des protagonistes de cet **Honor & Glory**, le sieur Slade est un karatéka émérite.
Un scénario décousu, une réalisation navrante de maladresse, des dialogues qui tuent, du manichéisme à en revendre... Exception faite de quelques porteurs de kimono, satisfaits d'assister à de longues et très démonstratives séances d'entraînement, personne ne trouvera son compte à la vision de ce nanar.

Fox Vidéo & PFC présentent ***HONOR AND GLORY*** (Hong Kong - 1991) avec Donna Jason - John Miller - Cynthia Rothrock - Chuck Jeffreys **réalisé par** Godfrey Hall

interceptor

Un émule catégorie B de **Piège de Cristal**, qui vaut bien **Piège en Haute Mer** et autre **Passager 57**. **Interceptor** se déroule dans un avion cargo de l'US Air Force dont le chargement (deux chasseurs furtifs dotés d'un système de direction en images de synthèse) suscite la convoitise de Phillips, un Arsène Lupin des airs, du genre sadique et méthodique. Mais aussi organisé qu'il soit, il n'a pas prévu la présence à bord du Capitaine Winfield, pilote virtuose. Cet os dans la moulinette lui causera bien des désagréments...
On connaît par cœur la musique, mais le savoir-faire vigoureux de Michael Cohn, un poil complaisant en matière de violence, rachète le passage en revue des conventions réunies. Rien à reprocher au suspense (bien huilé), au héros (bien viril), à la dégaine des vilains (comme sait les sélectionner un John McTiernan dans sa tour de verre), à la véracité des zincs (de jolies maquettes grandeur nature et des stock-shots de l'armée), à l'autorité du commandant (une blonde craquante), au clou final (façon **Top Gun**)... Bien.

CIC Vidéo présente ***INTERCEPTOR*** (USA - 1991) avec Andrew Divoff - Jurgen Prochnow - Elisabeth Morehead - John Cedar **réalisé par** Michael Cohn

shadow force

Des ripoux comme s'il en pleuvait, la presque totalité des forces de police d'une petite bourgade du Kansas, au service officieux du gros bonnet local de la pègre. Ceux qui n'adhèrent pas à cette confrérie, comme le vétéran Al Finch à quelques mois de la retraite, disparaissent dans des circonstances tragiques. Le beau-frère de la victime, Rick Kelly flic à Kansas City, mène l'enquête. Son expérience du Vietnam lui vaut de concocter quelques pièges ingénieux à ses agresseurs...
Bien routinier ce **Shadow Force** (à part deux meurtres assez brutaux), mais suffisamment bien mené pour ne pas ennuyer ses spectateurs. Tout y est, le chef de la police corrompu, la jolie journaliste, le courageux héros, la douzaine d'hommes de main à décaniller, ainsi que des dialogues très fonctionnels, aussi puissamment évocateurs que ceux d'une série télé genre ***Chips***.

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo & Goldvision présentent ***SHADOW FORCE*** (USA - 1991) avec Dirk Benedict - Lise Cutter - Lance LeGault - Jack Elam **réalisé par** Darrell Davenport



▲ *Jurgen Prochnow dans **Interceptor*** ▲

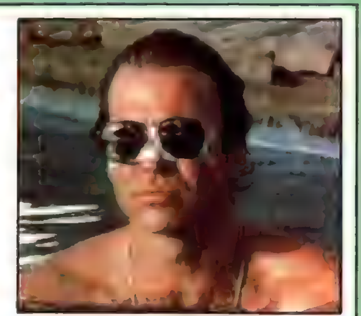


▲ *Corey Haim & Brigitte Nielsen dans **Double 0 Kid*** ▲

séduction aveugle

De la tentation de retrouver le secret de la réussite des films noirs d'antan. Une femme fatale au jeu ambigu, un ex-flic paumé accusé de meurtre, une enquête bien opaque, un magot fabuleux, une action souvent nocturne, une musique jazzy... La totale quoi. Cependant, personne ici n'approchant Bogart, Bacall et John Huston, **Séduction Aveugle** avance à tâtons. Le privé de service se nomme Franck MacKenna, la belle Chandler Strange. L'un, après avoir perdu momentanément la vue, subit les assauts d'un gangster soucieux de mettre la main sur un sac plein de fric, l'autre, au passé louche, a grand mal à se défaire de l'influence de son protecteur, un malfrat de haut vol, impliqué dans l'affaire précédente... Scénariste et réalisateur brouillent intentionnellement les pistes, prennent des chemins de traverse, histoire d'invoquer la magie du **Faucon Maltais** et autres fleurons du genre. Si ce n'est la facilité avec laquelle le metteur en scène use de contre-plongées souvent adroites et fluides et la participation de Ben Gazzara en flic chevronné, ce téléfilm n'atteint qu'une moyenne tout juste honorable.

CIC Vidéo présente SEDUCTION AVEUGLE (BLINDSIDED - USA - 1992) avec Jeff Fahey - Mia Sara - Ben Gazzara - Rudy Ramos **réalisé par** Tom Donnelly



▲ *Jeff Fahey dans **Séduction Aveugle*** ▲

menace sur la ville

Une espèce de **Chute Libre** avant la lettre. Vince Benedetto, bon père de famille et pratiquant, pète un jour les plombs. Se sentant investi d'une mission divine, il s'arme d'un fusil, quitte son foyer et se met à descendre les mafiosi de Chicago, certain de satisfaire ses concitoyens. Mais ce justicier dans la ville perd progressivement les pédales, étrangle une collègue qui l'hébergeait, kidnappe son fils avant que le flic Jim Dela ne l'intercepte...

La solitude du policier qui ne vit que pour son métier, la responsabilité d'une presse qui encourage l'auto-justice... Il y a, dans **Menace sur la Ville**, matière à un thriller complexe, ambigu à la Abel Ferrara. Mais Bobby Roth manque surtout d'audace, de personnalité dans la descente aux enfers de ce brave type, moralement brimé par une famille étroitement liée à la Mafia... Il reste cependant d'excellentes séquences, l'intervention de Jim Dela qui pousse, par ses sarcasmes, un forcené à se suicider, sa rencontre avec une serveuse qui lui demande 100 dollars pour passer la nuit. Pas mal quand même.

TF1 Vidéo présente *MENACE SUR LA VILLE* (*KEEPER OF THE CITY* - USA - 1991) avec Louis Gossett Jr. - Anthony LaPaglia - Peter Coyote - Renée Soutendijk - Tony Todd **réalisé par** Bobby Roth

double 0 kid

Dans la même veine qu'**Espion Junior**, un James Bond adolescent et branché dans la spirale d'un complot visant à saboter un avion bourré de savants écologiques, via un virus informatique. Malgré lui, Lance Elliott, un cinglé du film d'espionnage, affronte donc le machiavélique Cashpot et sa redoutable femme de main, Rhonda...

Aucun risque que ce Lance Elliott, le Double 0 Kid, ne pique sa place à 007, tellement le pastiche vole bas, au ras des clichés qu'il essaie avec une maladresse pathétique de parodier. Il y a bien des gadgets, des poursuites, une tentative d'attentat destinée à déstabiliser la planète, des cascades, une jolie (mini) girl, la grande Brigitte Nielsen dans l'emploi qu'elle tenait déjà dans **Le Flic de Beverly Hills II**, des jeux vidéos cruellement intéractifs... Mais rien ne vient donner une quelconque vigueur à cette comédie d'action indigente.

Zénith Productions présente *DOUBLE 0 KID* (USA - 1991) avec Corey Haim - Wallace Shawn - Brigitte Nielsen - John Rhys-Davies - Karen Black **réalisé par** Duncan McLachlan



▲ *Adam Baldwin dans **Le Sang de l'Amazone*** ▲

le sang de l'amazone

Roger Corman exhume une oeuvre très mineure de Jules Verne et en confie la mise en images à Luis Llosa, réalisateur talentueux de **Sniper**. Qu'extirpe-t-il de cette descente de l'Amazone sur un grand radeau-palace ? Un film d'aventures bien conventionnel, où un chasseur de primes doublé d'un malfrat fait chanter un riche exploitant forestier sur son tumultueux passé. Celui-ci aurait été le bandit DaCosta, condamné à la potence. Il retrouve aujourd'hui le gibier, mais sa fille et son gendre rassemblent in extremis les preuves nécessaires à sa sauvegarde...

Malgré une certaine authenticité dans la reconstitution historique de la fin du siècle dernier, les dollars font cruellement défaut au **Sang de l'Amazone**. Cela bavarde un maximum dans le seul but de meubler, de remplir l'heure trente réglementaire. Des Indiens arrosant généreusement les plaisanciers de flèches, des pirahnas bouffeurs de cheval et un couple de crocodiles viennent heureusement injecter un surplus de fortifiant à cette aventure présente avant tout dans les dialogues.

Antarès Productions présente *LE SANG DE L'AMAZONE* (*800 LEAGUES DOWN THE AMAZON* - USA - 1992) avec Adam Baldwin - Daphne Zuniga - Barry Bostwick - Tom Verica **réalisé par** Luis Llosa



▲ *Anthony LaPaglia dans **Menace sur la Ville*** ▲

Les DRÔLES de DAMES de JOHN STEED

Les fans de ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** ont une double raison de se réjouir : David Fincher, le réalisateur-virtuose d'***Alien 3***, s'apprête à ressusciter les Vengeurs, et, si le casting féminin est encore un mystère, c'est Charles Dance qui endossera les costumes chics de Steed. Quant à la série originale, elle sort en vidéo chez *Emi*, subtil panachage des épisodes Diana Rigg/Linda Thorson. Bonne occasion pour faire une petite visite au harem de la plus british des séries.



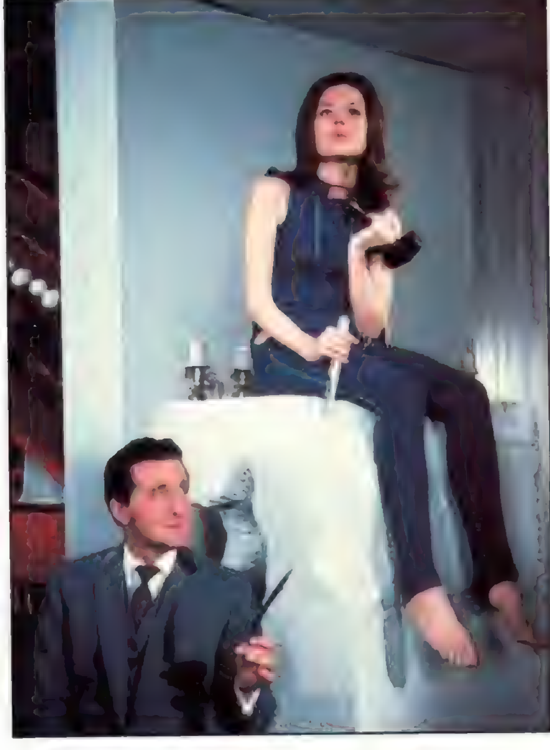
■ *Honor Blackman est la toute première Steed Girl, une macho woman à l'humour savoureusement caustique* ■

EMMA PEEL (Diana Rigg)

Pour tous les fans de ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***, Diana Rigg est LA Steed girl, une sorte de fantasme ambulant moulé dans d'extravagantes tenues (plus de 80 !) dessinées par le créateur Alan Hughes. Les rapports de Steed et d'Emma, ambigus, oscillent entre la fraternité et l'amour platonique (quoique les choses n'aient jamais été bien claires, de la volonté même de l'équipe). Actrice shakespearienne de renom, Diana Rigg porte aujourd'hui un jugement bien sévère sur la série et refuse énergiquement d'en parler. Elle déclara un jour : *"J'ai revu un épisode par hasard. C'était horrible : on aurait dit un vieux film avec Joan Crawford !"*. Erreur de taille : si tous les épisodes en noir et blanc ne sont pas des chefs-d'œuvre, impossible d'oublier l'apparition de Madame Peel en corset de cuir et collier de chien dans le mythique **Les Chevaliers de l'Enfer**. A noter que cet épisode, aujourd'hui accessible à tous, ne fut longtemps disponible qu'au rayon SM des sex-shops d'Amsterdam ou Hambourg... Inspirée de Modesty Blaise, l'héroïne castagneuse inventée par Peter O'Donnell à l'aube des sixties, Madame Peel devint le modèle d'une flopée d'héroïnes aux nerfs d'acier telles que la "private eye" Honey West, jouée par Ann **Planète Interdite** Francis dans une série américaine inédite en France. Malgré son entente parfaite avec Patrick Mc Nee, Diana Rigg quitta la série après la deuxième saison. Direction les studios de Pinewood, où elle devint l'épouse au tragique destin de 007 dans **Au service Secret de sa Majesté**, le seul et unique Bond interprété par George "grandes oreilles" Lazenby. Elle laissait Steed dans un état de délabrement mental passager, vite compensé par l'arrivée d'une petite nouvelle, Tara King. On pourra se consoler en visionnant en boucle **Théâtre de Sang**, summum d'épouvante cynique où Diana incarne l'inquiétante fille de Vincent Price.

CATHY GALE (Honor Blackman)

Chronologiquement, la Steed girl numero uno, arrivée là pour remplacer Ian Hendry, co-star des premiers épisodes. C'est elle qui inventa le look "cuir" de la série, essentiellement pour des raisons pratiques : essayez donc de bastonner un vilain en jupe, et tout le monde verra votre petite culotte ! La production ne sachant pas comment manier son personnage, bloody novateur à l'aube des sixties, c'est Honor Blackman elle-même qui trouva la solution : *"Ecrivez donc le rôle pour un homme et je me charge du reste"*. Diffusés en direct (un vrai cauchemar pour les metteurs en scène), les épisodes Steed/Cathy Gale sont quasiment invisibles, à l'exception d'une poignée enregistrés simultanément sur vidéo, rediffusés sporadiquement sur *Channel 4* et promis, d'après la rumeur, à une prochaine sortie en cassettes chez les grands-bretons. Honor Blackman eut plus tard le privilège de jouer aux côtés de Sean Connery dans **Goldfinger**, où elle était une lesbienne convaincue remise dans le droit chemin par Jimmy Bond. Elle retrouva plus tard le grand Sean dans **Shalako**, un western mou du genou renié par tous ses intervenants.



■ *Diana Rigg est Emma Peel, grande prêtresse du karaté et du petit mot ironique* ■



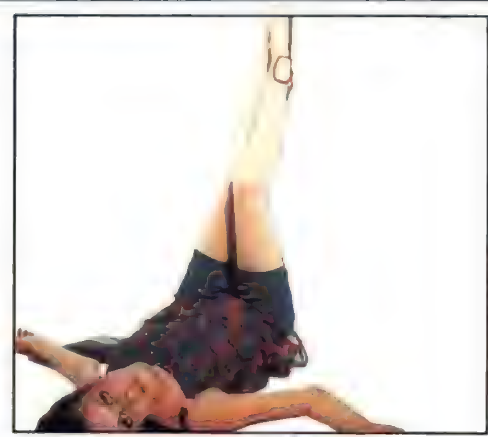
■ *Linda Thorson habillé à l'ecossaise. Constante de la série : une garde-robe sans cesse renouvelée, toujours inventive* ■

TARA KING
(Linda Thorson)

A peine âgée de vingt ans, Linda Thorson fut choisie parmi près de deux cents postulantes pour devenir la nouvelle équipière de John Steed. Le fait qu'elle ait été la maîtresse d'un producteur de la série n'a pas dû faire de mal, et bon nombre de puristes étroits du caisson ne lui ont jamais pardonné d'avoir "volé" la place de Diana Rigg. Querelle stérile et injuste, la saison "Tara King" comportant son lot d'épisodes mythiques, en particulier ceux dûs à la patte inspirée de Robert Fuest, réalisateur psychédélique de **L'Abominable Docteur Phibes** et des **Décimales du Futur**. Si l'érotomane basique ne se tient plus en voyant Ms. Peel enrobée de PVC, difficile d'échapper à l'explosion braguettaire au vu des formes rebondies de Tara King, les jambes gainées d'improbables cuissardes, en adoration perpétuelle devant Steed. On a beaucoup gaussé sur l'apparition de Mère-grand, l'éléphantesque patron des services secrets, soi-disant inventé pour pallier au jeu réduit de Linda Thorson. Bullshit : le trio fonctionne au quart de poil, apportant une nouvelle dimension à la série...
Dans le dernier épisode de la saison "Tara King", Steed et Tara sont éjectés dans l'espace à bord d'une fusée. On ne les a jamais plus revus. Linda Thorson se porte bien, on a pu le constater lors de ses récents passages télé, et elle va bientôt ouvrir une chaîne de restaurants "Avengers" à Londres et Paris. Rendez-vous là-bas.



■ *Tara King (Linda Thorson) et John Steed (Patrick McNee) : au service secret de sa Majesté* ■



■ *Position KO pour Jennifer Croxton, l'étoile filante d'un épisode* ■

LADY FORBES-BLAKENEY
(Jennifer Croxton)

Une inconnue qui gagne à le rester. Parachutée en remplacement de Linda Thorson dans l'épisode **Remak**, où elle fit sa seule prestation, elle se révèle n'être qu'une potiche insipide, plus encombrante pour Steed qu'autre chose. On doute qu'elle ait été engagée pour ses talents d'actrice, proches du néant, ou encore qu'elle ait couché pour arriver, ce qui prouverait que les Anglais sont encore bien plus pervers que le veut la légende.



■ *Joanna Lumley : quand une petite comédienne de films sexy se mesure à de glorieuses aînées* ■

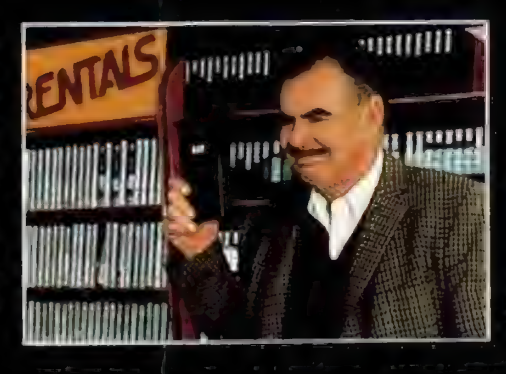
PURDEY
(Joanna Lumley)

Le moins qu'on puisse dire est que les "New Avengers" restent une énigme. Scripts foireux à une ou deux exceptions près, seconds rôles d'une platitude confondante sinon grotesques (voir Raymond Bussière dans ***Chapeau Melon*** vous propulse instantanément dans une dimension indéterminée), cette tentative de rajeunissement de la série, co-produite par le Canada et la France, est un échec de l'aveu même de Brian Clemens.
Le trio Steed/Gambit/Purdey fonctionnerait dans le cadre d'une série purement policière, mais ici, au revoir à la poésie morbide et sexy des précédentes saisons. Joanna Lumley y est largement pour quelque chose, sorte de sosie monté sur échasse d'une Mireille Matthieu décolorée, aussi excitante qu'un balai brosse usagé. Si certains scénaristes ont bien tenté de mettre le doigt sur ses rapports semi-amoureux avec Steed, c'est sans succès : Purdey est d'une inconsistance qui fait peine à voir. Tirons un trait sur ce médiocre souvenir et, si vous y tenez vraiment, faisons plutôt des arrêts-image sur **Au Service Secret de sa Majesté**, où Joanna Lumley faisait de la figuration non-intelligente dans le rôle d'un ange de la mort lobotomisé par Blofeld. Adios, Joanna...

■ **Bernard LEHOUX** ■

RUSS MEYER : mes deux seins sans frontières !

Russ Meyer revient en vidéo, le temps de deux films à la vente chez *Vogue* : **Faster Pussycat, Kill ! Kill !** (où un trio de méchantes danseuses de bar font irruption dans un bled reculé des Etats-Unis) et **Motor Psycho** (la virée sanguinaire de trois Hell's Angels). Deux bijoux en noir et blanc datant du milieu des sixties. Bon prétexte pour montrer que le grand Russ n'a rien perdu de sa vigueur, de sa verdeur, de son humour cartoonesque, outrageux, mené à grand renfort de soutiens-gorges généreusement remplis, de pépés à tomber à la renverse... Un cinéaste qui flatte autant la braguette que les zygomatiques.



■ *Russ Meyer : le Docteur ès-gros nibards himself* ■

Vous mettez en scène des comédiennes superbes, incroyablement proportionnées. Dans quelle mesure êtes-vous leur intime ?

Je ne veux pas donner l'impression de coucher avec toutes mes comédiennes, même si c'est arrivé avec certaines ! J'essaie avant tout de devenir leur ami, leur copain. Je reste généralement en contact avec elles. Récemment, j'ai offert une maison à cinq de mes anciennes actrices, dont Jean Harlow, un coup sensationnel. Elle était du genre à venir vous chercher à l'aéroport, totalement nue sous son manteau, et à vous sauter dessus dans le premier motel venu. Je suis sûr qu'elle est toujours aussi chaude. D'ailleurs, je la revois bientôt. Elle devrait remettre ça. Vous savez, malgré mon âge, la machine marche bien. Tout ce qu'il faut, c'est la bonne nana, la fille qui sache faire démarrer le moteur !

Vous êtes-vous déjà questionné sur votre féroce appétit en matière d'hénaurmes nénés ?

Un jour, Morgana, une strip-teaseuse qui a posé pour *Playboy*, m'a demandé pourquoi j'aimais tant les gros seins. "Parce qu'ils font durcir la bite" que j'ai répondu ! Mes films se nourrissent de mes fantasmes. Ils influencent la psychologie de mes personnages.

Que sont devenues vos comédiennes ? Après vos films, elles ont souvent disparu de la circulation...

Elles ont connu des destins très différents. Ushi Digart (1), par exemple, travaille pour une compagnie de joaillerie. Elle transporte des bijoux, voyage énormément et parle une bonne dizaine de langues. Je peux vous assurer qu'elle sait s'occuper d'un homme, genre charmeuse de serpents. Mariée, elle n'en reste pas moins très libre de ses faits et gestes. Nous avons été longtemps amants. Aujourd'hui, nous sommes encore amis. On est comme frère et sœur. Ushi est la femme qui se trouvait au chevet de ma mère pendant les derniers mois de sa vie. C'est dire si elle compte pour moi. Je regrette que Raven de La Croix (2) ait raté le coche. Elle a adhéré aux thèses de l'Eglise de Scientologie, sa beauté s'est évanouie. Raven a également eu l'opportunité d'épouser un homme très riche, mais s'y est refusée. Elle le regrette amèrement aujourd'hui. Quel gâchis ! Parmi toutes les comédiennes, c'est Francesca Kitten Natividad (3) qui a le plus compté pour moi. Sans elle, ma vie aurait certainement été très différente. Elle m'a inspiré, m'a tout donné. Mais je dois reconnaître qu'elle aimait surtout tourner des films parce que cela lui permettait de faire grimper ses cachets de strip-teaseuse. Comme son personnage dans **Ultravixens**, Kitten adorait tromper son mari. Quel numéro !

Pourquoi êtes-vous tant porté sur les macho women, ces femmes qui ridiculisent des types assez rustres, au Q.I. aussi bas que les mâles fornicateurs de *Motor Psycho* et de *Faster Pussycat, Kill ! Kill !* ?

On me pose souvent cette question. J'essaie simplement de montrer les femmes telles qu'elles sont réellement. Mes héroïnes n'ont pas seulement d'imposantes poitrines, elles sont surtout agressives sexuellement. J'aime ça chez une femme, qu'elle prenne l'initiative. C'est aussi pour cette raison que mes actrices me causent quelques problèmes sur les tournages ; elles sont du genre à mener les types par le bout du nez, à exiger une partie de jambes en l'air lorsque l'envie leur en prend. L'une d'elles disait promptement : "Je viens



■ *De gauche à droite, les trois anges de l'enfer de Faster Pussycat, Kill ! Kill ! : Varla (Tura Satana), Rosie (Haji) et Billie (Lori Williams)* ■

de me laver, c'est tout propre. Amène-toi ! C'est un ordre !". Et elle ajoutait aussi brusquement "N'oublie pas la vaseline !". Celle-là n'était pas du genre à s'éterniser en préliminaires. D'ailleurs, pour ne pas être pris au dépourvu, j'avais pour habitude de ranger des tubes de vaseline dans toutes les pièces. Comme ça, au moins, j'étais paré à toute éventualité ! Après l'amour, je retournais travailler et elle regardait la télévision.
En vérité, mon regard sur les hommes, je le dois au dessinateur Al Cabb, le créateur de "Little Abner" qui se déroule au plus profond de l'Amérique rurale. Chez lui, les types sont faibles, mous, et les femmes fortes, intelligentes. Et c'est ce que je n'ai jamais cessé de montrer d'un film à l'autre, des femmes prenant inévitablement les devants.

Russ Meyer et féminisme, même combat alors ?

Etrangement, nous luttons un peu pour la même chose. Toutefois, je dois dire que certaines féministes n'ont pas vraiment apprécié mes films. C'était à une époque où ce mouvement n'avait pas la latitude de pensée qu'il a actuellement. Donc, à une projection de **Supervixens** dans une université, lorsque l'affreux flic meurt avec un bâton de dynamite planté entre les fesses, une femme dans la salle a lancé à mon intention : "C'est dans votre cul qu'on devrait mettre de la dynamite". Je l'ai prise à part, à la lumière, l'ai complimentée sur sa beauté. Elle a très mal pris la chose, puis s'est mise à m'insulter, à me rouer de coups. Aujourd'hui, les féministes comprennent mieux mes films. Nous cohabitons en bonne intelligence sur les mêmes campus.

Même aujourd'hui, l'audace de *Faster Pussycat, Kill ! Kill !* demeure intacte. Vos comédiennes, Tura Satana, Haji et Lori Williams interprètent des personnages de femmes fortes, rarissimes dans le cinéma hollywoodien, plus porté sur les pleureuses...

Tout le crédit de **Faster Pussycat** revient à Jack Moran qui fut un acteur-enfant célèbre à une époque. Il a joué dans une centaine de films, dont **Autant en Emporte le Vent**. Nous nous sommes rencontrés en prison où nous passions tout deux pour falsification de chèques. Jack, qui a quitté le métier, a écrit trois scripts pour moi, dont celui-ci. Jack détestait le luxe ; il préférait croupir dans un motel minable avec des hamburgers et une bouteille de bourbon à portée de main. Il rédigeait ainsi ses scripts, demandant que sa paye lui soit versée quotidiennement en liquide. Enfant, c'était quelqu'un de très riche, mais son père lui a tout volé. Ruiné, il a travaillé dans un magasin de spiritueux. Mauvaise idée...



■ *Contre-plongée audacieuse sur Anne-Marie, la nana la mieux "montée" de* ***Ultravixens*** ■



■ *Lavonia (Francesca Kitten Natividad) chevauche fougueusement un éboueur dans* ***Ultravixens*** ■



■ *Arshalouis Aivazian et Stephen Olivier : un bref moment de répit dans un film trépidant* ***(Motor Psycho)*** ■

L'action de vos films se situe en général dans des petites villes des Etats-Unis, peuplées de gens ordinaires, frustrés, obsédés...

C'est ça l'Amérique. J'aime particulièrement les petites villes car leurs habitants ont toujours envie de faire autre chose que ce qu'ils font. Je choisis souvent des comédiens qui n'ont pas la mentalité des acteurs purs et durs. Mes comédiens n'ont qu'une envie : retrouver leur copine à Los Angeles ! Parfait car, ainsi, ils gardent toute leur énergie, leur jus en eux. Vous voyez certainement ce que je veux dire ! Si ceux-ci doivent jouer les amants, il faut qu'ils bandent. En cas de nuit agitée, ce n'est pas évident qu'ils arrivent à faire fonctionner leur engin. Sur le tournage de **Motor Psycho**, j'ai veillé à endiguer la libido de mes comédiens, surtout que certains allaient forniquer la nuit dans le désert, au moment où sortait un serpent particulièrement venimeux. Il n'existait alors aucun vaccin pour soigner les morsures. Une fois, grâce à mon assistant qui surveillait tout ce petit monde, nous avons surpris un couple en pleine action, roulant dans le sable. Nous avons attrapé le type. Il n'a pas apprécié et s'en est pris à nous comme une chatte en colère. Dès que les comédiens ont réalisé que j'avais vraiment l'œil sur eux, ils se sont calmés. Moi-même, je me soumettais à cette discipline. J'ai immédiatement averti ma copine que je ne baiserai pas de tout le tournage. Je dormais avec elle sans la toucher. Pour qu'elle ne puisse pas échapper à ma vigilance, je plaquais le lit contre la porte de la caravane. On peut accepter quelques sacrifices, mais lutter ainsi contre ses besoins biologiques est une véritable épreuve !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

(1) Ushi Digart est, notamment, la fermière bavaroise SuperSoul, violeuse du héros de **Supervixens**.

(2) Raven de La Croix incarne dans Up ! Margo Winchester, karatéka briseuse de nuque avant de devenir danseuse topless dans un débit de boissons.

(3) Francesca Kitten Natividad exulte dans **Ultravixens** dans le double rôle de Lavonia et Lola Langousta, épouse insatiable désireuse de décourager son matheu de mari de la prendre systématiquement par derrière !

OUVREZ-LA !



■ John Woo ■

Condamnée à passer un été morose terrée chez moi à réviser les examens de septembre dans l'angoisse atroce de me faire jeter de mon école, et en plus de ça à bosser deux mois pour me faire un peu de fric en vue d'avoir enfin des vacances l'année prochaine (j'arrête sinon tout le monde va pleurer...), j'abordais ces grandes vacances avec un moral à moins trente. Et, ô merveille, voilà que je découvre, sur les conseils avisés de nombre de journaux (dont le vôtre, of course), un cinéaste divinement génial qui a illuminé la grisaille de ces deux mois désespérants : j'ai nommé John Woo, évidemment. En quatre films plus qu'éblouissants, le voilà propulsé au sommet de mon panthéon cinématographique. Il m'a complètement régénérée. Enfin un cinéma qui vous prend par les tripes, qui sait vous émouvoir et vous faire rire à la fois, vous assommer de sa virtuosité démentielle tout en vous enveloppant de candeur unique, tellement attendrissante... Avec des acteurs qui n'ont rien à envier à nos plus grandes vedettes occidentales... Décidément, il n'y a que John Woo et le (bon) cinéma de Hong Kong pour aller si loin, pour oser l'extrême avec une telle dextérité. Voilà, je l'ai dit, je suis dingue du talent de John Woo !! A quand **The Killer** ? Je suis en manque, you know...

Caroline Leroy

Avec autant d'admirateurs et d'admiratrices de John Woo, on ne comprend toujours pas pourquoi ses films n'ont pas mieux marché. Concernant ***The Killer****, la sortie cinéma, ou vidéo, est toujours retardée pour des questions de droits impayés. L'affaire peut se débloquer dans une semaine comme dans six mois. Evidemment, on vous tient au courant de l'évolution des choses.*

Last Action Hero, **Sliver**, **Dans la Ligne de Mire**, **Le Fugitif**, **Cliffhanger**, **Jurassic Park**... Décidément, la rentrée aura été américaine jusqu'au bout, hormis le "petit" résistant **Germinal**.
Ce fut dans l'ensemble un bon cru, même si le Ford et le Eastwood avaient quelque chose en plus que ces divertissements hauts de gamme. Très content également de constater le come-back réussi de Stallone qui se permet même d'écraser Schwarzie.
Bilan de tout ça : où sont les Français ? Hormis les très gros succès des **Visiteurs** et de **Germinal**, le cinéma national a été d'une tristesse affligeante tout au long de l'année. La majorité des films sont des comédies franchouillardes même pas dignes d'un téléfilm ou des descendants de la nouvelle vague style Olivier Assayas. Et c'est avec ça que l'on veut contrer l'invasion culturelle américaine ? Résultat : tout le monde se satisfait du méga-carton des **Visiteurs** et oublie la suite au box-office.
Bon, assez rouspeté. Je tiens à vous dire que le numéro 47 était passionnant et notamment l'analyse de la carrière de Spielberg. A mon avis, la rubrique vidéo prend un peu trop de place (sélectionnez les meilleurs inédits). Pourquoi pas agrandir cette nouvelle et excellente rubrique de Mr Choumchoum ? (*rubrique vidéo réduite - stop - Choumchoum prend du poids - stop - d'autres idées géniales ? - stop*)
Dernière réclamation : pourquoi ne parlez-vous plus des marchés du film de Cannes et de Los Angeles ?

David Jayet

Très simple, parce qu'il ne se passe pratiquement plus rien dans les marchés, que ce soit à Cannes, Los Angeles ou Milan (à part les cuites de Toullec, les murges de Guignebert, et les saoûleries de Rallouch au jus d'abricot). Les rares films à sortir du lot sont distribués directement en vidéo quelques mois après leur présentation, et c'est à cette occasion que nous en parlons maintenant.

Chasse à l'Homme est-il un film des ZAZ ? Si John Woo a voulu concurrencer le trio frappadingue, c'est réussi, sinon le film est complètement sinistré. A qui la faute ? Van Damme bien sûr, cet histrion prétentieux, mégalo et narcissique, souffrant d'aérophagie chronique. Le fait que ce soit là son meilleur film n'est pas une référence. Il est tellement mauvais et son jeu tellement en porte-à-faux avec l'esprit du film qu'on pourrait croire qu'il interprète le cousin de l'inspecteur Drebin. Le sommet burlesque du film est atteint lorsque le Buster Keaton du pauvre chevauche sa moto. C'était presque aussi drôle que Val Kilmer surfant sur son deux roues dans **Top Secret**. Même John Woo semble s'être aperçu des dégâts (cf interview dans *Impact* 47). Là où il aurait fallu de la sensibilité et de la vulnérabilié, Van Damme se pose en macho invincible traversant le film avec une désinvolture presque méprisante. Paradoxal alors que sa doublure est plus présente que lui à l'écran ! Le plus rageant est encore de voir le potentiel de John Woo réduit presque à néant. Je dis presque car le film n'a pas que des mauvais côtés. C'est une excellente série B novatrice et nerveuse. Quand on voit la maestria des gunfights orchestrés par un Karajan du flingue, on ne peut que regretter que John Woo n'ait pas évolué en totale liberté.
Pour ses premiers pas à Hollywood, John Woo s'est fourvoyé en servant la soupe à un acteur (?!!) de seconde zone. Espérons que **Chasse à l'Homme** constituait un examen de passage et que le maestro trouvera la place qui lui est due.

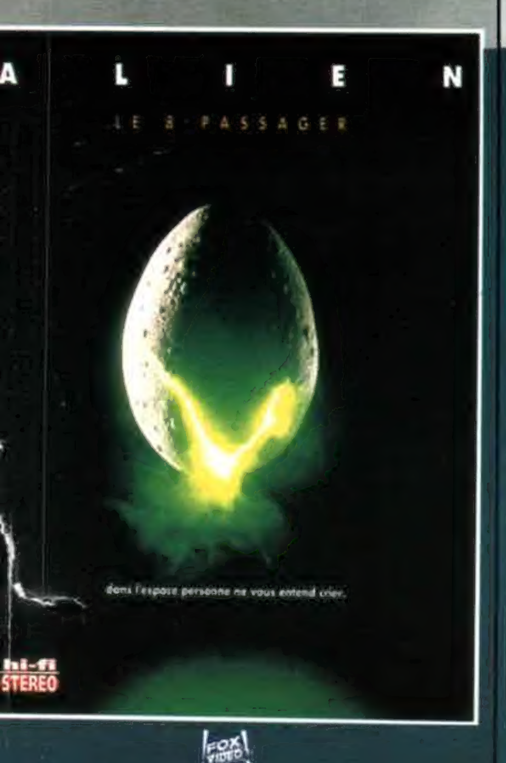
Christophe Lefèvre

Mercredi 17/11/93, il est 18 h 15 passé lorsque débute l'événement de cette fin d'année. Sur l'écran, dès la première image, la patte du maître se fait sentir, et elle sera présente jusqu'à la fin du film. Malheureusement, il n'y aura rien de plus dans cette **Chasse à l'Homme** que la rigueur de la mise en scène, ce qui, en soit, dans un film de Van Damme, est déjà beaucoup. Mais je ne peux m'empêcher de penser, dans une grande majorité du film, que j'ai assisté ce jour-là à un quasi-remake des séquences d'action de **A Toute Epreuve**, le précédent opus de Mister Woo. Hélas, la puissance dramatique marquante de **A Toute Epreuve** est absente de **Chasse à l'Homme**, encore que celle-ci réapparaît brutalement lors de la séquence de la mort de l'ex-militaire noir, en plein milieu d'une rue bordée de gens. Une séquence qui trouverait sa pleine place dans le chef-d'œuvre de John Woo, **Une Balle dans la Tête** ! Cet esprit ne survit que dans les personnages de Henriksen et Vosloo, des figures sans lesquelles le film n'aurait pas le moindre impact (double ?). Avec **Chasse à l'Homme**, on a donc affaire à une série B au-dessus de la moyenne, ceci par la grâce de la mise en scène de John Woo, car très franchement, un autre que lui nous aurait concocté une série B tendance Z, à la manière de **Double Impact** (qui était une série Z déguisée en série B de luxe).
Van Damme, quant à lui, n'apporte rien d'extraordinaire. N'importe quel kickboxer présent sur le marché aurait pu le remplacer. D'ailleurs, le look qu'il affiche le fait ressembler à un Steven Seagal version grunge. Seagal qui reprochait déjà à Van Damme dans une interview qu'il vous a accordée de copier tout ce qu'il faisait. Bref, le musclor belge est ridicule et même antipathique. Il aurait sans doute gagné à jouer l'un des méchants du film. Pour conclure, je ne retiendrai que la mise en scène et l'interprétation de Henriksen et Vosloo qui sont, eux, les vrais gagnants de l'histoire. Comprenez aussi que je ne dénigre pas John Woo, surtout pas ! Celui-ci a fait ce qu'on lui a imposé, c'est parfaitement clair. Espérons dans l'avenir (**Shadow War** peut-être ?) du maestro de Hong Kong pour une véritable œuvre digne de lui !

Fabrice Blanchard

PS : Que vont devenir les films de John Woo sortis durant l'été, est-ce qu'on les verra un jour en vidéo, et chez quel éditeur ?

Pour l'heure, Delta ne mise pas sur la vidéo, mais sur le laser disc. C'est ainsi que ***Le Syndicat du Crime 2****,* ***Une Balle dans la Tête*** *et* ***A toute Epreuve*** *sortiront prochainement en version originale sous-titrée et édition de luxe (1000 exemplaires numérotés plus un commentaire pendant les films de John Woo audible sur l'une des pistes son !). Pour ceux qui n'ont pas de lecteur laser, il faudra donc s'armer de patience...*







Une TRILOGIE exemplaire

Sur plusieurs dizaines d'années, sur des planètes bien au-delà du système solaire, la bête de l'Apocalypse entame l'anéantissement de l'espèce humaine...

ALIEN LE 8ème PASSAGER; ALIENS LE RETOUR et ALIEN 3 réunis dans le même coffret !



En vente partout

Format respecté
version française



